

HISTOIRE  
DES TROUBLES  
DE  
L'AMÉRIQUE  
ANGLAISE.

PAR FRANÇOIS SOULÉS.

---

TOME SECOND.

---

*Tros Tyriusque mihi nullo discrimine agetur.*  
VIRG. *Æneid.* lib. I.

---



---

A LONDRES,  
Imprimé pour T. BOOKER, N° 56, New Bond-Street,  
& se vend chez tous les Libraires.  
M. DCC. LXXXV.

---

*De l'Imprimerie de T. SPILSBURY, Snowhill.*



HISTOIRE

DES PRODIGES

DE

L'AMERIQUE

DU NORD

PAR M. L. J. B. S. S. S. S.



P  
o  
p  
e  
l  
d  
r  
v  
t  
d  
m



# HISTOIRE DES TROUBLES DE L'AMÉRIQUE ANGLAISE.

---

## CHAPITRE I.

PENDANT ces transactions, le Congrès étoit 1776.  
occupé à tâter le pouls du peuple, & à le pré-  
parer à la déclaration d'indépendance. Il avoit  
envoyé un manifeste à toutes les Colonies, dans  
lequel il fesoit un détail des raisons qui ren-  
droient nécessaire la mesure de supprimer entiè-  
rement l'autorité de la Grande-Bretagne. Il fit  
voir que les Colonies étoient exclues de la pro-  
tection de la Couronne, & que toutes les forces  
des Isles Britanniques, aidées d'auxiliaires Alle-  
mands, étoient employées pour les détruire.

TOME II.

A

776. C'est pourquoi, le 10 de Mai, il prit la résolution suivante : qu'il soit recommandé aux Assemblées respectives, & aux Conventions des Etats-Unis où il n'y a point encore de Gouvernement suffisant d'établi pour transfiger les affaires, d'adopter la forme de Gouvernement, qui pourra, suivant l'opinion des Représentans du peuple, le mieux contribuer au bonheur & à la sûreté de leurs Constituans en particulier, & de toute l'Amérique en général.

Il nomma aussi un Comité de trois personnes pour préparer un préambule à la résolution ci-dessus, & MM. John Adams, Rutledge, & R. H. Lee, furent choisis Membres de ce Comité.

En conséquence, le 15 de Mai, le Congrès Général, après avoir considéré l'esquisse du préambule qui avoit été fait par le Comité, y donna son consentement de la manière suivante.

Comme Sa Majesté Britannique, de concert avec les Pairs & les Communes de la Grande-Bretagne, a, par un acte de Parlement, exclu les habitans des Etats-Unis de la protection de

la Couronne, & comme elle n'a point fait de 1776.  
réponse aux humbles requêtes des Colonies au  
sujet des griefs dont elles se plaignent, & à la  
demande qu'elles font de se réconcilier avec la  
Grande-Bretagne, & qu'il n'y a pas lieu de  
croire qu'elle veuille en faire; mais qu'au con-  
traire, toutes les forces de l'Empire, aidées de  
mercénaires Allemands, sont employées pour la  
ruine du bon peuple de ces Colonies; & comme  
il paroît absolument incompatible à la droite  
raison, & aux consciences des habitans de ces  
Colonies de prêter serment, ou de faire des  
promesses de supporter le Gouvernement de la  
Grande-Bretagne; & qu'il est nécessaire que  
tout exercice d'autorité sous ledit Gouverne-  
ment soit entièrement supprimé; & que le  
Gouvernement sous l'autorité du peuple de ces  
Colonies fasse tous ses efforts pour la conser-  
vation de la paix au dedans, de la vertu & du  
bon ordre, ainsi que pour la défense de sa vie,  
de sa liberté, & de ses biens contre les hos-  
tilités, les invasions, le pillage, & les cruau-  
tés de ses ennemis, nous avons résolu qu'il soit  
recommandé, &c.

Il ordonna ensuite que le préambule, & la  
résolution du 10, fussent publiés.



1776.

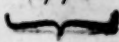
La Pensylvanie & Maryland s'opposèrent, cependant, fortement à cette mesure; &, quoique ces Provinces désirassent avec ardeur le soulagement de leurs maux, elles ne pouvoient penser sans horreur à rompre entièrement avec l'Angleterre. Leurs Députés déclarèrent que la résolution d'indépendance étoit une affaire de trop grande importance pour qu'ils décidassent finalement sur ce sujet, & demandèrent permission de consulter leurs Constituans. Ceux qui s'opposoient à l'indépendance disoient que la séparation de la Grande-Bretagne seroit accompagnée de bien des inconvéniens: ils s'efforçoient de prouver la nécessité d'un Souverain commun pour gouverner tant de petites Républiques, qui n'étoient pas souvent d'accord entr'elles: ils fesoient voir d'ailleurs les avantages politiques qu'il y avoit à tirer de l'ancienne union.

Les autres, de leur côté, soutenoient que la liberté étoit le premier bien, & que sans elle tous les autres avantages ne font d'aucune valeur. Ils demandoient ce qu'ils avoient à espérer, s'ils se soumettoient à une grande armée composée d'étrangers, d'Anglais, de Sauvages, & même de leurs propres esclaves; ils ajoutoient

toient, qu'au moment où ils mettroient bas les armes, ils seroient à la merci de leurs ennemis. Pourquoi, continuoient-ils, avons-nous pris les armes ? Si c'est pour conserver notre liberté, les mettre bas, avant que d'obtenir cette fin, c'est avouer que notre première résistance à la tyrannie du Ministère étoit une rebellion sans cause. Que nous offre-t-on aujourd'hui ? Quelle satisfaction nous donne-t-on ? On nous promet de nous pardonner, & voilà tout. Avons-nous, donc, résisté au pouvoir du despotisme, afin d'obtenir pardon ? Avons-nous pu, dans le principe, être coupables d'une pareille absurdité, ou avons-nous à présent la lâcheté de nous soumettre à de telles conditions ? Qu'avons-nous, donc, à faire, si la Grande-Bretagne est sourde à toutes nos prières, & si elle nous abandonne au pillage, à moins que nous ne devenions ses esclaves ? Comment obtiendrons-nous l'objet de notre résistance ? Par la guerre seulement, répondoient-ils ; il n'y a que la guerre qui puisse conserver nos privilèges. Mais, ajoutoient-ils, tant que nous reconnôitrons les prétentions de la Grande-Bretagne, nos Conseils & nos Généraux manqueront d'autorité ; la guerre que nous ferons sera conséquemment irrégulière, faible, & sans la moindre

1776. apparence de succès ; nous donnerons des ordres que personne ne sera tenu d'obéir ; il se formera des conspirations & des rebellions que personne n'aura droit de punir ; d'ailleurs tant que nous nous regarderons comme sujets, aucune Puissance étrangère ne nous donnera du secours contre les machinations de l'Angleterre & de ses Alliés. Ce n'est pas nous, disoient-ils, qui rompons l'union ; elle est déjà rompue par un acte du Parlement Britannique ; &, ainsi abandonnés, toutes les lois divines & humaines non-seulement permettent, mais même exigent que nous choissions les moyens les plus propres à notre sûreté.

Le 20, les Membres du Congrès s'assemblèrent pour examiner encore une fois l'état des Colonies ; mais il n'y eut rien de déterminé. Ils prirent néanmoins plusieurs résolutions au sujet des fonds publics, & du paiement des dettes de l'Etat. Enfin, après différens débats, & différens ajournemens, ils en vinrent, le 10 de Juin, à cette résolution : que ces Colonies-Unies sont, & doivent de droit être, des Etats libres & indépendans ; qu'elles sont absoutes de toute fidélité envers la Grande-Bretagne, & que toute connexion politique entr'elles & l'Empire Britannique est & doit être abolie.

MM. Jefferson, John Adams, Franklin, 1776.  
Sherman, & R. R. Livingston, furent choisis,   
le 11 du même mois, pour préparer la déclaration d'indépendance, & il y eut aussi un Comité d'élu pour préparer un plan des traités qu'ils avoient envie de proposer aux Puissances étrangères.

Les Assemblées des différentes Colonies étant consultées à ce sujet, donnèrent des instructions à leurs Délégués de se déclarer pour l'indépendance, excepté celle de Maryland. Dans cette province, qui est composée de onze Comtés, sept s'opposèrent à cette mesure, & dirent à leurs Députés de donner leurs voix contre la séparation; ce qu'ils firent, & se retirèrent ensuite du Congrès. L'horreur, cependant, d'être abandonnée à elle-même, les reproches des autres Colonies, & peut-être la crainte de leur ressentiment, la firent bientôt changer de conduite. Elle renvoya ses Délégués au Congrès avec de nouvelles instructions de faire ce qu'ils jugeroient à-propos pour le bien de leur patrie.

Toutes les Colonies étant ainsi réunies, le Congrès déclara leur indépendance le 4 de Juil-



1776. let, & les nomma les Etats-Unis de l'Amérique. Cette déclaration contient toutes les raisons qui l'ont engagé à prendre cette mesure, & peut se voir à la fin de ce Volume.

On voit que cette grande révolution, qui est sans exemple dans les annales du monde, fut conduite avec la plus grande délibération. Les Membres du Congrès étoient des gens sages & éclairés, qui ne prenoient aucune mesure précipitée ; mais qui étoient fermes & intrépides quand ils avoient une fois pris une résolution. On peut aussi voir que leur opposition au Gouvernement Britannique étoit fondée sur les principes les plus évidens de la Constitution de l'Empire. Une mesure étoit la conséquence d'une autre, jusqu'à ce qu'enfin l'opiniâtreté des Ministres les obligea à déclarer les Colonies indépendantes.

Le Ministère Anglais, qui étoit résolu de soumettre les Colonies à l'autorité du Parlement de la Grande-Bretagne, avoit trois objets en vue dans la campagne de 1776 ; le premier étoit de recouvrer le Canada, & d'envahir la Nouvelle Angleterre par la voie des lacs ; le second, de faire quelque impression sur les Colonies mé-

ridionales ; & le troisième, qui étoit le principal, d'attaquer la Nouvelle York. 1776.

Nous avons déjà vu jusqu'à quel point les deux premiers furent remplis. Au Nord, le Général Carleton avoit entièrement chassé les Républicains du Canada, & étoit occupé à construire des vaisseaux sur le lac Champlain, afin d'envahir la Nouvelle Angleterre la campagne prochaine. Il est vrai qu'au Midi les Anglais avoient été repoussés à l'attaque de l'isle Sullivan ; mais ils n'avoient perdu que quelques vaisseaux : les troupes n'avoient point du tout souffert, & étoient dans le cas d'attaquer la Caroline au commencement de la saison, d'autant plus qu'on attendoit encore des renforts de la Grande-Bretagne,

Le succès du troisième paroïssoit assuré. La plus grande partie de la province de la Nouvelle York, étant composée d'isles longues & étroites, se trouvoit exposée à l'artillerie de la flotte & aux descentes des troupes Anglaises ; &, si elles en fesoient la conquête, les vaisseaux de guerre étoient ensuite capables de les protéger. Sa situation d'ailleurs, qui est au centre des Colonies, étoit dans le cas de procurer de

1776. grands avantages. De-là il étoit également facile de porter la guerre dans la province de Connecticut, ou dans la Nouvelle Jersey, & dans la Pensylvanie, ou d'envahir ces pays tour à tour.

Par ce moyen le Général Anglais pouvoit à son gré changer le théâtre de la guerre, tandis que la flotte, par la voie de la grande rivière du Nord, harasseroit & ruineroit les pays voisins, sans que les Américains pussent s'y opposer. L'intention de ce projet étoit aussi de couper la communication entre les Colonies Méridionales & les Septentrionales, si le Général de l'armée du Nord pouvoit pénétrer jusqu'à cette rivière, & joindre le Chevalier Howe. Outre tous ces avantages, *Long-Island*, qui est très-fertile en bleds & en toutes sortes de grains, & qui abonde en bétail, paroïssoit suffisante pour l'entretien d'une armée, & la plupart de ses habitans étoient attachés à la cause du Roi.

Ce plan étoit, certainement, des mieux formés; & si les Généraux employés pour l'exécuter avoient montré autant d'habileté que ceux qui l'avoient tracé, les Etats-Unis feroient encore aujourd'hui partie de l'Empire Britan-

rique; mais ils commirent des fautes impar-  
donnables, & firent même croire à toute <sup>1776.</sup>  
l'Europe qu'ils agissoient de concert avec l'en-  
nemi,

Tout ce dont on peut accuser le Ministère, c'est d'avoir envoyé les armemens nécessaires pour exécuter ses projets, lorsque la saison étoit trop avancée; mais cette faute ne retardoit la conquête de l'Amérique que d'une campagne, & pouvoit se réparer au commencement de l'année 1777.

Quelques personnes, qui jugent toujours d'après les évènements, trouvèrent qu'il auroit mieux valu, la campagne d'ensuite, envoyer l'armée du Général Burgoyne par la voie de la Nouvelle York, sans l'exposer aux dangers & à la fatigue qu'elle eut à essuyer en passant par des chemins presque impraticables; mais ils ne font pas réflexion que le Canada auroit toujours été menacé d'une nouvelle invasion; que les troupes auroient été obligées de laisser derrière elles la forteresse de Ticonderoga, & que toute communication auroit été coupée entre M. Burgoyne & M. Carleton: ils ne font pas réflexion qu'en traversant toute l'étendue de pays, depuis



1776. le lac George jusqu'à Albany, les Anglais rassu-  
roient les sujets bien affectionnés, & empê-  
choient ceux qui ne l'étoient pas de prendre  
parti contre la cause du Roi.

Ce qui fit échouer le plan du Ministère doit être attribué au manque de concert, & à la jalousie des Généraux. On pourra voir par la suite de cette Histoire, que, dans le tems où le Général Howe auroit dû coopérer avec M. Burgoyne, & l'aider à achever la conquête des provinces Septentrionales, il s'embarqua pour le Midi, & laissa ce Lieutenant-Général à la merci des ennemis. On pourra voir aussi que ce dernier s'avança trop avant sans être assuré de secours, & perdit, par son imprudence, l'armée du Nord; ce qui fut une des principales causes de la perte des Colonies.

La conduite des grands armemens qui étoient nécessaires pour exécuter le plan dont nous venons de parler, fut confiée à Milord Howe, & au Chevalier son frère. Le premier fut fait Amiral de la flotte, & le second, General en chef de l'armée. Si les forces de terre, employées à ce service, avoient pu être réunies au commencement de la campagne, elles mon-

toient à trente-cinq mille hommes, dont treize 1776, mille étoient Hessois & Waldeckers. Une pareille armée d'Européens n'avoit jamais paru auparavant dans le nouveau-monde. Si l'on considère d'ailleurs qu'elle avoit une artillerie formidable, des provisions de guerre en abondance, & que les troupes étoient bien disciplinées, on avouera que la réduction de l'Amérique paroissoit inévitable ; sur-tout si l'on fait réflexion que les forces du Congrès ne consistoient qu'en une milice sans expérience, & peu disciplinée, qui avoit été levée à la hâte ; qu'elles manquoient d'Officiers expérimentés, & que les munitions n'étoient pas fort abondantes,

Le Général & l'Amiral étoient aussi Commissionnaires pour rétablir la paix, & avoient le pouvoir d'accorder des pardons à ceux qui mériteroient la faveur du Roi ; de sorte que d'une main ils portoient l'olivier, & de l'autre le fer & le feu,

Le Chevalier Howe, après avoir resté deux mois à Halifax, en attendant les secours d'Angleterre, commença à s'impatier. Il est vrai, que sa situation n'étoit pas agréable. Il se trouvoit dans un pays peu capable de lui fournir les

1776. provisions dont il avoit besoin, & où il n'y avoit pas même de place pour loger les soldats ; car ces derniers restèrent à bord pendant tout ce tems-là. C'est pourquoi, sans attendre l'arrivée de son frère, & des renforts qu'il lui amenoit, il partit d'Halifax avec l'Amiral Shuldham, & toute la flotte, le 10 de Juin, & arriva vers la fin du mois à *Sandy-Hook*. Ce promontoire est situé à l'entrée de ce confluent de criques, de rades & de baies, formé par les isles de la Nouvelle York, des Etats, & de *Long-Island*, par le continent des deux côtés, & par la rivière de *Rariton*, & celle du Nord ou d'Hudson.

Dans leur passage, ils furent joints par six bateaux de transport, chargés de montagnards Ecoffais, qui avoient été séparés de la grande flotte de Milord Howe : d'autres tombèrent, cependant, entre les mains des corsaires Américains, qui prirent quatre cens cinquante soldats dans différens navires.

Le Chevalier trouva l'isle de la Nouvelle York extrêmement bien fortifiée, & défendue par une artillerie formidable dans les endroits où il étoit possible de débarquer. L'étendue de

*Long-Island* ne permettoit pas qu'elle fût si bien 1776.  
gardée ; mais elle étoit, néanmoins, en état de  
défense, & il y avoit un camp à l'extrémité la  
plus voisine de la Nouvelle York. Les Colons  
avoient, outre cela, élevé des ouvrages sur les  
endroits les plus accessibles de la côte, & pris  
possession de tous les passages qu'il y avoit dans  
l'isle.

L'isle des Etats, ou *Staten-Island*, étant de  
moins de conséquence, les Américains n'y  
avoient pas fait attention. Le Général jugea  
à-propos d'y débarquer pour attendre son frère,  
ce qu'il fit sans opposition, à la grande satisfac-  
tion de ceux des habitans qui étoient du parti  
du Gouvernement, qui avoient beaucoup souf-  
fert à cause de leur loyauté. Les troupes furent  
distribuées dans les villages, où elles trouvèrent  
abondance de rafraîchissemens, chose dont elles  
avoient besoin.

A *Sandy-Hook* le Gouverneur Tryon avoit  
joint le Chevalier avec plusieurs Gentilshommes,  
qui s'étoient réfugiés avec lui à bord d'un vais-  
seau, & l'avoit informé de l'état & de la dispo-  
sition de la province, ainsi que des forces de  
l'ennemi.



1776. A *Staten-Island* il fut aussi joint par environ soixante Royalistes de la Nouvelle Jersey, qui vinrent pour prendre les armes en faveur du Gouvernement. Il incorpora, outre cela, deux cents miliciens dans cette petite île, ce qui donna lieu de croire que, lorsque l'armée seroit en état de marcher dans le pays pour protéger les sujets bien affectionnés, le nombre de ceux qui la joindroient seroit si grand qu'il seroit impossible aux Républicains de résister. Cette espérance fut, néanmoins, trompée, comme nous le verrons dans la suite.

L'Amiral Howe arriva à Halifax environ quinze jours après le départ de son frère, d'où il fit aussi-tôt voile pour *Staten-Island*, où il arriva le 14 de Juillet. Son premier soin fut d'envoyer à terre une lettre circulaire, adressée à tous les anciens Gouverneurs des Colonies, dans laquelle il les informoit de ses pouvoirs, & les prioit de les rendre aussi publics qu'il étoit possible pour l'information du peuple.

Cette lettre contenoit aussi une déclaration, par laquelle il instruisoit les Colons du pouvoir que le Gouvernement lui avoit donné, ainsi qu'à son frère, d'accorder des pardons à ceux qui, ayant

Oublié leur fidélité, s'étoient joints avec les su- 1776.  
jets rebelles de sa Majesté Britannique, pourvu  
qu'ils rentrassent dans le devoir.

Dans cette déclaration il montrait, outre cela, le droit qu'il avoit de donner la paix à telle ou telle colonie, province, ville, ou autre place, qui reconnoîtroit son erreur; & qu'en conséquence elle cesseroit d'être sujette aux derniers actes du Parlement. Il promettoit aussi d'avoir beaucoup d'égards pour les personnes qui contribueroient à rétablir la tranquillité publique.

Ces papiers, ayant été sur-le-champ envoyés au Congrès par M. Washington, furent aussi-tôt publiés dans tous les papiers de nouvelles, avec une préface de cette Assemblée. Dans cette préface il est dit, que la déclaration des Commissionnaires a été publiée, afin de faire voir au peuple des Provinces-Unies la nature de leur commission, & les termes de réconciliation, dans l'attente desquels il avoit si long-tems été amusé par la Cour de Londres; que le petit nombre qui avoit encore quelque espérance dans la justice & la modération de cette Cour, pouvoit alors être convaincu qu'il n'y avoit que la

1776. valeur des Américains qui fût capable de conserver leur liberté.

Milord Howe envoya, outre cela, plusieurs lettres à terre, & entr'autres une, adressée à G. Washington, Ecuyer, que ce Gentilhomme refusa de recevoir, parce qu'on ne fesoit pas mention du rang qu'il tenoit dans le service des Provinces-Unies. Le Congrès approuva hautement cette conduite, & ordonna, qu'à l'avenir leurs Officiers ne reçussent aucune lettre, ou autres papiers des ennemis, à moins que leur qualité ne fût mentionnée dans l'adresse.

A la fin M. Paterfon, Aide-Major-Général, fut envoyé à la Nouvelle York par le Chevalier Howe, avec une lettre adressée à G. Washington, Ecuyer, &c. &c. &c. Ce Général le reçut avec la plus grande politesse, & ne voulut pas même qu'on lui bandât les yeux pour passer par les fortifications, comme cela s'observe d'ordinaire. M. Paterfon lui dit, que les deux Commissionnaires étoient extrêmement fâchés des difficultés qui s'étoient élevées au sujet de l'adresse d'une lettre, l'affura qu'ils avoient beaucoup d'estime pour sa personne, & qu'ils n'avoient pas dessein de manquer au respect dû à

son rang ; il ajouta qu'il espéroit que les *Es* 1776.  
*catera* ne laisseroient plus aucun empêchement à  
leur correspondance. M. Washington repliqua  
qu'une lettre adressée à une personne en place  
au sujet des affaires publiques devoit indiquer  
sa qualité, qu'autrement on pourroit la regarder  
comme une lettre particulière ; qu'il étoit vrai  
que les *Es catera* renfermoient tout ; mais qu'on  
pouvoit aussi les interpréter de quelle manière  
on vouloit, & qu'il ne recevroit pas une lettre,  
qui lui étoit adressée comme à un particulier,  
touchant les affaires de l'Etat.

Ils eurent ensuite une longue conférence au  
sujet des prisonniers de part & d'autre, & des  
plaintes réciproques qui avoient été faites de  
leur mauvais traitement. L'Aide-Major-Géné-  
ral parla aussi de l'étendue des pouvoirs des  
deux frères, & témoigna qu'ils seroient des plus  
charmés de rétablir l'harmonie. Il dit ensuite,  
qu'il espéroit que cette visite seroit le premier  
pas vers la paix. On lui fit réponse, entre  
autres choses, qu'il paroïssoit que l'autorité des  
Commissionnaires ne s'étendoit qu'à accorder  
des pardons ; que ceux qui n'avoient point  
commis de crimes n'avoient pas besoin de par-  
don, & que les Colons ne fesoient que défen-



1776. dre des droits incontestables. Le Général reçut  
M. Paterfon avec toute la parade militaire, &  
la plus grande politesse fut observée de part &  
d'autre.

Quelque tems avant l'arrivée de la flotte, les  
Républicains avoient découvert des complots à  
la Nouvelle York, & à Albany, en faveur du  
Gouvernement Britannique. Il y eut plusieurs  
exécutions à ce sujet: un grand nombre des conf-  
pirateurs fut mis en prison; & d'autres, aban-  
donnant leurs maisons dans la crainte d'être pu-  
nis, furent condamnés comme ennemis de leur  
patrie, & leurs biens furent confisqués. La  
déclaration d'indépendance avoit alors été pu-  
bliée dans toutes les Colonies, où on l'avoit  
reçue avec les plus grandes démonstrations de  
joie. Tant de confiance à la veille d'une inva-  
sion marquoit, ou beaucoup de présomption, ou  
une connoissance parfaite des ressources du pays,  
ou une certitude de recevoir du secours des  
Puissances étrangères.

La première division d'Hessois & des trou-  
pes Anglaises fit voile pour Halifax, de même  
que Milord Howe, ignorant le départ du Che-  
valier. Par ce moyen le mois d'Août étoit con-  
sidérablement

fidérablement avancé avant qu'elle arrivât à 1776. *Staten-Island*. Les deux frères furent joints à peu-près dans le même tems par le Chevalier Parker, & le Général Clinton, & par plusieurs autres régimens, venant de la Floride & des Isles.

Toutes les forces étant alors rassemblées, excepté la moitié des Hessois que l'on n'attendoit pas de si-tôt, il fut résolu d'attaquer *Long-Island*, cette entreprise paroissant plus praticable qu'une attaque sur la Nouvelle York, & cette isle étant capable par elle-même de faire subsister une armée.

La flotte ayant pris des mesures nécessaires pour couvrir la descente, l'armée débarqua le 22 Août, sans opposition, auprès d'Utrecht, & de Gravesend au Sud-Ouest de l'isle, & près de la partie la plus étroite du canal qui la sépare de *Staten-Island*.

Le Général Putnam étoit alors campé à une place appelée *Brook-Lyn*, à l'extrémité septentrionale, ayant à gauche ce qu'ils appellent la Rivière de l'Est, qui sépare *Long-Island* de la Nouvelle York ; à sa droite un terrain marécageux, qui s'étendoit jusqu'à *Gowan's-Cove*, &

1776. derrière lui la Baie & l'Isle du Gouverneur  
(*Governor's-Island*). Ses ouvrages mesuroient la largeur d'une petite presqu'isle. Les armées étoient séparées par une chaîne de montagnes couvertes de bois, qui prennent de l'Orient à l'Occident, & sont appelées par les gens du pays les Hauteurs de Guana. Pour aller droit à l'ennemi, les Anglais étoient obligés de passer par un village nommé *Flat-Bush*, où commençoient ces montagnes, & près duquel étoit un passage des plus importans. Dans sa marche, l'armée avoit l'extrémité septentrionale de l'isle à sa gauche, la méridionale à sa droite, & *Flat-Bush* étoit presque au centre. M. Putnam avoit envoyé plusieurs détachemens sur les hauteurs pour garder les passages; &, si les Officiers employés à ce service avoient été habiles & vigilans, il auroit été très-difficile aux Bretons de pouvoir pénétrer.

L'aile gauche, qui s'étendoit jusqu'à la côte, étoit commandée par le Général Grant; les Hessois, commandés par le Général Heister, étoient au centre; & le gros de l'armée, sous le commandement de M. Clinton, de Milord Percy, & de Milord Cornwallis, s'avança à la droite vers la côte méridionale, jusqu'à un endroit qu'on appelle *Flat-Land*.

Tout étant préparé pour forcer les hauteurs, 1776.  
& marcher vers les lignes de l'ennemi, M. Clinton, à la tête de l'avant-garde, qui étoit composée de l'infanterie légère, des grenadiers, & des chevaux légers, & Milord Cornwallis, avec le corps de réserve, soutenu de quatorze pièces de canons, commencèrent leur marche le 26 au soir ; &, après avoir passé par cette partie du pays qu'on appelle les *New-Lots*, arrivèrent sur le grand-chemin de Bedford à la Jamaïque, qui croise les montagnes, où, tournant à gauche vers la première de ces places, ils prirent possession d'un passage important, qui, par la négligence des Généraux Américains, n'étoit pas gardé. Milord Percy, avec le gros de l'armée, & dix pièces de campagne, suivoit l'avant-garde à une certaine distance ; &, le chemin étant ainsi ouvert, toutes les troupes passèrent les hauteurs sans bruit & sans opposition, & descendirent par la ville de Bedford dans le plat pays, qui étoit entre les montagnes & les lignes du Général Putnam.

L'action commença de bonne heure le matin du 27 à *Flat-Bush*, où étoient les Hessois, & sur la côte septentrionale, où commandoit M. Grant. Il y eut pendant quelques heures un feu continuel d'artillerie & de mousqueterie



1776. bien soutenu de part & d'autre. En même  
⏟ rems les vaisseaux firent plusieurs mouvemens à  
la gauche, & attaquèrent une batterie à *Red-  
Hook*, non-seulement pour attirer l'attention de  
l'aile droite de l'armée des Américains, qui  
étoit engagée avec le Général Grant, mais  
pour les empêcher de s'appercevoir du danger  
où étoit leur gauche & leur arrière-garde.  
Ceux qui étoient opposés aux Hessois furent les  
premiers informés de la marche de l'armée An-  
glaise, & conséquemment du danger où ils se  
trouvoient d'être entourés. C'est pourquoi ils  
commencèrent à se retirer en bon ordre avec  
leur artillerie, afin de regagner leur camp; mais  
il étoit déjà trop tard; ils furent interceptés par  
les Anglais, qui les attaquèrent avec furie, &  
les firent retourner dans les bois, où ils retrou-  
vèrent les Hessois, & furent tantôt chassés par  
l'infanterie légère, & tantôt par les dragons.  
Dans ces circonstances désespérées, entourés de  
presque toute l'armée ennemie, quelques-uns de  
leurs régimens passèrent sur le corps aux An-  
glais, & regagnèrent leurs lignes; d'autres, qui  
n'étoient pas moins braves, périrent dans cette  
entreprise; & d'autres se tinrent dans les bois,  
& échappèrent. La nature du terrain occa-  
sionna une infinité d'escarmouches, qui durèrent  
toute la journée.

La manière dont cette petite armée Améri- 1776.  
caine se trouva environnée prouve bien l'igno-  
rance des Officiers qui la commandoient. Leur  
droite, qui étoit opposée à M. Grant, fut si  
long-tems à être informée de ce qui se passoit à  
la gauche, qu'elle fut interceptée dans sa re-  
traite par une partie de ces troupes Anglaises  
qui avoient passé les hauteurs à Bedford, & qui,  
dans la matinée, avoient traversé toute l'éten-  
due de pays, occupée par les Colons. Ceux  
qui ne purent gagner les bois furent obligés de  
se jeter dans ce terrain marécageux à *Gowan's-  
Cove*, dont nous avons déjà parlé, où plusieurs  
se noyèrent, & d'autres périrent misérablement  
dans la boue. Il y en eut beaucoup, cepen-  
dant, qui parvinrent par-là jusqu'au camp,  
quoique le feu de l'ennemi les incommodât ter-  
riblement.

On fait monter leur perte dans cette action à  
trois mille hommes, y comptant mille prison-  
niers. Presque tout un régiment de jeunes  
gens de famille de la province de Maryland  
y fut taillé en pièces. Cette défaite les décou-  
ragea beaucoup. Ils avoient perdu un grand  
nombre de leurs plus braves compagnons, &  
ils perdirent aussi cet esprit de confiance en leur  
propre valeur, qui est si nécessaire à la victoire.

1776.

De nouveaux foldats, pleins de courage, & dans toute la vigueur de l'âge, peuvent à peine concevoir que la discipline & la connoiffance de l'art militaire foient capables de donner tant d'avantage à de vieilles troupes. Dans cette perfuafion, s'ils font commandés par des Officiers habiles, ils feront, fans doute, des prodiges; car, n'étant pas capables de comprendre le danger, & n'ayant pas encore éprouvé les peines que caufent les bleffures, ils font ordinairement plus hardis & plus téméraires que les vétérans. Si, au contraire, ils trouvent, comme dans l'affaire présente, que le courage & la force ne font d'aucune utilité; & que, tandis qu'ils font les plus grands efforts, ils font défaits & détruits par des moyens qu'ils ne fauroient comprendre, ils commencent alors à perdre la confiance qu'ils avoient en leur bravoure, & attribuent un pouvoir irréfiftible à la discipline & à la connoiffance de l'art militaire qu'ils n'ont pas. Cela eft caufe qu'ils agiffent enfuite avec crainte, & il faut du tems pour leur faire recouvrer l'efprit d'entreprise qu'ils poffédoient auparavant.

Les Généraux Américains, pour pallier les fautes qu'ils commirent dans cette action, difent, qu'ils furent mal informés du nombre des enne-

mis qui débarquèrent, & qu'il y eut de la trahison de la part de ceux qui avoient ordre de garder les défilés. Quelles que soient les causes de leur défaite, il est certain qu'un corps d'environ quatre mille hommes fut entouré de toute l'armée Anglaise. M. Sullivan, Major-Général, & les Brigadiers - Généraux, Milord Sterling & Udel, avec dix autres Officiers de l'Etat-Major, furent faits prisonniers. La perte des Anglais & des Hessois ne fut pas considérable. Ils n'eurent que trois cens cinquante hommes de tués & de blessés, un Officier & quelques foldats de faits prisonniers. L'armée victorieuse campa le même soir en face des lignes de l'ennemi. 1776.

On dit que le Général Washington fit entendre un cri douloureux, quand il vit la ruine inévitable dans laquelle une partie de ses meilleures troupes étoit enveloppée. Il n'y avoit alors rien autre chose à faire que de sauver le reste de l'armée, qui étoit à *Long-Island*. Il savoit que le pouvoir supérieur de l'artillerie des Royalistes feroit bientôt taire les batteries des Colons, & que, si leurs lignes étoient forcées, ce qui paroissoit très-probable dans l'état de découragement où ils étoient, & d'ailleurs étant inférieurs en nombre & en



1776. discipline à leurs ennemis, ils seroient tous tués,  
ou faits prisonniers.

S'il leur envoyoit du secours de la Nouvelle York, il risquoit de perdre cette isle, qui étoit déjà menacée de tous côtés par la flotte. Outre cela, les vaisseaux de guerre n'attendoient qu'un vent favorable pour entrer dans la rivière de l'Est, ce qui auroit coupé toute communication entre les deux isles. Dans cette situation critique, il n'y eut plus d'autre ressource qu'une retraite, & il n'étoit pas bien facile de la faire en présence d'une armée victorieuse, campée en face de leurs ouvrages. M. Washington entreprit, cependant, cette retraite pénible, & l'exécuta avec beaucoup d'habileté.

La nuit du 29, les troupes quittèrent leur camp, & marchèrent avec leur bagage, leurs provisions, & une partie de leur artillerie, vers le rivage, où elles s'embarquèrent, & passèrent à la Nouvelle York, avec tant d'ordre & de silence, que les Anglais n'en eurent pas la moindre connoissance. Ils furent surpris le lendemain matin de voir les lignes abandonnées, & l'arrière-garde dans leur passage, mais hors de danger. Ceux qui sont instruits de la difficulté,

de l'embarras, du bruit, & du tumulte, que 1776.  
cause, même pendant le jour, un mouvement de  
cette nature, & lorsqu'il n'y a point d'ennemis  
en présence, feront les premiers à avouer que  
cette retraite est digne d'admiration.

Quelque tems après que les Américains eurent quitté *Long-Island*, Milord Howe envoya M. Sullivan sur sa parole au Congrès avec un message, dont voici l'esprit :

Il dit que, quoiqu'il ne fût point autorisé à traiter avec cette Assemblée comme telle, il seroit, cependant, bien-aïse de conférer avec quelques-uns de ses Membres, qu'il considéroit alors comme particuliers, & qu'il se rendroit pour cet effet en tel endroit qu'ils jugeroient à-propos ; que lui & son frère avoient plein pouvoir de compromettre les différens qui subsistoient entre la Grande-Bretagne & ses Colonies à des conditions avantageuses aux deux nations, & que c'étoit pour obtenir ces pouvoirs qu'il avoit resté si long-tems en Angleterre, ce qui étoit cause qu'il n'étoit point arrivé avant la déclaration d'indépendance ; qu'il souhaitoit que ces disputes fussent terminées à présent, parce qu'il n'y avoit point encore eu d'affaire décisive, & qu'on ne pouvoit point dire que l'une ou

1776. l'autre eût été forcée à en venir à un accommodement ; que, si le Congrès étoit disposé à traiter, on lui accorderoit bien des choses qu'il n'avoit pas encore demandées, & que, si, dans la conférence, il y avoit lieu de compter sur un accommodement, l'autorité de cette Assemblée seroit probablement reconnue.

Les Membres du Congrès firent réponse, qu'étant les Représentans des provinces libres & indépendantes de l'Amérique, ils ne pouvoient envoyer aucun de leurs Membres pour conférer avec lui comme particuliers ; mais que, pleins du désir de rétablir la paix à des conditions raisonnables, ils enverroient un Comité de leur Corps, pour savoir s'il avoit pouvoir de traiter avec des personnes autorisées du Congrès, pour s'informer de son autorité, & pour entendre les propositions qu'il avoit à faire.

Le Docteur Franklin, M. John Adams & M. Rutledge ayant été choisis par le Congrès pour cet objet, allèrent trouver Milord Howe à *Staten - Island*. Le rapport que ces Envoyés firent ensuite au Congrès est à-peu-près ce qui suit :

“ Après tout , il n'a point paru à votre  
“ Comité que la commission de Sa Grandeur

“ contienne aucune autre autorité que celle 1776.  
“ d'accorder des pardons, & de déclarer l'Amé-  
“ rique entière, ou en partie, dans la paix du  
“ Roi; car, quant au pouvoir dont Milord  
“ fait mention, de s'informer de l'état des Co-  
“ lonies, de conférer & de consulter avec qui  
“ bon lui semblera, & d'informer ensuite les  
“ Ministres du résultat de ces conférences qui,  
“ pourvu que les Colonies se soumettent, pour-  
“ ront faire, ou ne pas faire, selon qu'ils le  
“ jugeront à-propos, des changemens dans les  
“ instructions qu'ils ont données aux différens  
“ Gouverneurs, ou proposer au Parlement la  
“ révocation des actes dont on se plaint; vo-  
“ tre Comité a cru que les effets d'un tel pou-  
“ voir sont trop précaires pour que l'Améri-  
“ que puisse compter là-dessus, si même elle  
“ étoit encore dans son état de dépendance.”

Il n'y eut plus alors d'espoir de réconcilia-  
tion, & les deux frères poussèrent la guerre  
avec vigueur. L'armée Royale n'étant plus  
séparée de la Nouvelle York que par la rivière  
de l'Est, les troupes étoient impatientes de la  
traverser. Elles se postèrent en conséquence le  
long de la côte, & élevèrent des batteries pour  
répondre à celles des Républicains. Une flotte  
de plus de trois cens voiles, y compris les transf-



1776. ports, couvroit la surface des eaux, tandis que les vaisseaux de guerre tournant autour de l'isle, la menaçoient de tous côtés, & étoient continuellement engagés avec quelques-unes des batteries qui la défendoient. Les petites isles, qui sont entre les deux rivages, étoient des objets perpétuels de contestation, jusqu'à ce qu'enfin les Royalistes, à l'aide des vaisseaux & d'une artillerie bien servie, s'emparèrent de celles qui étoient les plus nécessaires à leurs opérations futures. Ainsi il y eut pendant plusieurs jours une furieuse canonnade, de sorte que les Républicains, qui venoient d'échapper du plus grand danger, eurent à peine le tems de revenir de leurs appréhensions.

Tout étant enfin prêt pour une descente, les vaisseaux de guerre firent plusieurs mouvemens dans la rivière du Nord, pour attirer l'attention de l'ennemi de ce côté-là. D'autres endroits étoient également menacés, de sorte que les Américains étoient dans la plus grande incertitude de la place que l'on avoit dessein d'attaquer. Comme les Anglais s'étoient emparés de l'isle de Montréfor, près d'*Hell-Gate* (ou Porte d'Enfer), & y avoient élevé une batterie, pour en faire taire une que les Républicains avoient à *Hoarn's-Hook*, il paroissoit qu'ils

avoient deffein de débarquer de ce côté-là, qui 1776.  
est environ au centre de l'isle de la Nouvelle  
York.

(Le 25 de Septembre) Pendant que les Colons étoient dans cette incertitude, la première division de l'armée, sous le commandement de MM. Clinton, Cornwallis, Vaughan, Leslie & Donop, s'embarqua dans la baie de *New-Town*, qui s'enfonce fort avant dans *Long-Island*, où elle ne pouvoit point être vue de l'ennemi. Ces Officiers ayant ensuite la protection de cinq vaisseaux de guerre, quand ils entrèrent dans la rivière, s'avancèrent vers la baie de Kepp, où étant moins attendus que dans aucune autre place, les préparations n'étoient point si considérables pour s'opposer à leur descente. Il y avoit néanmoins des fortifications & des troupes; mais le feu continuel des navires leur fit bientôt abandonner leurs ouvrages, & les Anglais débarquèrent sans opposition.

Les Américains quittèrent aussi-tôt la ville capitale, qui porte le nom de l'isle, & leurs postes de ce côté-là, & se retirèrent vers la partie septentrionale, où étoit leur principale force. Ils abandonnèrent aussi leur artillerie, leurs provisions de guerre, & leur bagage. Il y eut dif-

1776. féroces escarmouches, dans lesquelles ils eurent plusieurs hommes de tués & de faits prisonniers ; en un mot, ce fut plutôt une fuite précipitée qu'une retraite. Leur conduite fit voir qu'ils n'avoient pas encore oublié leurs dernières pertes, & leurs gazettes mêmes avouent que plusieurs régimens se comportèrent mal.

Les Colons ainsi dispersés, les Anglais prirent possession de *New-York* (\*), & campèrent vers le centre de l'île, ayant leur droite à *Hoarns-Hook* vers le rivièrre de l'Est, & leur gauche près de *Blooming-Dale* vers la rivièrre du Nord, occupant de cette manière toute la largeur de l'île, qui est d'environ une demi-lieue. Sa longueur est de cinq lieues & un quart. Les Américains étoient bien fortifiés à la partie septentrionale de la Nouvelle York, où ils avoient élevé des ouvrages considérables, sur-tout à *King's-Bridge* (Pont Royal), par le moyen des-

---

(\*) La province de la Nouvelle York est en partie sur le continent, & en partie composée d'îles, dont la plus considérable s'appelle la Nouvelle York. La capitale de cette île porte aussi le même nom ; c'est pourquoi, pour empêcher que l'île ne fût confondue avec la capitale, nous avons jugé à-propos d'appeller cette dernière, comme les Anglais, *New-York*.

quels ils gardoient leur communication ouverte avec le continent, où il y avoit aussi des fortifications redoutables, de sorte que ce passage paroïssoit à toute épreuve. Leurs premières lignes étoient sur les hauteurs d'Harlem. Le passage de Macgowan & les hauteurs de Morris étoient entr'elles & *King's-Bridge*, & pouvoient être défendues contre une force supérieure. Dans cette position des deux armées, les escarmouches furent fréquentes, & quelques petits succès de la part des Colons les firent peu à peu recouvrer leur première confiance. 1776.

Le 20 de Septembre, environ cinq jours après que le Chevalier Howe se fut rendu maître de *New-York*, quelques incendiaires, qui étoient restés exprès dans la ville, profitant d'un tems sec, & d'un vent gaillard, y mirent le feu en plusieurs endroits à minuit, afin qu'elle ne fût d'aucune utilité aux vainqueurs. Près d'un tiers de cette belle ville fut réduit en cendres, & il n'y eut que l'activité des soldats & des matelots qui fût capable de sauver le reste. Plusieurs des malheureux, que l'enthousiasme de la liberté avoit excité à cette action, ayant été découverts, furent jetés dans les flammes qu'ils avoient allumées.



1776.

Le Général, voyant qu'il étoit des plus dangereux d'attaquer les Colons du côté de la Nouvelle York, forma enfin un plan d'opérations pour les obliger à quitter leur position, ou pour les mettre dans le plus grand danger, s'ils s'obstinoient à la garder. Pour cet effet il fit embarquer, le 12 d'Octobre, la plus grande partie de l'armée dans des bateaux plats, & entreprit de la faire passer par *Hell-Gate*, qui forme une communication avec la rivière de l'Est, & ce qu'on appelle la Sonde, passage extrêmement dangereux ; mais qui lui réussit. Les troupes débarquèrent à *Frog's-Neck*, près de la ville de *West-Chester*, qui est située sur cette partie du continent de la Nouvelle York qui joint à la province de Connecticut.

Milord Percy resta avec trois brigades dans les lignes d'Harlem, pour couvrir *New-York*. Plusieurs Officiers expérimentés pensent que M. Washington devoit alors l'attaquer, & qu'il fit une grande faute en manquant cette occasion. Il faut observer, cependant, que la flotte qui entouroit cette petite île qui n'a qu'une demi-lieue de large, auroit été capable de protéger les Anglais. Cette flotte leur fut de la plus grande utilité dans le cours de cette campagne,

&c

& contribua plus qu'autre chose au succès de leurs opérations. 1776.

L'armée fut obligée de rester quelques jours à *Frog's-Neck*, pour attendre l'arrivée des provisions, & d'un renfort que l'on tiroit de *Staten-Island*. Elle marcha ensuite, par *Pelham's-Manor*, à la Nouvelle Rochelle, qui est située sur la côte de la Sonde, nom du canal qui sépare *Long-Island* du continent. Le Chevalier fut ici joint par quelques chevaux légers, venant d'Irlande, par la seconde division d'Hessois, commandée par le Général Knyphausen, & par un régiment de Waldeckers.

Le but de cette expédition étoit de couper la communication entre le Général Washington & les Colonies qui sont à l'Est; &, si cette manœuvre n'étoit pas capable de lui faire donner bataille, de l'enfermer dans ses fortifications à l'extrémité septentrionale de la Nouvelle York. Les Royalistes étoient déjà maîtres de la grande route de Connecticut, & de Boston, sur la côte; mais pour gagner l'autre, il falloit s'avancer vers les *White-Plains*, montagnes remplies de pierres, qui conduisent à un pays encore plus escarpé, & plus difficile. Il fut, néanmoins, résolu de marcher, & les Hessois furent laissés

1776. à la Nouvelle Rochelle, avec le régiment de Waldeck, afin de conserver les communications, & de recevoir les provisions qu'on y attendoit.

M. Washington s'aperçut du danger où il alloit se trouver. Il vit bien que, s'il continuoit dans sa position, il feroit à la fin forcé de confier le sort de l'Amérique à l'évènement incertain d'une bataille. Il avoit d'ailleurs tout lieu d'appréhender une défaite, &, en ce cas, il n'y avoit plus de retraite. Ses troupes étoient en fort mauvais état, & découragées : le manque de sel & d'autres provisions, joint à la sévérité du service, avoit causé beaucoup de maladies. Il fit donc un grand mouvement, & forma une ligne de petits camps détachés, qui occupoient toutes les hauteurs, depuis la colline de Valentine, qui est auprès de *King's-Bridge*, jusqu'aux *White-Plains*, & jusqu'à l'autre grande route de Connecticut. Dans cette position, il fesoit face à toute la ligne de l'armée ennemie, ayant devant lui la rivière de Brunx, & à quelque distance par derrière celle du Nord. Par ce moyen, le chemin étoit ouvert pour faire passer son bagage, & ses provisions, dans les pays élevés. Il laissa garnison dans le fort Washington, dans les lignes d'Harlem, & à *King's-Bridge*.

Cette position fit que le Chevalier Howe s'avança avec beaucoup de précaution, & fort lentement. Cela n'empêcha pas, cependant, que plusieurs partis Américains ne passassent la rivière de Brunx, afin de le harasser dans sa marche. 1776.

Lorsque les Anglais furent près des *White-Plains*, les Colons quittèrent leurs camps détachés, & joignirent leur gauche, qui étoit sur ces hauteurs, où ils campèrent en face des ennemis.

Le 28 d'Octobre, tout étant préparé pour engager M. Washington à une bataille, l'armée Anglaise marcha de grand matin en deux colonnes vers les *White-Plains*. Sur les onze heures, les troupes légères, & les chasseurs Hessois, ayant obligé les postes avancés des ennemis de regagner leurs lignes, l'armée se forma, ayant sa droite sur la route de Mamoroneck à environ un quart de lieue du centre, & sa gauche vers la rivière de Brunx, à-peu-près à la même distance du camp.

Des partis Américains étoient en possession d'un poste avantageux, séparé de leur grande armée par la rivière de Brunx, & qui en cou-



1776. vroit la droite. Ceux qui occupoient ce poste, avoient aussi en front cette même rivière, qui, par le moyen d'un détour, les défendoit de la gauche de l'armée Anglaise. Comme ce poste étoit de la dernière conséquence au Général Howe pour attaquer les ennemis en flanc, il détacha M. Leslie, à la tête d'une brigade, & le Colonel Donop avec les grenadiers Hessois, pour les déloger. Avant cette attaque, le Colonel Halle avoit reçu ordre de passer la Brunx, avec un corps d'Hessois, & de prendre une position d'où il pouvoit incommoder les ennemis en flanc, tandis qu'ils seroient engagés avec les autres troupes, dont nous avons parlé. Ceux-ci, après avoir passé la rivière avec difficulté, se formèrent sous le feu des Américains, montrèrent ensuite à leurs retranchemens, & les chassèrent de leurs ouvrages.

Ce combat continua, néanmoins, jusqu'au soir, & ne fut pas mal soutenu de la part des Républicains. Ce poste étant gagné, les grenadiers Hessois eurent ordre de s'avancer sur les hauteurs à une portée de canon des retranchemens des Américains, & deux autres brigades campèrent derrière eux pour les soutenir. La droite & le centre de l'armée gardèrent le terrain où les troupes s'étoient formées. Dans

cette position, elles passèrent la nuit, dans l'intention d'attaquer les retranchemens de l'ennemi le lendemain matin. 1776.

Aussi-tôt que le jour parut, on découvrit que M. Washington avoit reculé son camp pendant la nuit, & en avoit considérablement fortifié les lignes. Cela fut cause qu'on différa l'attaque, & qu'on attendit des renforts : lorsqu'ils furent arrivés, le Chevalier Howe se prépara encore une fois à attaquer l'ennemi le dernier jour du mois d'Octobre de grand matin ; mais une pluie continuelle, qui tomba durant toute la nuit & toute la matinée, empêcha que ce dessein ne fût mis en exécution.

En même tems, le Général Américain, qui n'avoit nullement dessein de risquer une bataille, tant qu'il seroit possible de l'éviter, & qui, comme un autre Fabius, regardoit les délais comme autant de victoires, qui savoit d'ailleurs que les escarmouches, dans lesquelles il n'avoit rien à craindre, étoient plus propres à aguerrir ses soldats qu'une action générale, dans laquelle il pouvoit tout perdre, décampa la nuit du 1<sup>er</sup> de Novembre, après avoir mis le feu au fourage, & aux maisons, qui étoient près de ses lignes,

1776. Il prit ensuite poste dans un terrain plus élevé,  
dans le district de *North-Castle*.

Le Général Howe voyant que les Républicains n'avoient point envie de combattre, & que la nature du pays ne lui permettoit pas de les y forcer, résolut de ne plus perdre de tems à une poursuite inutile, & de les dépouiller des forts qu'ils occupoient dans l'isle de la Nouvelle York, chose qu'ils ne pouvoient alors empêcher. Dans ce dessein, le Général Knyp-hausen passa de la Nouvelle Rochelle à *King's-Bridge*, d'où il entra dans l'isle, & prit poste au Nord du fort Washington, où les ennemis s'étoient retirés à son approche.

Ce fort est situé à la partie occidentale de l'isle, pas bien loin de *King's-Bridge*, & vis-à-vis le fort Lee, dont il est séparé par la rivière du Nord, le dernier étant dans la province de Jersey. Il est fort peu considérable, & n'est pas dans le cas de soutenir bien long-tems le feu d'une artillerie bien servie. Sa situation est, néanmoins, avantageuse, & il est difficile de s'en approcher.

L'armée Anglaise, ayant retournée à petites journées le long de la rivière du Nord, campa,

le 13 de Novembre, sur les hauteurs de Ford- 1776.  
ham, ayant la rivière de ce nom à sa droite, & la Brunx à sa gauche. Tout étant ensuite préparé pour l'attaque du fort, M. Magaw, qui en étoit Commandant, fut sommé de se rendre; mais il répondit, qu'il étoit disposé à le défendre jusqu'à la dernière extrémité. Là-dessus le Chevalier Howe, pour ne point perdre de tems par des approches régulières, résolut de lui donner un assaut général. La garnison étoit d'environ trois mille hommes, & occupoit des postes avantageux autour de la place où elle avoit élevé des ouvrages,

Le 16, quatre attaques furent faites en même tems; la première au Nord étoit conduite par le Général Kniphaufen, à la tête de deux colonnes d'Hessois & de Waldeckers; la seconde à l'Est, par le Brigadier-Général Mathew, à la tête de quatre bataillons de troupes Anglaises, soutenus de deux bataillons de grenadiers, & d'un autre régiment, commandés par Milord Cornwallis. Ces troupes traversèrent la rivière de l'Est dans des bateaux plats, après avoir élevé des batteries sur le rivage opposé, pour couvrir leur passage, & incommoder les Américains, dont les ouvrages s'étendoient jusqu'au bord de l'eau. La troisième attaque fut faite par Milord



1776. Percy, à la partie méridionale de l'île ; & la quatrième, qui n'étoit qu'une feinte, fut conduite par le Lieutenant-Colonel Sterling, qui passa la rivière de l'Est entre le Brigadier Mathew & Milord Percy. Toutes ces attaques étoient soutenues d'une artillerie nombreuse & bien servie,

Les Hessois avoient un bois épais à passer, où les Américains étoient avantageusement postés ; mais ils étoient en trop petit nombre pour pouvoir résister pendant long-tems. Qu'on se figure trois mille hommes occupés à défendre tant d'ouvrages, attaqués par une armée nombreuse & bien disciplinée, & d'ailleurs sans espoir de secours ; & on avouera qu'il est surprenant qu'ils ne se soient pas rendus à la première sommation,

Les Royalistes firent, néanmoins, beaucoup valoir la prise de ce fort, comme si elle avoit quelque chose d'extraordinaire. Les Anglais, comme je l'ai déjà dit, ont une trop grande idée de leur propre valeur, & parlent toujours de leurs exploits avec enthousiasme. Qu'ils soient braves, personne ne le leur dispute ; mais qu'ils permettent au moins aux autres habitans de la terre de l'être aussi, & qu'ils ne monopolisent

point dans leur petite île toute la bravoure de 1776,  
l'univers.

Je prie le Lecteur d'excuser cette digression, qui est occasionnée par la relation de la prise du fort, que je n'ai pu obtenir que d'un Anglais, & dans laquelle le danger, où leurs troupes se trouvèrent exposées, me paroît exagéré. Les Hessois, dit-il, furent long-tems aux prises dans les bois avec un parti de l'ennemi. En même tems les troupes Anglaises débarquèrent, & furent exposées au feu continu des Républicains, qui étoient derrière les arbres & les rochers ; elles ne demeurèrent, cependant, pas long-tems dans cet embarras ; car, avec leur activité ordinaire, elles gagnèrent le haut d'une montagne escarpée, dispersèrent les Américains, & permirent au reste de l'armée de débarquer sans opposition.

Pendant ce tems-là, Milord Percy, qui, de son côté, avoit emporté un poste avancé, donna ordre à M. Sterling de tâcher de débarquer, & détacha deux bataillons pour couvrir sa descente. Ce Lieutenant-Colonel fit hardiment avancer ses bateaux à travers le feu des ennemis, & gagna aussi le sommet d'une autre montagne, où il fit cent soixante-dix prisonniers, quoique les

1776. Républicains se défendissent avec beaucoup de courage.

Sur ces entrefaites, le Colonel Ralle, qui conduisoit l'aile droite des Hessois sous le Général Knipphausen, ayant forcé les Américains après une longue résistance, poussa jusqu'à leurs retranchemens, & logea sa colonne à cent toises du fort. Etant ensuite joint par le Général, qui avoit à la fin surmonté les difficultés qu'il avoit rencontrées dans les bois, la garnison se rendit prisonnière de guerre. Ce qui confirme ce que j'ai avancé plus haut, c'est qu'il est ensuite dit : la perte ne fut, cependant, pas si grande des deux côtés qu'on auroit dû l'attendre de la chaleur, de la longueur, & de la variété de l'action.

Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on ne trouva que très-peu de poudre dans le fort; ce qui marque un manque de conduite de la part des Généraux Américains, ou qu'ils jugeoient que la place n'étoit pas tenable.

Après la prise de cette place, Milord Cornwallis passa la rivière du Nord, avec un gros détachement, pour attaquer le fort Lee, & faire plus d'impression dans les deux Jerseys; mais,

à son arrivée, il trouva que la garnison, qui étoit de deux mille hommes, venoit de l'évacuer, 1776.  
ayant abandonné son artillerie, ses tentes, & ses provisions. Les Anglais, après cela, eurent le plus grand succès, & parcoururent les Jerseys, les Américains fuyant par-tout devant eux; ils étendirent ensuite leurs cantonnemens depuis la Nouvelle Brunswick jusqu'à la Delaware. S'ils avoient passé cette rivière, il n'y a point de doute qu'ils n'eussent pris Philadelphie, tant la consternation étoit grande parmi les Américains; mais ces derniers avoient fort prudemment détruit, ou caché, tous les bateaux.

Pendant ce succès dans les Jerseys, le Chevalier Howe détacha le Lieutenant-Général Clinton à la tête de quatre brigades, avec une escadre de vaisseaux de guerre, sous le commandement du Chevalier Pierre Parker, pour attaquer *Rhode-Island*. Cette entreprise réussit au-delà même de leur attente; car les Colons évacuèrent l'isle à la nouvelle de leur approche, & les Anglais en prirent possession (le 8 de Décembre) sans perdre un seul homme.

Etant maîtres de *Rhode-Island*, ils bloquèrent, par ce moyen, l'escadre de M. Hopkins, qui se trouvoit alors dans le port de la Providence,



1776. sur le continent opposé. Les troupes & l'escadre passèrent l'hiver dans cette île, où on leur procura des provisions en abondance. L'armée Anglaise avoit jusqu'ici tout emporté devant elle, tandis que celle des Américains avoit souffert des pertes considérables, tant par l'épée que par les désertions, les maladies, & la nature même de l'engagement des soldats ; car les Colons ne s'engageoient que pour un an ; &, comme ils sont ennemis de toute contrainte, ils avoient même peine à rester si long-tems éloignés de leurs familles. Il n'y en avoit que très-peu qui voulussent contracter un nouvel engagement ; &, dans l'état de découragement où ils étoient, on ne croyoit pas qu'il fût possible à leurs Généraux de paroître à la tête d'une armée au commencement de la campagne suivante. En un mot, tout étoit favorable à la cause du Roi, & on s'attendoit à tout moment à la soumission des principales Colonies.



## C H A P I T R E II.

**R**ETOURNONS à présent au Canada, où 1776.  
nous avons laissé le Général Carleton occupé à  
équiper des vaisseaux pour passer le lac Cham-  
plain. Cette entreprise étoit des plus difficiles,  
& devoit être exécutée par les Officiers de ce  
département. Le zèle, l'activité, & la const-  
tance qu'ils firent paroître en cette occasion, est  
vraiment digne d'estime. Il falloit, pour ainsi  
dire, créer une force de trente vaisseaux. Il est  
vrai qu'ils avoient des matériaux en abondance  
de la Grande-Bretagne, ce qui manquoit aux  
Américains; mais il ne falloit pas moins de  
tems & de travail pour la construction des bâti-  
mens. Quand on considère, outre cela, qu'on  
fut obligé de transporter par terre, & ensuite  
de traîner contre les torrens de Sainte-Thérèse  
& de Saint-Jean trente longs bateaux, un nom-  
bre considérable de bateaux plats, une gondole  
de trente tonneaux, avec plus de quatre cens  
chaloupes, on avouera que le tout offroit une  
multitude de difficultés & de travaux, capable  
de décourager les hommes les plus intrépides.  
Les matelots & les soldats ne purent suffire à  
tous ces travaux; les Canadiens furent forcés de  
quitter leurs charues, afin de les assister.

1776. Quoique ces vaisseaux fussent équipés en trois mois, la nature du service demandoit encore plus de diligence ; car l'hiver approchoit. Il y avoit deux lacs considérables à traverser, & les forces de l'ennemi à combattre. Outre cela, il falloit se rendre maître des deux forts de *Crown-Point* & de *Ticonderoga*, qui étoient défendus par une armée formidable. La communication entre le lac Champlain, & le lac George, n'admettoit point le passage de ces vaisseaux de force, qui, après avoir réduit le premier, étoient également nécessaires à la réduction du second. En supposant même que ces deux lacs eussent été passés, il restoit encore une marche longue & dangereuse à travers des forêts presque impassables, des marais immenses, & des pays qui n'étoient point défrichés, pour se rendre à Albany, qui étoit le seul poste vers le midi où ils pouvoient commodement cantonner.

Le nombre des difficultés ne fit qu'augmenter le courage des Commandans. L'objet qu'ils avoient en vue étoit grand, & la gloire qu'il y avoit à acquérir étoit tentante. S'ils pouvoient s'emparer des lacs, & réduire Albany avant les rigueurs de l'hiver, l'armée septentrionale auroit eu l'honneur de terminer la guerre : car il étoit alors en son pouvoir de porter le fer & le feu

dans les Colonies septentrionales, & dans celles qui leur sont contiguës. 1776.

La possession de la rivière d'Hudson rendoit la communication sûre avec le Général Howe, & cela coupoit la communication entre les provinces méridionales & les septentrionales ; ces dernières étant, par ce moyen, obligées de succomber sous le poids des deux armées, & d'accepter les termes qui leur seroient proposés, sans que les premières pussent leur être d'aucun secours. Il étoit même impossible que le Général Washington pût tenir aucun poste dans la Nouvelle York, ou dans les Jerseys, ayant une force supérieure en front, & l'armée du Canada par derrière.

Le succès de leurs compagnons à la Nouvelle York augmentoit leur impatience, & excitoit la jalousie de cette armée, chacun ayant peur que la guerre ne fût terminée avant qu'il eût le tems de contribuer à cet heureux événement.

Malgré cette ardeur & l'industrie avec laquelle les travaux furent continués, la flotte ne fut pas en état de paroître sur le lac avant le mois d'Octobre. Si l'on considère la place où elle étoit, & le peu de tems que l'on avoit em-



1776. ployé à la former, on sera forcé d'avouer qu'elle étoit considérable. Le vaisseau de l'Amiral, appelé l'Inflexible, montoit dix-huit canons de douze livres de balles, un autre en montoit quatorze, & un troisième douze de six. Il y avoit sur un radeau six pièces de vingt-quatre, & six de douze, outre les pierriers, & une gondole de sept pièces de neuf. Outre cela, vingt vaisseaux plus petits étoient remplis de canons de fonte, depuis neuf livres jusqu'à vingt-quatre, & armés de pierriers. Plusieurs bateaux longs étoient équipés de la même manière, & un nombre égal de grandes chaloupes servoient d'allèges. Je ne fais ici mention que des navires de guerre; car, outre cela, il y avoit une multitude de transports pour les soldats, les vivres, l'artillerie, le bagage, & les autres provisions.

Le Capitaine Pringle étoit à la tête de cet armement, & avoit sous son commandement sept cens bons matelots, dont deux cens étoient volontaires. Ces derniers quittèrent les bateaux de transport, auxquels ils appartenoient; &, après avoir essuyé toutes les fatigues de l'équipement, s'offrirent aussi à participer au danger de l'entreprise. Les canons étoient ménagés par des détachemens d'artillerie; en un mot, tout

tout sembloit annoncer le succès de l'entreprise. 1776.

Les forces des Américains étoient beaucoup inférieures par rapport à la bonté des vaisseaux, au nombre de canons, aux provisions de guerre, & à bien d'autres choses. Quoiqu'ils n'ignorassent pas la nécessité de conserver la domination des lacs, qu'ils eussent plusieurs vaisseaux de prêts avant les Anglais, & qu'ils eussent eu plus de tems que ces derniers à augmenter leur flotte, cependant, ils étoient retardés dans leurs opérations par le manque de plusieurs articles essentiels. Ils n'avoient point de bois de charpente, ni d'artillerie ; en un mot, ils manquoient de tous les matériaux nécessaires à un tel armement. Les constructeurs de vaisseaux étoient d'ailleurs assez occupés dans leurs ports de mer à équiper des corsaires, & quand bien même ils auroient été à loisir, la difficulté de faire passer des matériaux dans ces déserts étoit grande, à cause des mauvais chemins, des bois, & des marais fangeux.

Si l'on considère, donc, les difficultés que les Américains avoient à surmonter, on sera contraint d'admirer leur industrie & leur constance, puisqu'ils équipèrent une flotte formidable. Elle

1776. ployé à la former, on sera forcé d'avouer qu'elle étoit considérable. Le vaisseau de l'Amiral, appelé l'Inflexible, montoit dix-huit canons de douze livres de balles, un autre en montoit quatorze, & un troisième douze de six. Il y avoit sur un radeau six pièces de vingt-quatre, & six de douze, outre les pierriers, & une gondole de sept pièces de neuf. Outre cela, vingt vaisseaux plus petits étoient remplis de canons de fonte, depuis neuf livres jusqu'à vingt-quatre, & armés de pierriers. Plusieurs bateaux longs étoient équipés de la même manière, & un nombre égal de grandes chaloupes servoient d'allèges. Je ne fais ici mention que des navires de guerre; car, outre cela, il y avoit une multitude de transports pour les soldats, les vivres, l'artillerie, le bagage, & les autres provisions.

Le Capitaine Pringle étoit à la tête de cet armement, & avoit sous son commandement sept cens bons matelots, dont deux cens étoient volontaires. Ces derniers quittèrent les bateaux de transport, auxquels ils appartenoient; &, après avoir essuyé toutes les fatigues de l'équipement, s'offrirent aussi à participer au danger de l'entreprise. Les canons étoient ménagés par des détachemens d'artillerie; en un mot, tout

tout sembloit annoncer le succès de l'entre-  
prise. 1776.

Les forces des Américains étoient beaucoup inférieures par rapport à la bonté des vaisseaux, au nombre de canons, aux provisions de guerre, & à bien d'autres choses. Quoiqu'ils n'ignorassent pas la nécessité de conserver la domination des lacs, qu'ils eussent plusieurs vaisseaux de prêts avant les Anglais, & qu'ils eussent eu plus de tems que ces derniers à augmenter leur flotte, cependant, ils étoient retardés dans leurs opérations par le manque de plusieurs articles essentiels. Ils n'avoient point de bois de charpente, ni d'artillerie ; en un mot, ils manquoient de tous les matériaux nécessaires à un tel armement. Les constructeurs de vaisseaux étoient d'ailleurs assez occupés dans leurs ports de mer à équiper des corsaires, & quand bien même ils auroient été à loisir, la difficulté de faire passer des matériaux dans ces déserts étoit grande, à cause des mauvais chemins, des bois, & des marais fangeux.

Si l'on considère, donc, les difficultés que les Américains avoient à surmonter, on fera contraint d'admirer leur industrie & leur constance, puisqu'ils équipèrent une flotte formidable. Elle



1776. étoit composée de quinze vaisseaux de différentes sortes, dont le plus grand montoit douze pièces de canons de six & de quatre. Ces vaisseaux étoient commandés par M. Benedict Arnold, qui, après s'être acquis tant de réputation dans l'expédition du Canada, devoit alors combattre sur un nouvel élément, & remplir la place d'Amiral.

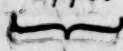
Le Général Carleton s'embarqua aussi à bord de la flotte Anglaise, & s'avança dans le lac Champlain. Le 11 d'Octobre, il découvrit la flotte Américaine très-avantageusement postée, & formant une forte ligne pour défendre le passage entre l'isle de Valicour, & le continent à l'Ouest. Arnold avoit placé ses vaisseaux avec tant d'art & de jugement derrière l'isle, qu'il n'y eut qu'un accident qui découvrit leur position. L'escadre du Général Carleton, sans cette découverte, les auroit laissés derrière ; événement qui auroit eu sans doute des conséquences funestes pour lui.

Il y eut pour lors un combat furieux, qui continua pendant plusieurs heures, & fut également bien soutenu des deux côtés. Le vent, en cette occasion, étoit en faveur des Américains ; car le navire l'Inflexible, & plusieurs

autres bâtimens de force, ne purent être d'au- 1776.  
cun service; mais, malgré cela, les Anglais  
avoient toujours la supériorité, ce qui prouve  
que les Républicains firent des prodiges de va-  
leur pour pouvoir résister à une force si confi-  
dérable. Ils perdirent néanmoins dans cette  
action le plus grand de leurs vaisseaux, qui fut  
brûlé, & une gondole de trois ou quatre canons  
fut coulée à fond, d'où on peut juger du dom-  
mage que reçut le reste de la flotte.

Le Brigadier-Général Arnold voyant qu'il  
étoit impossible de faire face à une force si for-  
midable, résolut de profiter de l'obscurité de la  
nuit, & de sauver le reste de son armée sous le  
canon de *Crown-Point*. Il exécuta ce dessein  
avec beaucoup d'habileté, & la fortune sembla  
d'abord le favoriser; car, le lendemain matin,  
les Anglais l'avoient perdu de vue: mais ces  
derniers ayant continué la poursuite pendant  
deux jours, & le vent se déclarant ensuite en  
leur faveur, atteignirent les fuyards à quelques  
lieues de *Crown-Point* le 13 à midi.

Le Combat fut alors renouvelé avec beau-  
coup de fureur, & continua deux heures. Pen-  
dant ce tems-là, les vaisseaux, qui étoient les  
plus avancés, passèrent *Crown-Point* avec la

1776.  plus grande diligence, & se sauvèrent à Ticonderoga ; mais deux galères, & cinq gondoles, qui restèrent avec Arnold, firent une résistance désespérée. Dans cette action, la galère le Washington, où étoit le Brigadier - Général Waterbourg, qui tenoit le second rang dans cette armée, mit pavillon bas, & se rendit. M. Arnold s'apercevant enfin qu'il étoit impossible de résister à une flotte si supérieure à la sienne, dont les canons étoient beaucoup plus forts que ceux qu'il avoit à bord, qui étoit commandée par des Officiers très-expérimentés, & étant d'ailleurs mal secondé de la plupart de ses Capitaines, résolut néanmoins dans cette extrémité de ne point souffrir que ses gens fussent faits prisonniers, ni que ses vaisseaux tombassent entre les mains des ennemis. Il exécuta ce dessein avec beaucoup de fermeté & d'adresse, & échoua la galère qu'il montoit, & les cinq gondoles, de manière qu'il débarqua ses troupes en sûreté, & fit sauter les bâtimens en dépit des Anglais, qui firent tous leurs efforts pour l'empêcher d'exécuter sa résolution.

Cette défaite, loin de nuire au Brigadier - Général dans l'esprit de ses compatriotes, ne fit, au contraire, qu'augmenter sa réputation. Ils dirent qu'il s'étoit non-seulement comporté en

brave foldat, mais même en habile marin; que les Amiraux les plus expérimentés n'auroient pu trouver plus de reffources que lui, par la dextérité de fes manœuvres, de fes évolutions, & du choix de fes postes pour compenfer le manque de force; que, lorsque fes vaisseaux étoient, pour ainfi dire, en pièces, il ordonna la retraite avec la même fermeté qu'il avoit combattu, & avec autant de jugement que d'habileté, empêcha que fes troupes ne tombaffent entre les mains des ennemis. Ils se glorifièrent fur-tout de l'attention dangereufe qu'il donna à un point d'honneur, en gardant fon pavillon haut, & reftant à bord de fa galère jufqu'à ce qu'elle fût en flammes, de peur que l'ennemi ne l'eût abordée & mis bas. 1776.

C'est ainfi que les Anglais recouvrèrent la poffeffion du lac Champlain, & détruisirent prefque toute la flotte Américaine. Les Colons, après cette défaite, mirent le feu aux maifons, & aux provifions qu'ils ne purent emporter de *Crown-Point*, évacuèrent la place, & fe retirèrent vers leur grande armée à *Ticonderoga*.

Le Général Carleton prit poffeffion des ruines, où il fut peu de tems après joint par l'armée. Comme il refta dans ce poste jufqu'à la



1776. fin du mois, & qu'il envoya de forts détachemens des deux côtés du lac pour reconnoître le terrain ; que plusieurs vaisseaux vinrent jusqu'à la portée du canon de Ticonderoga pour examiner le canal, & en sonder la profondeur, il n'y a point de doute qu'il n'eût dessein d'attaquer cette dernière place ; mais la force des ouvrages, la difficulté des approches, & le maintien des Américains, dont il ignoroit le nombre, l'empêchèrent d'exécuter ce projet.

Il étoit évident que cette place ne pouvoit être forcée dans son état présent, sans une perte considérable de la part des assiégeans, tandis que l'avantage qu'ils en retireroient auroit été de peu de conséquence. La saison étoit alors trop avancée pour passer le lac George, & il auroit été fort imprudent d'exposer l'armée aux dangers d'une campagne d'hiver dans des pays marécageux, & des déserts affreux. Comme il étoit impossible de garder le fort de Ticonderoga durant l'hiver, tout ce que l'on pouvoit espérer du plus grand succès, c'étoit de réduire des ouvrages que la nature autant que l'art avoit rendus inaccessibles, & de prendre quelques pièces de canon. Cela n'auroit été d'aucune utilité ; car les Américains les auroient rétablis, & auroient remplacé une nouvelle

artillerie avant que l'armée Anglaise eût été en état de les interrompre la campagne suivante. Si, au contraire, la défense de la place étoit obstinée, quand bien même M. Carleton eût réussi à la fin, son armée auroit été tellement affaiblie, que tout espoir de succès auroit été perdu pour le printemps prochain. D'ailleurs il auroit peut-être été impossible de pouvoir garder une communication ouverte avec le Canada, chose absolument nécessaire pour la subsistance des troupes. Le Général Anglais jugea donc à-propos de s'en retourner vers le Canada, où il mit ses soldats en quartiers d'hiver. 1776.

Vers le midi, on a vu que l'armée du Général Howe avoit parcouru les Jerseys, & qu'il n'y avoit que la rivière Delaware qui avoit retardé ses progrès, & empêché la prise de Philadelphie.

Les Généraux Washington & Lee n'avoient plus avec eux qu'environ trois mille hommes. C'étoit tout ce qui restoit d'une armée qui, à l'ouverture de la campagne, étoit composée de vingt-cinq mille hommes. Le tems de leur engagement étant expiré, il n'y avoit pas moyen de retenir des troupes découragées, peu accoutumées à la subordination & à une longue ab-

1776. fence de leurs familles & de leur pays. Ces forces étoient trop peu considérables pour inspirer aux Américains un esprit de confiance. Le secours qu'ils pouvoient espérer de nouvelles levées étoit trop éloigné & trop précaire pour leur donner beaucoup de consolation.

Dans cet état de découragement la prise du Général Lee sembla donner le coup de grace à toutes leurs espérances. Cet Officier, à la tête des troupes qu'il put assembler, étant en marche pour joindre M. Washington, qui étoit alors occupé, avec la milice de la Pensylvanie, à protéger les rives de la rivière Delaware, se crut tellement en sûreté à cause de la distance des cantonnemens des ennemis, qu'il fixa son quartier loin de son armée, & ne garda avec lui que fort peu de gardes. Un des habitans ayant communiqué cette situation au Colonel Harcourt, qui commandoit les chevaux legers, & étoit alors à la tête d'un petit détachement, pour observer les mouvemens de ce corps, ce Colonel se conduisit avec tant d'adresse & d'activité qu'il passa les gardes, saisit les sentinelles sans bruit, força les quartiers du Général, & l'enleva, quoique cette partie du pays fût en sa faveur, & qu'il y eût plusieurs patrouilles & plusieurs postes sur son passage.

La prise d'un Officier dans d'autres circonstances auroit été de peu de conséquence ; mais dans un tems où les Américains manquoient de discipline & de bons Officiers, la perte d'un Général si entreprenant, & si expérimenté, étoit de la dernière importance, & d'autant plus chagrinante, qu'il n'y avoit point lieu d'espérer qu'elle fût bientôt réparée. 1776.

Les courtisans firent paroître autant de joie à cette occasion que les Républicains de découragement. Il est vrai que l'animosité & l'inimitié personnelle entre les premiers & M. Lee étoit plutôt la cause de leur allégresse que le bien public, comme on le verra dans la suite.

L'esprit tyrannique des *Tories* leur fait traiter avec la dernière rigueur tous ceux qui s'opposent à leurs desseins, quand ils ont le malheur d'être en leur pouvoir. Lee, qui s'étoit opposé aux mesures des Ministres, ne tarda point à éprouver leur ressentiment. Il fut mis en prison, & gardé avec toute la rigueur & la jalousie d'un prisonnier d'Etat, coupable des plus grands crimes. Le Général Howe reçut ordre de ne point l'échanger, & le cartel, qui étoit alors sur pied entre lui & le Général



1776. Washington pour l'échange des prisonniers, fut rompu. Ce dernier, qui n'avoit point en son pouvoir d'Officier d'un rang égal à M. Lee, offrit, en sa place, six Officiers de l'état Major, ayant dessein de compenser l'inégalité du rang par le nombre. Au cas que cette offre fût refusée, il insista que le prisonnier fût traité avec tous les égards dûs à sa qualité, suivant les coutumes établies chez les nations civilisées, coutumes que les Américains avoient exactement suivies par rapport au traitement des Officiers Anglais, jusqu'à ce que l'occasion se présentât de faire un échange égal.

Le Général Howe fit réponse, que, comme M. Lee étoit un déserteur du service de Sa Majesté Britannique, il ne pouvoit être considéré comme prisonnier de guerre, & qu'il ne pouvoit point être compris dans les conditions du cartel, ni en recevoir aucun bénéfice. J'ai déjà dit, que Lee étoit un Anglais qui avoit été Officier. Au commencement des troubles de l'Amérique, il avoit résigné une pension qu'il avoit du Gouvernement, & s'étoit retiré au-delà des mers. Je laisse au Lecteur à juger s'il étoit déserteur, ou non. Quoi qu'il en soit, M. Washington traita ces raisonnemens avec

beaucoup d'indignation, & le Congrès résolut de rendre la pareille aux prisonniers des Îles Britanniques. 1776.

Le Colonel Campbell, qui avoit jusqu'ici joui de toute la liberté possible, & avoit été traité avec beaucoup d'humanité par les Bostoniens, fut alors mis au cachot, & traité avec une rigueur égale au bon traitement qu'il avoit auparavant éprouvé. Les Officiers, qui étoient dans les Provinces Méridionales, furent aussi remis en captivité, & privés de plusieurs privilèges qui avoient jusqu'alors rendu leur condition moins désagréable. Le Congrès déclara, outre cela, que, par la suite, leur traitement seroit réglé par celui du Général Lee, & que leurs personnes seroient responsables de ce qui arriveroit à ce dernier.

Ce n'étoit pas le seul exemple de fermeté que cette Assemblée avoit donné. Au milieu des dangers qui l'environnoient, loin d'être intimidée, elle ne fit aucune ouverture de paix. Les Anglais, de leur côté, n'en firent point non plus. Les Républicains se préparèrent donc à renouveler la guerre, & à réparer leurs forces dispersées avec toute la diligence possible. Ils

1776. étoient alors convaincus de l'inefficacité d'engager des armées pour peu de tems, qui pouvoient, à la vérité, servir à repousser une invasion soudaine, mais qui étoient incapables de résister aux efforts continuels d'un ennemi puissant, assisté de troupes réglées. Il n'y avoit point lieu d'espérer qu'avec des soldats changés tous les ans, il fût possible de faire face à des vétérans; & leur situation présente leur offroit un exemple frappant de l'état de faiblesse où ils étoient dans le cas de se trouver pendant le tems nécessaire à l'établissement d'une nouvelle armée. Pour prévenir cet inconvénient, qu'il étoit pour lors impossible de remédier, ils donnèrent des ordres vers le milieu du mois de Septembre de lever quatre-vingt-huit bataillons, & d'engager les soldats pour le tems de la guerre.

Le Congrès donna ici une nouvelle preuve de sa sagesse, en taxant chaque province avec une exactitude admirable comparativement à sa capacité. Les provinces de Massachusset & de la Virginie furent taxées à quinze bataillons chacune; celle de Pensylvanie, à douze; la Caroline Septentrionale devoit en fournir neuf; Maryland & Connecticut, huit chacune; la Nou,

velle York & les Jerseys, à cause de leur mauvaise situation, ne furent taxées qu'à quatre bataillons chacune. 1776.

La libéralité de cette Assemblée fut aussi égale au besoin, & à la nécessité, qu'il y avoit de former une armée avec toute la diligence possible. Outre vingt *dollars* d'engagement, chaque soldat, ou son héritier, si le premier étoit tué dans une action, devoit avoir à la fin de la guerre une certaine portion de terres. Les portions étoient depuis cinq cens arpens, (part d'un Colonel) jusqu'à cent cinquante, (part d'un Sous-Lieutenant). Les parts des simples soldats, & des Officiers subalternes, étoient de cent arpens.

Comme le soldat est ordinairement imprudent & prodigue, le Congrès, pour empêcher qu'il ne vendît pour peu de chose ces récompenses dûes à la bravoure & au courage, & que les gens rusés ne profitassent de sa mauvaise conduite, rendit ces terres inaliénables.

Afin d'encourager leurs troupes par terre & par mer, les Américains avoient passé un décret par lequel tous ceux qui seroient blessés en bataille devoient recevoir la moitié de leur paie



1776. leur vie durante. Malgré tous ces encouragemens, les nouvelles levées ne se fesoient que lentement. Il semble que le terme indéterminé, de servir durant la guerre, ne plaisoit pas à un peuple peu accoutumé à la subordination & à la contrainte. C'est pourquoi ils furent obligés de choisir une autre mode d'engagement pour trois ans. Ceux qui s'enrôloient pour ce tems-là recevoient autant que ceux qui devoient servir pendant la guerre, avec cette différence, qu'ils n'avoient point de terres. Malgré tout cela, leur armée ne se recruta que très-lentement, & elle ne fut jamais complète; c'est-à-dire, qu'ils ne purent lever le nombre d'hommes qu'ils avoient voté.

Les impôts levés tous les ans par les différentes Assemblées Provinciales, ne se trouvant pas suffisans pour fournir aux frais d'une si grande armée, & aux autres dépenses inévitables de la guerre, le Congrès emprunta sur la foi des Colonies-Unies cinq millions de *dollars* à quatre pour cent.

Comme la prise de Philadelphie paroissoit alors inévitable, puisque Milord Cornwallis avoit parcouru les Jerseys, & que les Anglais étoient maîtres de tous les postes sur la rivière

Delaware, cette Assemblée publia une requête 1776.  
au peuple, & particulièrement aux habitans de  
la Pensylvanie, & à leurs voisins. Le but de  
cette requête étoit d'exciter leur attention; de  
les faire sortir de leur léthargie; de leur donner  
de nouvelles espérances; de ranimer leur cou-  
rage abattu, & de les persuader à continuer  
la guerre, puisqu'ils n'avoient point d'autres  
moyens de préserver ces droits, & cette liberté,  
qui avoient été dans le principe la cause de  
leurs querelles. C'étoit aussi d'exciter les jeu-  
nes gens au service, & d'attirer les peuples voi-  
sins au secours de Philadelphie.

Le Congrès fit donc l'énumération des causes  
de la guerre, des griefs que les Colons avoient  
soufferts, des lois cruelles passées contr'eux; re-  
présenta le mépris qu'on avoit montré à leurs re-  
quêtes; &, pour convaincre les Américains qu'ils  
n'avoient point d'autre alternative que de con-  
tinuer la guerre, ou de résigner tout ce que les  
hommes ont de plus cher, il assura que ces  
Commissionnaires si vantés pour rétablir la paix  
dans les Colonies, n'avoient jusqu'ici offert que  
d'accorder des pardons à ceux qui se soumet-  
troient sans condition.

De ces prémisses, ils concluent, que l'acte  
d'indépendance étoit absolument nécessaire; au-

1776. trement il auroit été impossible de résister à un ennemi si puissant, assisté d'un grand nombre d'auxiliaires étrangers, & d'obtenir des autres Puissances les secours dont ils avoient tant de besoin pour leur conservation. Il fesoit voir que les efforts des Colons avoient été couronnés de succès ; que l'état de faiblesse où ils se trouvoient à présent, n'étoit point occasionné par aucune défaite, ou perte extraordinaire ; que ce n'étoit pas non plus du manque de courage dans les soldats ; mais uniquement de ce que le tems de leur engagement, qui étoit de si courte durée, étoit alors expiré. Il les assuroit que les Puissances étrangères lui avoient déjà rendu des services essentiels, & avoient positivement promis de faire beaucoup plus en faveur des Colonies.

Il excitoit ensuite l'indignation du peuple, en représentant la manière cruelle & inhumaine avec laquelle non-seulement les troupes étrangères, mais même les Anglais fesoient la guerre. Il y avoit dans toutes les publications du Congrès des plaintes de cette nature. Quelques-unes même ne contenoient que des détails de ravissmens, de rapine, de cruauté, & de meurtres. Il y a tout lieu de croire que ces plaintes n'étoient pas entièrement sans fondement. Les

Heffois

Hessois étoient, à la vérité, traités avec plus d'amertume que les Bretons, & il est probable qu'ils étoient plus coupables ; car ces gens-là, naturellement cruels, ne connoissant d'autres droits que ceux du despotisme, ni d'autres coutumes que celles qui sont établies dans leur petit Gouvernement, étoient incapables de former aucune distinction entre ravager & détruire un pays ennemi, où il n'y a rien à espérer que le pillage, & affaiblir un peuple mécontent qui, quoique révolté contre son Souverain, est encore dans le cas d'être ramené dans le devoir. On leur avoit dit en Allemagne, pour les engager à ce service, qu'ils auroient de grandes portions des terres qu'ils conquerroient en Amérique ; & cette idée, quelque absurde qu'elle fût, leur fit d'abord considérer les anciens propriétaires comme leurs ennemis naturels ; mais quand ils reconnurent leur erreur, ils regardèrent le butin qu'ils pouvoient faire non-seulement comme leur appartenant de droit, mais comme une récompense peu proportionnée aux dangers qu'ils avoient courus en entreprenant un tel voyage, & en s'engageant dans cette guerre.

Il est aisé de concevoir le dégât qu'une armée est capable de faire avec de tels principes. On a pu voir d'ailleurs, dans le commencement de



1776. cette Histoire, que la plus grande antipathie subsistoit entre les Américains & les Hessois; les premiers, combattant pour la liberté, & ayant les plus grandes idées des droits du genre humain, regardoient avec le dernier mépris, & la plus grande horreur, un peuple qu'ils considéroient comme les plus vils esclaves, en résignant ainsi toutes leurs facultés à la volonté d'un petit despote, & en devenant les instrumens de sa cruauté, & de sa tyrannie.

Ils accusoient les Hessois de la plus grande bassesse, leur reprochoient dans les termes les plus injurieux, d'avoir pris parti dans une guerre civile, où ils n'avoient aucun intérêt. Pourquoi, disoient-ils, abandonnez-vous vos habitations dans l'ancien monde, pour venir massacrer, dans le nouveau, des hommes qui ne vous ont jamais fait aucune injure? Au contraire, depuis plus d'un siècle nous avons offert à vos compatriotes opprimés un asyle sûr contre la tyrannie, & nous leur avons permis de jouir avec nous des douceurs d'une vie libre & tranquille, quand il leur a plu de quitter l'esclavage dans lequel ils sont tenus dans leur propre pays.

De tels sentimens, & de tels reproches, ne manquoient pas d'augmenter la féroacité & la

rapacité des autres ; & l'on dit qu'ils firent tant de butin par le pillage, qu'à la fin il étoit difficile de les faire agir de concert avec les Anglais, tant ils prenoient de soin de garder ce qu'ils avoient. 1776.

Quelque averfion que les Généraux Anglais euſſent pour de pareils procédés, il leur étoit impoſſible de les empêcher. Il auroit été fort imprudent de différer avec des Alliés prefque auffi nombreux que leurs propres troupes, dans des circonſtances ſi critiques. Ils étoient donc obligés d'accorder quelque choſe à la différence de mœurs, d'opinions, & d'idées du ſervice militaire. Le Général Howe avoit même beſoin de toute la prudence poſſible pour prévenir les effets de ces piques, & de ces jaloſies, qui exiſtoient entre les deux nations.

Le dégât commis par les Allemands avoit quelque influence ſur la conduite des ſoldats Anglais. Ces derniers ſ'imaginoient avoir autant de droit au butin que les premiers, &, voyant qu'ils pilloient impunément, ſuivirent auffi leur exemple. Il n'étoit pas poſſible de punir les Bretons pour des énormités que les Hefſois commettoient ſans crainte & ſans remord. Quand la diſcipline n'eſt pas exactement obſervée dans

1776. Une armée, la licence s'y introduit rapidement. Le moindre relâchement a des suites funestes. Le soldat, qui, dans le commencement, n'ose commettre une petite faute, passera bientôt aux plus grandes extrémités, si elles demeurent impunies.

Les ravages commis dans les Jerseys furent donc considérables, & excitèrent avec raison les plaintes du Congrès. Ils furent aussi très-nuisibles aux Anglais; car les troupes ayant pillé sans distinction ceux qui étoient attachés à la cause du Roi, & ceux qui étoient du parti contraire, les premiers crurent qu'ils ne pouvoient trouver de sûreté que dans les armes & se réunirent aux derniers, pour défendre leurs biens & leurs familles.

Les détails de ces cruautés, s'étant ensuite répandus dans tout le pays, excitèrent la plus grande indignation, & augmentèrent les partisans du Congrès. Les Européens même ne purent s'empêcher de blâmer la barbarie, & la férocité, avec laquelle cette guerre étoit conduite : & j'avoue que ce n'étoit pas sans fondement ; car il sembloit que l'armée Anglaise fît la guerre aux Arts & aux Sciences ; la bibliothèque publique de Trenton fut détruite, celle

de *Prince-Town*, & du Collège, eurent le même 1776.  
sort, ainsi qu'un célèbre instrument solaire, fait  
par Rittenhouse, que l'on regardoit comme le  
plus beau, & le meilleur de l'univers.

Ce qui fut encore fatal à la cause du Roi d'Angleterre, c'est que ses Ministres n'exécutaient aucune des promesses qu'ils faisoient aux Colons. Environ un mois après la prise de la Nouvelle York, les habitans de cette province présentèrent une requête à Milord Howe, & à son frère le Général, Commissionnaires envoyés pour rétablir la paix. Cette requête étoit signée de MM. Daniel Horsmanden, Olivier de Lancy, & de neuf cens quarante-six personnes, qui déclaroient par-là leur loyauté, & reconnoissoient la suprématie de la Grande-Bretagne sur les Colonies. En conséquence, les supplians demandoient que cette Colonie fût remise dans la paix du Roi, & sous sa protection, suivant les déclarations faites par les Commissionnaires.

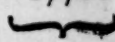
Les habitans de *Queen's-County* présentèrent aussi une requête à ce sujet ; mais on n'y fit point du tout attention ; & ces provinces ne furent point rétablies dans leurs anciens droits, quoiqu'elles eussent levé un corps de troupes



1776. pour le service du Roi, établi une forte milice pour la défense commune, & donné plusieurs autres marques de leur attachement aux Royalistes.

La situation critique où se trouvoit alors Philadelphie, qu'une gelée de deux ou trois jours auroit rendu accessible aux forces des ennemis, obligea le Congrès à quitter cette place pour se retirer à Baltimore dans la province de Maryland. Les dissensions qui régnoient entre les Membres de cette Assemblée n'étoient point d'une nature moins alarmante que les dangers du dehors. Nous avons déjà dit que la déclaration d'indépendance avoit été fortement opposée à Philadelphie, non-seulement par les *Tories*, mais même par un grand nombre de ceux qui avoient montré le plus de violence contre les prétentions de la Grande-Bretagne.

Quoique la majorité en faveur de cette résolution fût considérable dans toutes les Colonies, cependant cela ne diminuait en rien l'aigreur de ceux qui s'y étoient opposés ; entre lesquels il y avoit un grand nombre de la secte appelée *Quakers*, ou Trembleurs. Cette secte est nombreuse dans la province de Pensylvanie ; & les mécontents, oubliant pour le présent leur an-

cienne animosité, & la cause de leurs querelles, 1776.  
se réunirent alors aux Royalistes, & formèrent,   
par ce moyen, un parti formidable.

En conséquence de ces dissensions, & du mauvais succès des Républicains dans la dernière campagne, M. Galloway, la famille des Allens, & d'autres personnes de distinction des provinces de Pensylvanie & des Jerseys, dont quelques-uns avoient été Membres du Congrès, vinrent à la Nouvelle York, & se présentèrent aux Commissionnaires pour profiter du pardon général qui étoit offert. Ils s'imaginoient, sans doute, suivant l'état des affaires, retourner dans peu en triomphe. Ces Messieurs ne furent néanmoins pas si incommodes aux Républicains après leur fuite, que les Royalistes qui restèrent sur les lieux, dont le nombre étoit si grand qu'ils empêchèrent d'abord que l'ordre pour fortifier la ville de Philadelphie ne fût mis en exécution.

Cette faction au Siège de l'Empire obligea le Général Washington, tout faible qu'il étoit, à détacher trois régimens, sous le commandement de Milord Stirling, pour rendre efficace la mesure de fortifier la ville. Cette conduite décisive eut tout l'effet désiré ; l'opposition cessa,

1776. quoiqu'ensuite le dessein de fortifier Philadelphie  
fut abandonné, comme étant impraticable.

C'étoit alors que le Chevalier Howe auroit dû passer la Delaware. Sa présence auroit permis aux amis du Gouvernement d'agir avec vigueur, & empêché les nouvelles levées des Républicains. Les Membres du Congrès étoient divisés; M. Washington n'avoit pas plus de trois ou quatre mille hommes de troupes réglées; & cette petite armée une fois dispersée, il n'auroit guère été possible d'en former une autre capable de s'opposer aux Anglais la campagne suivante. D'ailleurs cette mesure auroit coupé la communication entre les Colonies Méridionales & les Septentrionales; & il étoit plus que probable que, dans l'état de découragement où étoient les Américains, plusieurs Colonies se feroient soumises au pouvoir Britannique. L'on dira peut-être que le Général Anglais n'avoit point de bateaux; mais, en remontant vers la source de la Delaware, on trouve plusieurs endroits où on peut la passer sans beaucoup de difficulté. Il y avoit, outre cela, sur les rives assez de bois pour faire des radeaux; & nous avons des exemples où une armée a passé des rivières beaucoup plus difficiles, quoiqu'il y eût eu des troupes formidables pour s'opposer à son passage. La

négligence de cette occasion doit être regardée comme la première cause de tous les malheurs qui arrivèrent ensuite aux Royalistes, & conséquemment de la perte des Colonies. 1776.

Le Général Howe s'imagina qu'il feroit assez tems de passer la Delaware, lorsqu'elle seroit convertie de glace; c'est pourquoi, en attendant la gelée, il mit ses troupes en quartier d'hiver. Il forma une chaîne de postes depuis la ville de Brunswick, sur la rivière Rariton, jusqu'à la Delaware; de sorte qu'il occupoit toutes les villes, postes, & villages, qui s'étendoient le long de cette ligne, & avoit, outre cela, possession des rives de la Delaware pour plusieurs milles: par ce moyen le front de son armée avoit la perspective de la Pensylvanie.

Les affaires étoient alors dans une telle situation qu'il paroissoit presque impossible d'empêcher les progrès des Anglais, ou de relever le courage abattu, & de réparer la faiblesse des Américains. Dans cet état de désespoir, un coup hardi, qui, dans le principe, promettoit plus d'éclat que d'effet, fut, par la fuite, capable de changer toute la fortune de la guerre. Telle est l'incertitude des affaires du genre humain, dans lesquelles les plus petits évènements sont



1776. quelquefois suffisans pour produire les effets les plus extraordinaires,

Le Colonel Hall étoit posté avec une brigade d'Hessois, un parti de chevaux légers Anglais, & cinquante chasseurs, le tout montant à quatorze ou quinze cens hommes, à Trenton, ville située sur les rives de la rivière Delaware. Le Colonel Donop étoit avec une autre brigade à *Borden-Town*, quelques milles plus bas le long de cette rivière, & à environ sept lieues de Philadelphie il y en avoit un autre corps. Ces troupes, en partie par la connoissance qu'elles avoient de la faiblesse des ennemis, & en partie par le mépris qu'elles entretenoient des Américains, se croyoient aussi en sûreté que si elles avoient été en garnison en tems de paix. Il est probable que cette sécurité contribuoit à ce relâchement de discipline dont j'ai parlé plus haut. Il est certain toutefois que les Officiers Allemands ne s'attendoient nullement à une surprise, & c'est cette confiance, qui n'est jamais excusable dans le voisinage d'un ennemi, quelque forte que soit la situation, qui produisit les effets suivans.

Le Général Washington, avec sa vigilance ordinaire, profita de ces circonstances. Il voyoit

le danger auquel Philadelphie & toute la province seroit exposée aussi-tôt que la rivière Delaware seroit couverte de glace, si les ennemis restoient maîtres de la rive opposée, tandis qu'il étoit incapable de leur résister en pleine campagne. Pour éviter ce danger, il résolut, avec autant de fermeté que d'adresse, de battre leurs quartiers ; &, pour remédier au manque de force, il réunit ses troupes dans le dessein d'attaquer séparément ces différens corps, auxquels il n'étoit pas capable de faire face, lorsqu'ils étoient rassemblés. Si son dessein ne réussissoit qu'à demi, c'étoit au moins suffisant pour obliger les ennemis à resserrer leurs cantonnemens, & à quitter le voisinage de Philadelphie, lorsqu'ils s'appercevroient que la rivière n'étoit pas une barrière suffisante pour couvrir leurs quartiers ; &, par ce moyen, cette capitale, qui étoit alors l'objet de son attention, étoit mise en sûreté. 1776.

Pour exécuter cette résolution, M. Washington prit les mesures nécessaires pour assembler ses forces, qui étoient principalement composées de détachemens de milice de la Virginie, & de la Pensylvanie. Elles étoient en trois divisions, & devoient arriver à leur rendez-vous sur le bord de la rivière Delaware la nuit du 24 au

1776. 25 Décembre, avec autant de silence & de diligence qu'il seroit possible.

Deux de ces divisions étoient sous le commandement des Généraux Erwing & Cadwallader ; le premier devoit passer la rivière à environ un mille de Trenton, & l'autre un peu plus bas vers *Borden-Town*. La plus grande division étoit commandée par le Général Washington en personne, accompagné des Généraux Sullivan & Green, & consistoit d'environ deux mille cinq cens hommes, pourvus d'un train d'artillerie de vingt petits canons de fonte.

Avec ce corps, il arriva au passage de M'Kenky's, environ neuf milles au-dessus de Trenton, au tems marqué, espérant de pouvoir passer ses troupes & son artillerie avant minuit. Par ce moyen, il auroit été fort facile de gagner cette place avant le jour, & de surprendre la brigade de Hall ; mais la rivière étoit si remplie de pièces de glace que ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté que les bateaux purent arriver à l'autre bord, & cela, joint au froid excessif qu'il faisoit alors, retarda tellement leurs opérations, qu'il étoit près de quatre heures quand ils furent de l'autre côté. Ils ne furent pas moins incommodés dans leur mar-

che par un orage de neige & de grêle; ce qui rendit le chemin si glissant, qu'ils eurent peine à parvenir à la place de leur destination sur les huit heures. 1776.

Les troupes, après avoir traversé la rivière, se formèrent aussi-tôt en deux divisions, dont l'une, tournant à droite, prit la basse route vers Trenton, tandis que l'autre, commandée par M. Washington, s'avança par la haute. Quoique le jour fût déjà fort avancé, les Hessois n'eurent aucune connoissance de leur approche, que lorsque la division du Général attaqua un de leurs postes avancé à quelque distance de la ville, tandis que l'autre chassoit de son côté les piquets de l'ennemi.

Le régiment de Hall, ayant été détaché pour secourir le parti qui avoit été le premier attaqué, fut mis en désordre par la retraite de ce parti, & obligé de rejoindre le corps de l'armée. Le Colonel Hall chargea alors les Américains avec impétuosité; mais étant mortellement blessé au commencement de l'action, ses troupes furent mises en déroute, & chassées de leur artillerie, qui consistoit en six pièces de campagne. Se trouvant alors entourées, elles essayèrent de gagner *Prince-Town*; mais cette mesure étant



1776. impraticable, les régimens de Hall, de Losberg, & de Knyphausen, se rendirent prisonniers de guerre. Comme la route de Trenton à *Borden-Town* le long de la rivière étoit la plus éloignée des ennemis, les chevaux légers, les chasseurs, & un grand nombre de fantassins, s'échappèrent par là. La perte des Hessois entués, & en blessés, ne fut que de trente ou quarante, & le nombre de prisonniers étoit de neuf cens dix-huit. Celle des Américains étoit si petite, qu'elle ne vaut pas la peine d'être mentionnée.

C'est ainsi que le projet du Général Washington fut, en partie, couronné de succès ; car les deux autres divisions, sous Erwing & Cadwallader, trouvèrent la rivière si pleine de glace à l'endroit où ils devoient la passer, qu'ils ne purent exécuter leur dessein. Sans cela, si le premier, suivant les instructions qu'il avoit reçues, avoit pris possession du pont situé à la crique de Trenton, aucun de ceux qui se réfugièrent à *Borden-Town* n'auroit pu échapper ; mais si le projet avoit été exécuté dans toute son étendue, & que les trois divisions se fussent réunies après l'affaire de Trenton, il est probable qu'elles auroient balayé tous les postes des Anglais le long de la rivière Delaware.

Le manque de succès des Généraux Erwing & Cadwallader empêcha Mr. Washington de continuer ses progrès. Les forces qu'il avoit avec lui n'étoient pas même capables de garder la ville de Trenton : car il y avoit un corps d'infanterie légère à *Prince-Town* qui n'est qu'à quelques milles de cette ville ; & s'il avoit été joint par la brigade de Donop, ou d'autres troupes des cantonnemens les plus voisins, cette force auroit pu détruire sa petite armée. C'est pourquoi il repassa la rivière le même soir avec ses prisonniers, leur artillerie & leurs drapeaux ; & cette vue excita dans Philadelphie, la plus grande joie imaginable, & fut un jour de triomphe pour les Américains.

Ce petit succès releva considérablement le courage de ces derniers. Les hommes ont ordinairement plus de peur de ceux qu'ils ne connoissent pas que de ceux qu'ils ont coutume de fréquenter : la différence d'habits, d'armes, de couleur, de barbe, de cheveux, de sourcils, & de coutumes, ont souvent eu des effets extraordinaires sur des armées fort braves & bien disciplinées. Jusqu'ici les Hessois avoient paru terribles aux Américains, & la prise de toute une brigade paroissoit tellement incroyable, que pendant même qu'ils entroient dans Philadelphie,

1776. on disputoit de l'authenticité de cette nouvelle en plusieurs quartiers de la ville, & on traitoit le tout de fictions. Le charme cependant étoit passé, & les Hessois n'étoient plus alors formidables. Washington fut aussi-tôt renforcé par plusieurs régimens de la Virginie, de Maryland, & de la Pensylvanie, qui, avec ceux qu'il avoit déjà sous son commandement, se distinguèrent grandement dans la campagne d'hiver.

La surprise de Trenton n'excita pas moins d'étonnement dans les quartiers des Anglais, & de leurs Alliés, que de joie dans ceux des Américains. Le blâme ne fut pas épargné : il paroïssoit si extraordinaire que trois vieux régimens d'une nation qui fait la guerre sa profession, sans, pour ainsi dire, aucune perte, eussent mis bas les armes, devant une milice sans discipline, que cet événement excitoit des soupçons, des conjectures malicieuses, & les exposoit à la censure de toute l'armée.

Le Général fut aussi-accusé de manque d'habileté, & fut fortement blâmé en Angleterre pour avoir étendu ses cantonnemens si loin ; Hall fut censuré pour être sorti de la ville, & avoir marché à la rencontre de l'ennemi ; en un mot, les Hessois perdirent en général la bonne opinion de leurs Alliés.

Quant

Quant au premier, il avoit certainement prévu 1776. cette objection ; mais il se fioit sur la faiblesse des Républicains, la bonne disposition des habitans, les forces considérables des postes avancés, & avoit outre cela en vue de couvrir le comté de Monmouth, où il y avoit un grand nombre de sujets bien affectionnés à la cause du Roi. D'ailleurs il n'y a, peut-être, point de ligne de cantonnemens, quelque compacte qu'elle puisse être, qui soit tout-à-fait à l'abri d'une impression, même par-tout, par une force inférieure.

Quant au Colonel Hall, si la faute dont on l'accuse est bien fondée, il ne fut en cela coupable que d'une erreur commune à toute l'armée Anglaise. Les succès qu'ils avoient eus la dernière campagne, leur avoient inspiré le plus grand mépris pour les Américains ; & ils attribuoient à leur bravoure, & à leurs autres qualités personnelles, ces avantages qui provenoient de causes bien différentes. La supériorité qu'ils avoient eue sur les Colons pouvoit plutôt être attribuée à la connoissance de l'art militaire, à l'expérience, & à la discipline, qu'à aucune autre chose. Ils avoient d'ailleurs des armes beaucoup meilleures que ces derniers, & toutes sortes de provisions de guerre en abon-



1776. dance ; tantdis que les Républicains étoient mal accoutrés, n'avoient presque point de baïonnettes, & ne savoient pas en faire usage.

L'alarme que cette affaire répandit dans toute l'Armée Royale engagea le Chevalier Howe à rassembler ses troupes. Le Général Grant, qui étoit à Brunswick, s'avança aussi-tôt avec ses forces vers *Prince-Town* ; & Milord Cornwallis, qui étoit alors à *New-York*, dans le dessein de venir en Angleterre, fut obligé de différer son voyage, & de retourner en poste à la défense des *Jerseys*. Mr. Washington leur donnoit alors de l'embarras ; car, encouragé par les renforts qu'il avoit reçus, il avoit repassé la *Delaware*, & étoit posté à Trenton avec toute son armée,

Milord Cornwallis marcha sur-le-champ dans le dessein d'attaquer les ennemis, qu'il trouva fortement postés derrière la crique de Trenton, & maîtres du pont & de tous les autres passages, qu'ils avoient couverts d'artillerie. Après plusieurs escarmouches dans les approches, une canonnade commença de part & d'autre, qui dura jusqu'au soir. Une brigade de troupes Anglaises resta cette nuit-là à *Maidenhead*, à six milles de Trenton ; & une

autre, qui étoit partie de Brunswick sous le com- 1776.  
mandement du Colonel Mawhood, coucha à  
*Prince-Town.*

Dans cette situation des deux armées, le Général Washington, qui n'avoit aucune envie de risquer une bataille, ayant pris les précautions nécessaires de garder ses feux & les autres marques d'occuper son camp, laissant aussi des partis pour faire les rondes, garder le pont & les passages, se retira avec le reste de ses forces, au milieu de la nuit, dans le plus grand silence. Il marcha avec tant de diligence vers *Prince-Town*, que quoiqu'il fît un long circuit afin d'éviter les criques de Trenton & d'Assumpink, ainsi que la brigade qui étoit à *Maidenhead*, son avant-garde engagea, au lever du soleil, le Colonel Mawhood, qui venoit de commencer sa marche. Cet officier, n'ayant pas la moindre idée de la force qui l'attaquoit, & le brouillard, ou l'inégalité du terrain, l'empêchant de voir son étendue, s'imagina que c'étoit seulement un parti détaché qui avoit dessein de le harasser dans sa marche: c'est pourquoi, après avoir dispersé ceux qui l'avoient attaqué, il s'avança sans appréhension; mais en peu de tems il s'aperçut que le régiment qu'il conduisoit étoit entouré par une force supérieure, & que sa communi-

1776. cation avec le reste de la Brigade étoit coupée. Il découvrit aussi, par la distance des feux, qu'un autre régiment, qui le suivoit, n'étoit pas dans une meilleure condition.

Dans ces circonstances désespérées il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de passer sur le corps à l'ennemi, pour éviter d'être fait prisonnier : c'est ce que fit le Colonel, il chargea les Américains la baïonnette au fusil, & après avoir rompu leurs rangs, il continua sa marche vers *Maidenhead*. L'autre régiment, voyant qu'il étoit impossible de pénétrer, retourna à *Brunswick* par la route d'*Hillsbrough*. Les troupes qui étoient encore à *Prince-Town* quand l'action commença, souffrirent moins, & se retirèrent aussi à *Brunswick*.

Quoique le nombre des tués & des blessés ne fût pas si grand qu'on auroit dû l'attendre de la chaleur de l'action, néanmoins ces trois régimens souffrirent beaucoup; ils eurent cent hommes de tués & de blessés, & deux cens de faits prisonniers. Les Républicains eurent plus de monde de tué : ils perdirent plusieurs braves Officiers, & entr'autres le Général Mercer, de la Virginie, qui étoit fort estimé, & qui fut beaucoup regretté.

Ceux qui ont lu l'histoire de cette guerre avec 1776.  
attention, ont dû s'appercevoir que les pertes des  
Américains étoient ordinairement plus grandes  
que celles des Anglais. L'ignorance de l'art  
militaire, le manque d'expérience, de jugement,  
de conduite, & d'habitude, seroient des causes  
suffisantes pour produire de tels effets ; mais il y  
a outre cela une autre raison plus satisfaisante :  
on peut attribuer le nombre des morts à ce  
qu'ils ne chargeoient pas bien leurs fusils ; cir-  
constance qui est des plus fatales à une armée,  
& qu'il est des plus difficiles de remédier parmi  
de nouvelles troupes, puisque les vétérans sont  
eux-mêmes souvent coupables de cette faute  
dans la chaleur de l'action. On peut ajouter,  
que les Colons ayant des armes de différentes  
fortes, & telles qu'ils pouvoient les trouver, il  
étoit impossible que les balles fussent propres  
pour tous les calibres.

Ce mouvement rapide & inattendu du Gé-  
néral Américain rappella sur-le-champ Milord  
Cornwallis de la rivière Delaware ; car il avoit  
alors de justes craintes pour les magasins de  
Brunswick. Les Républicains, n'ayant point  
dessein d'en venir à une action générale, &  
contens de leurs avantages présens, passèrent la  
rivière *Millstone* sans rien tenter de plus. Dans



1776. peu de jours, cependant, ils parcoururent les deux Jerseys, & s'étendirent le long de la rivière Rariton, jusqu'au comté d'Essex, où ayant pris possession des villes *Newark*, *Elisabeth*, & *Woodbridge*, ils étoient par ce moyen maîtres de la côte opposée à l'île des Etats : ils prirent leurs postes avec tant de jugement, & les fortifièrent avec tant d'habileté, qu'il fut impossible de les déloger. L'Armée Royale ne retint que les deux postes de Brunswick & d'Amboy ; le premier situé à quelques milles de la mer, le long de la rivière Rariton ; & le dernier, sur une langue de terre à son embouchure, ayant communication avec la Nouvelle-York par mer.

C'est ainsi que, par quelques actions hardies & bien concertées, Philadelphie fut mis en sûreté ; la Pensylvanie délivrée du danger qui la menaçoit ; les Jerseys, pour ainsi dire, recouvrés ; & une armée supérieure, & jusqu'ici victorieuse, réduite à agir sur la défensive, & renfermée même dans des bornes très-étroites. Ce changement soudain, de la plus grande faiblesse à un état formidable, releva beaucoup la réputation de Mr. Washington comme général, tant en Europe qu'en Amérique : il est vrai que sa conduite précédente, & ce qu'il a fait

depuis, servent à confirmer cette opinion, & à donner sanction au surnom qui lui a été depuis accordé, de *Fabius Américain*. 1776.

Les Généraux Anglais avoient, à la vérité, commis des fautes ; mais ce changement soudain doit plutôt être attribué à un concours de circonstances heureuses dont le Général Américain fut profiter, qu'au manque de pénétration dans les premiers. Les Membres de l'Opposition avoient prédit, dès le commencement, ce qui arrivoit alors : ils avoient représenté, comme on a pu voir, l'étendue immense de ce continent entremêlé de terres incultes, de pays sauvages, & de nations civilisées ; la longueur de la côte en front & les déserts impénétrables, qui étoient sur les derrières, offrant toujours un asyle sûr aux Républicains en cas de malheur. Ajoutez à cela le nombre infini de postes inaccessibleles, & de barrières naturelles, formées par les bois, les montagnes, les rivières, les lacs & les marais ; & il faudra avouer que toutes ces circonstances étoient seules capables de protéger les Américains contre une armée beaucoup supérieure, & contre les meilleures troupes.

Durant l'hiver & le printems suivant, les troupes de Milord Cornwallis furent fort resser-

1776. rées à Brunswick & à Amboy, & eurent beaucoup à souffrir à cause de la sévérité du service. Il y eut plusieurs escarmouches, qui ne servoient qu'à affaiblir les Anglais, & à enhardir les Américains : en un mot, les premiers furent à la fin obligés d'acheter au prix du sang le fourage & les provisions qu'ils prirent dans les Jerseys.

Ils s'apperçurent alors des fuites funestes de la licence des soldats dans ces deux provinces ; car aussi-tôt que la fortune fut changée, & que ceux qui avoient souffert furent en état de se venger, les *Tories* se réunirent aux *Whigs* contre les Bretons, & devinrent leurs plus cruels ennemis. Ceux qui n'étoient pas en état de porter les armes, devinrent espions, de sorte qu'il n'étoit point possible à l'armée Royale de faire la moindre démarche sans être découverte. C'est ainsi que l'armée Anglaise perdit les fruits d'une campagne victorieuse, pour avoir négligé de passer la Delaware en tems & lieux, & pour avoir eu une idée trop désavantageuse de ses ennemis.

Nous avons déjà parlé du mauvais succès qu'avoient eu les Emissaires des Isles Britanniques dans leurs efforts pour exciter à la guerre

les Régulateurs & les Sauvages qui habitent les derrières des Colonies ; nous avons aussi fait mention des plaintes des Virginiens, & du mauvais effet qu'avoient eu dans toute l'Amérique le système de Milord Dunmore, d'armer les nègres contre leurs maîtres : tout cela ne fut pas capable de décourager les Agens Anglais chez les Indiens. Ils ne perdirent point l'espérance de les persuader à attaquer les Colonies Méridionales par derrière. Ces Sauvages, toujours avides de présens & de dépouilles, & aussi prêts à oublier qu'à signer un traité, rompirent enfin l'alliance qu'ils avoient faite avec les Colons, & devinrent tout-d'un-coup leurs ennemis. 1776.

On leur fit entendre qu'une armée Anglaise débarqueroit dans la Floride Occidentale ; & , après avoir pénétré à travers les pays de Creek, Chickesaw, & de Cherokee, où elle seroit renforcée par les guerriers de ces nations, elle devoit envahir la Virginie & les Carolines, tandis qu'une autre armée formidable attaqueroit les côtes par mer & par terre. M. Stuart, qui étoit le principal Agent, envoya aussi une lettre circulaire à tous les *Tories* qui demeuroient sur les derrières, & à tous ceux qui vouloient éviter la furie des Indiens ; par laquelle il leur commandoit de se préparer à joindre les troupes du



1776. Roi, d'amener avec eux leurs chevaux & leur bétail, & d'apporter leurs provisions, promettant en même tems qu'ils seroient payés pour tout ce qu'ils apporteroient. Il leur conseilla aussi pour leur propre sûreté, & afin qu'ils fussent distingués des ennemis de Sa Majesté Britannique, de signer un papier, par lequel ils déclaroient leur fidélité.

Ce plan étoit si plausible, & avoit tant d'apparence de succès, qu'il eut beaucoup d'effet sur les Indiens, & les disposa même à former une alliance contre les Colonies.

Les Six Nations, qui avoient promis de demeurer neutres, commencèrent les hostilités; mais leurs Chefs désavouèrent ensuite ces procédés. Les Creek-Indiens, qui sont les plus violens, attaquèrent les Colonies Méridionales avec leur barbarie accoutumée; mais s'apercevant bientôt après, que le secours prétendu n'arrivoit point, avec une prévoyance fort peu commune à ces Sauvages, ils s'arrêtèrent tout court, & se repentirent de ce qu'ils avoient fait. Dans les circonstances présentes, les Colons les excusèrent volontiers. Lorsque les Cherokees demandèrent ensuite leur assistance, ils firent réponse, qu'ils s'étoient tiré une épine du

pied, & qu'ils pouvoient la garder, si bon leur sembloit. 1776.

Ces derniers tombèrent, néanmoins, sur les Colonies voisines avec la dernière furie, portant par-tout le fer & le feu, balafrant & tuant les Colons, ou détruisant leurs plantations. Ils furent pourtant bientôt arrêtés, & payèrent cher pour leur cruauté. Ils éprouvèrent alors qu'ils n'étoient plus aussi formidables qu'autrefois, & que les Colons étoient plus forts. Ils furent défaits par la milice de la Virginie & des Carolines, & poursuivis jusque dans leur pays, où leurs villes furent démolies, leur grain détruit, & leur nation, pour ainsi dire, exterminée jusqu'à ce qu'enfin ceux qui échappèrent, furent obligés d'accepter les conditions que les vainqueurs voulurent proposer.

Cette guerre Indienne eut un mauvais effet pour la cause Royale ; car non-seulement ceux qui étoient bien - affectionnés désapprouvèrent cette mesure, mais même les *Tories* les plus zélés se joignirent alors aux Républicains, & blâmèrent les cruautés qu'elle avoit causées.

Rien n'étoit capable d'ébranler la fermeté des Membres du Congrès ; car c'étoit au

1776. milieu des dangers de la guerre, & dans un tems où la fortune sembloit contr'eux, peu après la prise de *Long-Island* & de *New-York*, lorsqu'une armée formidable par terre & par mer portoit par-tout la terreur & l'effroi, qu'ils signèrent le traité remarquable d'une union perpétuelle entre les Treize Colonies.

Ce traité contient un système de règles & de lois pour leur Gouvernement dans les affaires publiques, & par rapport à chacune d'elles, soit en tems de paix ou de guerre, & s'étend même à leur commerce avec les Puissances étrangères. Il fut publié, sous le nom d'Articles d'Alliance & d'Union entre les Treize Provinces, & a depuis reçu la ratification de chaque Colonie. Tel étoit en général l'état des affaires en Amérique à la fin de l'année 1776.



## CHAPITRE III.

**L**E Peuple Anglais, pendant ces transactions, 1776. étoit dans une espèce de léthargie. Les mécontents n'offroient que des plaintes, & les Tories ne s'en soucioient guère. La distance du siège de la guerre en rendoit les effets moins intéressans ; car les meurtres, les cruautés, & les malheurs, qui feroient dans le cas de faire la plus grande impression sur le cœur humain lorsqu'ils arrivent près de nous, ne touchent que faiblement quand ils se passent à deux ou trois mille lieues. Les dépenses de la guerre n'étoient que peu senties, & la plupart des hommes pensent rarement à des conséquences éloignées.

Le Ministère, comme nous l'avons déjà dit, avoit une majorité considérable dans les deux Chambres du Parlement, & emportoit tout devant lui ; de sorte que, par ce moyen, il se trouvoit capable de continuer la guerre avec vigueur, & de défier le pouvoir de l'Opposition.

Plusieurs des Isles Occidentales souffrirent cependant beaucoup, & les provisions y furent



1776. extrêmement chères. En un mot, on ne craignoit rien moins qu'une famine. Comme une partie de la garnison de la Jamaïque avoit été envoyée en Amérique, les nègres de cette île crurent que c'étoit une occasion favorable de recouvrer leur liberté. Ils formèrent donc le dessein d'assassiner tous les blancs, & ils n'attendoient pour l'exécuter que le départ d'une flotte de cent vingt vaisseaux marchands, qui étoient alors dans le pays.

Le complot fut découvert, & les vaisseaux furent retenus pendant un mois, afin d'en empêcher les effets. Cette mesure nécessaire à la sûreté de l'île fut néanmoins fort pernicieuse aux négocians, & donna le tems aux corsaires Américains de se préparer à intercepter la flotte; de sorte que plusieurs riches vaisseaux tombèrent entre les mains de ces derniers. Le commerce des autres îles fut aussi beaucoup interrompu, & la perte des Anglais, dans l'année 1776, montoit à beaucoup plus d'un million sterling.

Les Français & les Espagnols recevoient favorablement les Républicains, & les prises de ces derniers furent pendant quelques tems vendues publiquement dans ces deux royaumes; mais sur des représentations de la Cour de Lon-

dres on observa un peu plus de *decorum*, & on les vendit plus secrètement. 1776.

*La majesté du Peuple Anglais* souffrit alors une éclipse, & son orgueil fut bien puni ; mais il falloit céder à la nécessité. Dans les Colonies Françaises les Américains y étoient reçus à bras ouverts, & y trouvoient une protection assurée contre leurs ennemis. On dit même qu'il y avoit plusieurs corsaires Français à la Martinique, avec des commissions du Congrès.

Les armemens considérables que l'on faisoit en France & en Espagne donnèrent, cependant, l'alarme aux Ministres Anglais, & ils commencèrent, le 25 d'Octobre, à mettre seize gros vaisseaux de guerre en commission, outre ceux qui y étoient déjà. Il y eut aussi un édit du Roi pour rappeler tous les matelots qui étoient dans le service étranger, pour mettre un embargo sur toutes les provisions de la Grande-Bretagne & d'Irlande, & un autre pour ordonner un jeûne général.

Dans ces circonstances désagréables, la Nation Britannique fut alarmée par un danger d'une nouvelle nature. Un enthousiaste, connu communément sous le nom de *John the painter*, ou

1776. Jean le peintre, avoit formé la résolution de mettre le feu aux magasins Royaux de Plimouth & de Portsmouth, & à tous les principaux ports de l'Angleterre.

Cet homme extraordinaire, dont le vrai nom étoit Jacques Aitken, étoit né à Edinbourg en Ecosse. Il étoit peintre de profession, & avoit voyagé presque par toute la Grande-Bretagne. Le manque d'argent dans ses différens pèlerinages l'avoit souvent obligé d'avoir recours à des moyens peu honnêtes. Quand il ne pouvoit point trouver d'ouvrage, il s'adressoit aux Officiers-recruteurs, voloit sur le grand-chemin, ou dans les maisons. Enfin, la crainte d'être pris, ou le désir de voir le nouveau-monde, le fit passer en Amérique, où il resta deux ou trois ans. Comme c'étoit dans le commencement des troubles, les discours qu'il entendit contre la Nation Britannique, lui inspirèrent la plus grande horreur pour son Gouvernement, & il forma la résolution de détruire tout seul les forces maritimes de l'Empire.

Dans ce dessein, il visita les différens chantiers pour examiner de quelle manière ils étoient gardés. Il prit aussi beaucoup de peine à composer des matériaux combustibles, & des machines

chines pour exécuter ses projets ; mais il ne réussit guère dans ces essais ; & c'est à ce manque de succès que l'Angleterre doit sa conservation : car on trouva quelques semaines après une de ses machines dans le magasin de chanvre à Portsmouth, qui s'étoit éteinte d'elle-même. Il mit pourtant le feu au magasin à cordages, qui fut entièrement consumé. Il alla ensuite à Plimouth ; mais il ne put y mettre en exécution aucune partie de son projet, & pensa même être découvert. Il se transporta de-là à Bristol, ville très-commerçante, & qui étoit alors fort divisée. Il y avoit dans cette place un nombre à-peu près égal de *Whigs* & de *Tories*, & les premiers étoient toujours sûrs de désapprouver ce que faisoient les derniers.

Tandis que les habitans se querelloient ensemble, *John the painter* entreprit de mettre le feu aux vaisseaux ; ce qui auroit infailliblement brûlé la ville. La mauvaieseté de ses matériaux l'empêcha de réussir dans cette entreprise ; &, trouvant ensuite que le port étoit très-bien gardé, il se tourna vers la ville, & mit enfin le feu à plusieurs magasins près du quai ; mais les habitans l'éteignirent avant qu'il eût eu le tems de consumer plus de six ou sept maisons.



1776. Les deux partis s'accusèrent alors l'un l'autre avec la plus grande violence. Les *Tories* accusoient les *Whigs* de cet incendie, & ceux-ci disoient que les premiers en étoient les auteurs, afin de trouver des raisons de les calomnier, & de les noircir.

*John the painter* fut, cependant, pris peu de tems après avoir quitté Bristol sur plusieurs soupçons, & se comporta avec beaucoup de hardiesse, d'art, & de prudence. Il refusa de donner aucune réponse aux questions qui avoient la moindre apparence de pouvoir lui nuire ; & il ne fut pas du tout déconcerté par la présence de plusieurs Seigneurs de l'Amirauté, mais répondit sans embarras à ce qu'ils lui demandoient.

Il fut néanmoins convaincu par la confiance qu'il mit en un autre peintre, qui étoit Américain, ou avoit demeuré long-tems en Amérique. Cet homme, par ce moyen, en prétendant d'ailleurs être de même sentiment, & prendre part à ses peines, s'insinua tellement dans son esprit, qu'il s'ouvrit entièrement à lui, & lui raconta toute sa vie.

Quand il vint devant les Juges, quoiqu'il fût surpris de voir paroître son ami prétendu comme

témoin contre lui, il se comporta, cependant, 1776. avec la même fermeté, & la même adresse, qu'il avoit jusqu'ici montrée. Il fit une très-bonne défense, offrit plusieurs remarques sur la nature des dépositions contre lui, & la bassesse de ce témoin, & reçut sentence de mort avec la dernière indifférence. On dit que, lorsqu'il fut près d'être exécuté, il demanda à parler à un des principaux Officiers de la marine, lui avoua son crime, & lui donna aussi quelques avis pour la conservation des magasins Royaux à l'avenir.

A l'entrée du Parlement, le discours du Roi aux deux Chambres étoit des plus violens contre les Américains. Sa Majesté auroit reçu beaucoup de satisfaction d'apprendre que les troubles des Colonies fussent terminés, & que les Colons, revenus de leur folie, se fussent délivrés de l'oppression de leurs Chefs; mais ces Chefs, disoit-on, étoient si déterminés, & si désespérés, qu'ils avoient ouvertement renoncé à la fidélité due au Roi, & à tout commerce avec la Grande-Bretagne; qu'ils avoient refusé avec indignité & insulte les moyens de réconciliation qu'on leur avoit offerts, & avoient présumé d'appeller leurs factions des *Etats indépendans*.

1776. Cette rébellion auroit des conséquences funestes, si on permettoit qu'elle prît racine, non-seulement par rapport aux autres Colonies fidèles, & au commerce de cet Empire, mais aussi par rapport au système général de l'Europe. Il étoit cependant avantageux de connoître à présent l'objet des rebelles, parce que cette connoissance produiroit l'unanimité entre les Anglais, & justifieroit la nécessité des mesures que l'on avoit prises.

Le Roi informa aussi les deux Chambres de la conservation du Canada, & du succès qu'avoient eu ses armes du côté de la Nouvelle York, succès qui étoit de telle importance qu'il y avoit tout lieu d'espérer qu'il produiroit les meilleurs effets. Il ajouta néanmoins que, malgré cela, il falloit se préparer pour une nouvelle campagne.

Il dit, qu'il avoit reçu des assurances d'amitié des autres Cours, & qu'il faisoit tous ses efforts pour la réconciliation de l'Espagne & du Portugal. Malgré cela, continuoît-il, il est convenable d'avoir des forces suffisantes sur pied pour se défendre en cas d'attaque : il paroissoit fâché de ce que ces mesures coûteroient beaucoup à la Nation ; mais il ne doutoit pas que,

considérant les objets qu'il avoit en vue, ses <sup>1776.</sup>  
fidèles sujets ne contribuassent volontiers aux  
frais nécessaires.

Sa Majesté déclaroit ensuite qu'elle ne pou-  
voit avoir d'autre motif dans cette querelle que  
le bien de tout son peuple, assura qu'aucune  
nation ne vivoit sous un Gouvernement plus  
doux que les Colonies révoltées, & que leurs  
progrès dans les arts, leur nombre, leur puis-  
sance, leurs forces par terre & par mer étoient  
des preuves convaincantes de ce qu'elle avan-  
çoit. Elle finissoit enfin, en disant, que son  
dessein étoit de rétablir les lois & la liberté dont  
chaque sujet de l'Empire Britannique jouit, &  
auxquelles ils avoient follement préféré toutes  
les calamités de la guerre, & la tyrannie de  
leurs Chefs.

Les adresses des deux Chambres au Roi pro-  
duisirent, comme à l'ordinaire, de grands dé-  
bats, & furent enfin faites suivant la volonté des  
Ministres.

Milord Jean Cavendish proposa une clause,  
qui étoit plus grande que l'adresse même. Dans  
cette pièce, qui offroit une peinture de la  
conduite des Ministres envers l'Amérique, ce



1776. Seigneur, après avoir exprimé le plus grand zèle pour le service de Sa Majesté, & la gloire de son règne, fesoit paroître la plus grande affliction, en voyant qu'une grande partie de sujets autrefois très-fidèles avoient renoncé à son Gouvernement. Il concluoit que la révolte de tout un peuple ne pouvoit provenir que de fautes essentielles dans la conduite que l'on avoit tenue envers lui.

Il attribuoit ces fautes à ce que le Parlement n'avoit pas été suffisamment informé, & à ce que l'on avoit placé trop de confiance en des Ministres qui, quoiqu'obligés de s'informer de la disposition des Américains, & de prendre les mesures nécessaires pour concilier les esprits, avoient négligé le tout. C'étoit à cette confiance mal placée, disoit-il, qu'on devoit attribuer la poursuite d'un plan formé pour soumettre une bande de prétendus factieux, & un parti peu considérable, & qui avoit mis au désespoir treize grandes provinces.

Chaque acte de Parlement, pour procurer la paix, étoit devenu une nouvelle cause de révolte, jusqu'à ce qu'enfin la Nation étoit plongée dans une guerre sanglante, qui, outre qu'elle épuisoit les forces de Sa Majesté, exposoit ses

Alliés, & ses fidèles fujets, aux desseins de ses ennemis, laissoit le royaume dans l'état le plus dangereux, menaçoit le peuple Anglais des suites les plus funestes, & des plus grands malheurs. 1776.

Milord Cavendish assuroit que le seul moyen de redonner au Parlement la confiance de tout le peuple, c'étoit de ne plus placer la leur en des gens qui en avoient si grossièrement abusé. Pour cela, ajoutoit-il, il faut examiner les griefs des Colonies, la conduite des Ministres, & les raisons pourquoi le commerce des Isles Britanniques fut laissé exposé aux représailles des Américains dans un tems où leurs matelots & leurs pêcheurs, étant empêchés de suivre leurs occupations paisibles, n'avoient point d'autre alternative que d'avoir recours au pillage, & de se déchaîner sur le commerce de la Grande-Bretagne.

Il concluoit enfin avec la déclaration suivante :  
*Nous regarderions avec honte & avec horreur tout évènement qui tendroit à abattre le courage d'une grande partie des fujets de l'Empire Britannique ; à les soumettre sans condition à quelque puissance quelconque ; à anéantir leur liberté avec l'aide de mercenaires étrangers, & à les rendre bas*

1776. *Et serviles. Dans les excès, Et les abus qui sont arrivés dans le cours de ces disputes, nous sommes, néanmoins, obligés de respecter les principes des Américains.*

*Nos intentions ne sont pas de les détruire, mais de les gouverner; car, quoique leurs principes diffèrent en quelque chose des nôtres, ils ont, cependant, une telle ressemblance avec ceux qui servent de fondement à la meilleure partie de notre Gouvernement, qu'on ne sauroit sans injustice former la pensée de les anéantir dans aucune province sous la domination de Sa Majesté. D'ailleurs des choses de cette nature auroient des suites funestes, Et établiroient des exemples dangereux à la liberté de ce royaume.*

Dans la Chambre Haute, le Marquis de Rockingham fit une proposition à-peu-près semblable, touchant l'adresse. Les débats furent longs & intéressans. Le discours du Roi, qui est toujours regardé comme celui du Ministre, y fut traité avec la dernière rigueur & le plus grand mépris.

On demanda où les Américains avoient trouvé ces puissans Chefs auxquels ils obéissoient avec tant de soumission, & qui les gouvernoient

d'une manière si despotique ? Ils n'avoient <sup>1776.</sup> point de Seigneurs parmi eux. Il n'y avoit point de nation dans le monde en possession d'une si vaste étendue de pays & de tant de biens, ou qui avoit un si grand commerce avec le reste de l'univers, où les fortunes fussent plus égales. Mr. Hancock n'étoit qu'un bon & honnête négociant de Boston. Il n'avoit point de prééminence sur ses confrères, ni d'autorité sur le peuple, avant les troubles présents. Mr. Washington avoit une fortune indépendante, & ressembloit à nos Gentilshommes de campagne qui sont capables de pratiquer chez eux l'hospitalité, & de se faire respecter par leurs tenanciers & leurs voisins, mais qui sont inconnus dans le reste du monde. D'autres, qui étoient à présent Membres du Congrès, ou dans le service des Colonies, seroient encore restés dans une plus grande obscurité. Par quel enchantement, donc, pouvoit-il se faire que ces peuples, que l'on représente comme de violens Républicains qui ont en horreur les coutumes établies dans les autres parties du monde, qui sont ennemis de toute autorité & de toute subordination, par quel enchantement, disoit-on, pouvoit-il se faire qu'ils eussent tout-d'un-coup changé de nature, & ce qui est encore plus fort, surmonté leurs préjugés au point de se



1776. soumettre entièrement à un petit nombre de despotes inconnus ?

La réponse, ajoutoit-on, étoit fort claire. C'est que cette assurance étoit fausse, & en même tems si absurde qu'elle ne méritoit pas d'être réfutée. Les Américains avoient été forcés par l'oppression à maintenir leurs droits, & à la fin, par la persévérance des Ministres dans leurs procédés injustes, à les défendre à main armée. Dans cette situation, réduits à la dernière ressource dont la nature humaine est capable, le danger commun les avoit mis dans la nécessité, où tous les peuples de la terre & même les nations les plus sauvages se trouvent en pareil cas, d'élire des chefs pour conduire leurs affaires & commander leurs armées.

Ces chefs n'ont point plus de pouvoir qu'il ne plaît au peuple de leur confier. Les Représentans des Assemblées provinciales sont élus tous les ans. Le Congrès Général est de même dissous au bout d'une année. Le pouvoir retourne donc au peuple, qui le redonne, comme bon lui semble, aux personnes qu'il juge les plus propres ; de sorte que, continuoit-on, ces supposés tyrans que l'on représente comme foulant aux pieds toutes les lois, gouvernant

les Colons avec une verge de fer, & un despotisme à peine connu dans les plus anciens gouvernemens de cette nature, n'étoient d'autre personnes que les serviteurs du peuple, choisis par lui, & qu'il pouvoit changer à son gré. Comment donc le Ministre avoit-il osé insulter le Parlement & Sa Majesté avec des absurdités & des impositions de cette espèce ? 1776.

Dans le même dessein, disoient les Membres de l'Opposition, d'en imposer au public, & d'irriter la nation, les Ministres & leurs partisans avancent que les Américains ont rejeté avec mépris les termes d'accommodement qu'on leur a offerts. Cela est aussi faux que tout le reste. Les Commissionnaires n'avoient d'autres pouvoirs que d'offrir des pardons ; de sorte que les termes que les Colons n'ont point voulu accepter, ne sont autre chose que des offres de pardon. Les Ministres savoient bien qu'ils n'accepteroient jamais ces conditions ; mais leur dessein étoit de les mettre au désespoir, & de les obliger à avoir recours à la force : cependant ils déclaroient au peuple, qu'on avoit offert des termes équitables aux Américains, & que ceux-ci les avoient rejetés avec hauteur. Leurs vues étoient d'irriter les Anglais contre leurs confrères du nouveau-monde, & de forcer ces derniers à une soumission aveugle.

1776.

Comme dans le discours du Roi il y avoit : qu'aucun peuple ne jouissoit d'une plus grande félicité, ou ne vivoit sous un gouvernement plus doux, que les Colonies révoltées ; & que leurs progrès dans les arts & les sciences, le nombre de leurs habitans, leur puissance & leurs forces, tant par terre que par mer, étoient des preuves de la première position ; les Membres de l'Opposition prirent de-là occasion de blâmer les Ministres. Pourquoi, dirent-ils, ces Colonies ont-elles été forcées à se révolter ? Cette puissance, cette grandeur, qui étoient en partie la nôtre, & dont l'histoire fournit à peine un exemple, doit être attribuée au système juste & équitable des lois Anglaïses, & du gouvernement Britannique. Pourquoi s'étoit-on écarté de ce système sage & admirable dont les effets étoient si surprenans ? On nous allègue, continuoient-ils, que le but des mesures présentes est de rétablir la paix & la liberté à l'Amérique. Pourquoi en a-t-on interrompu la jouissance ? Leur valeur sera-t-elle augmentée lorsqu'elles seront offertes au bout de la baïonnette ? Pourquoi a-t-on détruit cette belle fabrique qui avoit été l'ouvrage de tant de siècles, afin de rétablir, l'épée à la main, ce que la prudence & un gouvernement sage sembloient avoir fixé pour toujours ?

Cette partie du discours où il étoit dit que 1776.  
les autres Puissances de l'Europe avoient les intentions les plus pacifiques, fut aussi blâmée. Comment est-il possible, s'écrioient-ils, que les Ministres osent nous avancer de telles faussetés ? Toute l'Europe arme à présent avec la plus grande diligence. Cela annonce-t-il la paix ? D'ailleurs leurs propres actions contredisent leurs paroles.

Au tems même où ils font ces assurances des bonnes intentions de leurs voisins, la Nation est en confusion, & le commerce ruiné par la levée soudaine des matelots que l'on force de servir sur les vaisseaux de guerre. Leur conduite paroît ici dans tout son jour, & ce voil trompeur qui a jusqu'ici couvert leurs actions est à la fin ôté.

Y a-t-il rien de plus ridicule, continuoient-ils, & même de plus impertinent, que de dire que nous serons tous unanimes à poursuivre les mesures présentes ? Est-ce donc parce qu'elles ont produit tous les maux que nous avons prévus & prédits ? En opposant ces mesures funestes, nous avons donné les raisons de notre conduite ; nous en avons prévu les suites ; & tous les maux que nous avons annoncés sont



1776. enfin arrivés. Il n'y a point de prophétie qui ait été plus exactement accomplie. Maintenant, que l'Empire est divisé, l'Amérique perdue, la Nation en confusion & menacée des plus grands dangers du dehors, les Ministres, avec un air de plaisanterie qui seroit bon ailleurs, nous disent, qu'ils espèrent que nous serons tous unanimes à poursuivre ces mesures ruineuses qui sont la cause de nos malheurs. Non, ajoutoient-ils, rien ne peut sauver ce royaume qu'en rappelant sur-le-champ les armées qui sont en Amérique, en révoquant les lois pénales passées contre les Colons, & en leur rendant leurs chartres & leurs privilèges. Ces mesures auront plus d'effet qu'aucune autre chose sur les coutumes & sur l'affection des Américains, & seront peut-être capables de réunir cet empire divisé. Mais si les pertes qu'ils ont souffertes, les cruautés qu'ils ont éprouvées, la connoissance de leur force, & l'expérience des douceurs qu'il y a à commander, ont assez d'influence sur l'esprit des Colons pour leur faire refuser ces moyens d'accommodation; si nous sommes réduits à cette malheureuse situation, nous n'avons plus d'autre alternative que de reconnoître sur-le-champ leur indépendance, & en faisant avec eux un traité d'alliance & de commerce, de conserver la petite partie qu'il est encore pos-

sible de retenir de ces avantages glorieux que  
notre orgueil, notre injustice, & notre folie, 1776.  
nous ont fait perdre.

Il ne sert de rien, disoient-ils, de penser à ce que nous étions autrefois, ou à ce que nous avons perdu ; il vaut mieux nous conformer à notre condition présente, de peur qu'elle ne devienne pire. L'imprudence & les mauvais conseils ont ordinairement leurs punitions. Il faut donc que nous nous soumettions à ce châ-timent que nous n'avons que trop mérité, quelque désagréable qu'il puisse être. Plus nous persisterons dans notre opiniâtreté, plus notre punition sera grande, & elle sera bientôt sans bornes.

Les Membres de l'Opposition assuroient aussi que si les Ministres persistoient dans leurs folles mesures, toute la famille de Bourbon se joindroit bientôt aux Américains, & ne tarderoit point à déclarer la guerre. Le Roi de Portugal, que la Nation étoit obligée d'assister, étoit déjà menacé ; & si les Anglais étoient assez lâches que de sacrifier leur Allié au danger présent, & de se rendre par-là méprisables à toute l'Europe, cela ne pourroit leur être d'aucun service, parce que la conduite de la France & de l'Espagne,

1776. la nature de leurs préparations & les secours qu'ils donnoient déjà aux Américains, mon-  
troient clairement le parti qu'ils avoient résolu de prendre dans ces malheureuses querelles.

Sommes-nous donc en état, disoient-ils, de faire tête aux forces réunies de la famille de Bourbon, & des Américains; tandis qu'avec le secours des Auxiliaires Allemands nous n'étions pas même capables de réduire ces derniers? La force de la Nation est à présent en Amérique, & en quelque sorte à la merci de nos ennemis. Est-ce à présent le tems, avec une dette énorme, lorsque le revenu de l'Empire diminue, que nos ressources sont, pour ainsi dire, épuisées, nos conseils divisés, & nos Colons irrités au dernier degré, de nous engager dans une nouvelle guerre? Dans une situation si terrible; ajoutoient-ils, le meilleur parti est de se réconcilier au plus tôt avec les Colonies; à quelques termes que ce soient. Quoique la perte de l'Amérique soit pénible & douloureuse, ce n'est point, cependant, le dernier des malheurs; mais si, au lieu de rechercher leur amitié, nous souffrons qu'ils s'allient avec nos ennemis naturels, peut-être que cela anéantira notre existence comme nation.

Les

Les Membres de l'Opposition là-dessus blâ- 1776.  
mèrent les adresses des deux Chambres, en disant  
que c'étoit souscrire servilement aux panégyri-  
ques mal fondés, que les Ministres avoient fait  
dire au Roi sur leur conduite, & plonger la  
Nation dans une ruine inévitable. Ils ajoutèrent  
qu'il étoit indigne de donner sanction en Par-  
lement à un nombre de faussetés, calculées pour  
amuser, tromper, ou enflammer le peuple. Ils  
soutinrent, au contraire, que le changement  
qu'ils offroient de faire à ces adresses donneroit  
le tems au Parlement de s'informer diligemment  
de l'état de la Nation, de remonter à la source  
des malheurs présens, & de chercher les moyens  
d'éviter les dangers dont ils étoient environnés  
de tous les côtés.

D'autre part les Partisans du Ministre défen-  
doient le discours de Sa Majesté à tous égards.  
Ils en vantoient la vérité, la prudence, la jus-  
tice, & la magnanimité. Ils affuroient qu'il  
étoit conforme à la saine politique, & rempli  
de la plus grande tendresse, & du désir le plus  
ardent qu'Elle avoit pour le bonheur, la pros-  
périté, & la liberté de tous les sujets de l'Em-  
pire, en quelque endroit du monde qu'ils fus-  
sent situés. Ils rejetèrent le changement à  
l'adresse, parce qu'il tendoit à engager le Par-



1776. lement dans des matières qui n'avoient point de rapport aux affaires présentes. Si les Ministres, disoient-ils, ont négligé leur devoir; s'ils se sont laissé tromper, ou s'ils ont trompé le Parlement; il y aura un tems convenable pour examiner tout cela : mais maintenant; ajoutoient-ils, il n'est point question de cette affaire : il s'agit seulement de savoir si nous voulons abandonner tous les avantages que nous tirons de nos Colonies, avantages auxquels les sommes que nous avons dépensées, & le sang que nous avons répandu, tant pour leur fondement que pour leur défense, nous donnent des droits incontestables, & en nous soumettant aux insultes des Américains, épuiser à la fois les sources de notre pouvoir & de notre opulence, & perdre le rang que nous tenons dans le système politique du monde; ou si nous sommes déterminés à faire un usage vigoureux de nos forces pour conserver ces avantages, défendre notre ancienne gloire, rétablir l'autorité suprême de la législation Britannique, & ramener dans le devoir des sujets ingrats & rebelles. Voilà, continuoient-ils, les grands objets qui sont soumis à la considération du Parlement. Les Américains, en se déclarant indépendans, n'ont plus laissé d'autre alternative : il n'est plus question de taxes, de droits, de chartres, ni d'acte de navigation; ces objets sont tous

engloutis dans le tournant de l'indépendance. 1776.

Ce n'est que par le secours que cette Nation tire de ses Colonies qu'elle est capable de tenir un rang distingué entre les Puissances de l'Europe : si nous les abandonnons, nous serons bientôt méprisables ; peut-être même nous ne demeurerons pas long-tems indépendans. Il est donc à présent question de savoir si nous sommes résolus à nous soumettre avec bassesse, & sans aucun effort, à une ruine inévitable, ou à retenir notre première grandeur en la soutenant avec courage.

Quand bien même, poursuivoient-ils, nous n'aurions aucun motif d'intérêt pour adopter cette dernière mesure, la bassesse inouïe & l'ingratitude des Colons sont assez capables d'exciter le ressentiment des Anglais, & de les engager à les punir comme ils le méritent : il est pourtant à souhaiter, quoiqu'il n'y ait point de punition trop sévère pour l'énormité de leurs crimes, que, lorsqu'ils reconnoîtront leur erreur, ils soient traités avec bonté, loin de les réduire à une obéissance aveugle, suivant l'insinuation qu'en avoient donnée les Membres de l'Opposition dans le changement qu'ils propofoient.

Plusieurs jeunes Seigneurs parlèrent sans ménagement de l'esprit de faction qui régnoit en

1776. Angleterre, ainsi qu'en Amérique, & attribuèrent les démarches des uns aux discours séditeux des autres. Ils dirent, que, comme l'opposition que l'on avoit jusqu'ici faite aux mesures du Gouvernement étoit fondée sur l'idée que les Américains n'avoient aucun dessein de se rendre indépendans, & que ceux qui les avoient défendus avoient rejeté toute insinuation de cette nature, ils ne doutoient pas qu'ils ne se joignissent à eux pour soutenir les mesures nécessaires à les faire rentrer dans le devoir. Voilà, ajoutoient-ils, sur quoi nous fondons cette unanimité dont le Roi fait mention, & que l'on a traitée avec tant de ridicule, quoiqu'il n'y ait point de raisonnement plus juste. C'est en vous joignant à supporter les mesures du Gouvernement que vous pouvez faire quelque compensation à la Nation pour l'encouragement que vous avez malheureusement donné à ces troubles ; & nous espérons, qu'en avouant généreusement votre erreur, vous convaincrez le monde qu'elle n'étoit point volontaire.

Ces idées de désespoir que les Membres de l'Opposition avoient données, étoient, disoient-ils, aussi chimériques que l'état alarmant des affaires publiques étoit mal fondé ; car le succès qu'on avoit déjà eu en Amérique donnoit lieu

de croire que ces querelles domestiques seroient 1776.  
bientôt terminées : il étoit probable qu'elles  
seroient même avantageuses, puisqu'elles servi-  
roient à rendre fixe & permanent le Gouverne-  
ment des Colonies, & à régler toutes les ques-  
tions qui leur avoient donné lieu.

La campagne prochaine, continuoient-ils, terminera certainement cette guerre; & il est inconcevable comment il se trouve quelqu'un qui puisse désirer, dans les circonstances présentes, d'affaiblir le pouvoir du Gouvernement, ou hésiter un moment de donner son approbation à l'adresse, puisque les mesures que l'on y approuve sont les seuls moyens qui restent de sauver l'Empire Britannique.

Les apparences de danger des Puissances étrangères furent en partie niées, & en partie palliées. Ils dirent que la France donnoit les plus grandes assurances d'amitié; que les disputes entre l'Espagne & le Portugal étoient presque accommodées, & que nos armemens engageoient les autres Puissances à s'armer aussi par des motifs de prudence & de précaution. Ils avoient aussi recours à leur ancienne doctrine, & avançoient que, comme il étoit contraire à l'intérêt de la France & de l'Espagne qu'il y



1776. eût aucune Puissance indépendante dans le nouveau-monde, il n'y avoit point lieu de croire que ces deux Royaumes fussent enclins à se déclarer en faveur des Colonies.

Un pareil évènement étoit nuisible à leur commerce. L'idée d'indépendance pouvoit devenir contagieux, & se répandre dans leurs propres Colonies ; & d'ailleurs elles pouvoient être en danger du pouvoir & de l'ambition d'un nouvel Empire ; mais au pis-aller, disoient-ils, s'il y a quelque dessein caché de favoriser nos sujets rebelles, ils n'ont point échappé à la pénétration de nos Ministres, qui, par leurs vigoureuses préparations, n'ont point laissé au pouvoir de nos ennemis de nous attaquer à l'impourvu, & de nous prendre par surprise : conduite des plus sages, & qui, loin de mériter la censure de l'Opposition, étoit, au contraire, digne des plus grandes louanges.

Tel étoit l'état des affaires dans les deux Chambres du Parlement. Le nombre de voix en faveur des Ministres étoit à-peu-près le même ; mais on remarqua que leurs discours n'étoient plus si animés. Les adresses n'étoient point défendues avec autant de force qu'auparavant. Les grands succès de la campagne n'ayant

point produit les effets que l'on en attendoit, 1776.  
& les Américains ne faisant point d'ouvertures pour la paix, les plus zélés partisans des mesures coercitives commençoient eux-mêmes à désespérer.

Les armemens que l'on faisoit dans les ports de la Grande-Bretagne faisoient plus appréhender des Puissances étrangères que les argumens des Ministres ne donnoient de sûreté. On prévoyoit une dépense immense, & il étoit reconnu que l'on ne devoit plus regarder la réduction de l'Amérique comme l'ouvrage d'une campagne.

D'un autre côté, il paroissoit absurde d'abandonner la poursuite d'un grand objet au milieu de la victoire. Outre cela, la déclaration d'indépendance avoit barré le chemin de l'accommodement. Cette déclaration avoit beaucoup aliéné les Anglais des Américains, & ils ne pouvoient plus alors aimer leur cause, ni leurs prétentions. Il faut avouer que cela n'augmenta pas peu les forces du Ministère.

Enfin le changement que l'on vouloit faire à l'adresse étant proposé pour être décidé à la pluralité des voix dans la Chambre des Communes, il fut rejeté par une majorité de pres-

1776. que trois contre une, deux cens quarante-deux contre quatre-vingt-sept. On proposa alors l'adresse originaire, qui fut approuvée par un nombre à-peu-près égal, deux cens trente-deux contre quatre-vingt-trois.

La majorité dans la Chambre Haute fut encore plus grande en faveur de l'adresse, quatre-vingt-onze contre vingt-six. Le changement fut cependant mis dans les journaux, & signé par quatorze Pairs, comme une espèce de protêt.

Les Commissionnaires qui avoient été envoyés en Amérique, y firent publier une proclamation pour engager les Colons à se soumettre. Comme le Parlement n'avoit pas été informé de cette mesure du Ministère, les Membres de l'Opposition prirent de-là occasion d'attaquer violemment les Ministres, & les accusèrent de traiter le Grand Conseil de la Nation avec le plus souverain mépris.

Milord Cavendish offrit alors plusieurs propositions pour engager les deux Chambres à réviser les lois des Colons. Il y eut là-dessus des débats considérables; mais, comme ce n'est qu'une répétition des argumens que nous avons déjà inférés dans le cours de cet ouvrage, nous

avons cru qu'ils pourroient ennuyer nos Lecteurs. Il y eut aussi quarante-cinq mille matelots de votés pour le service de l'année 1777 ; & les Membres de la Minorité n'eurent d'autre satisfaction que de censurer dans les termes les plus violens le Ministre pour le département de la marine , qu'ils accusèrent d'incapacité, & de fourberie, premièrement parce qu'il n'avoit pas une force maritime suffisante pour faire tête à la Famille des Bourbons, & qu'il avoit ensuite assuré le contraire à la Nation, 1776.

Ils dirent, que les sommes qu'on avoit votées pour l'entretien de la marine étoient énormes, puisqu'elles montoient à plus de huit cens seize millions tournois, & qu'ils ne savoient pas à quoi on avoit pu employer cet argent, si non à de mauvais usages.

Les dépenses des forces de terre étoient à-peu-près aussi considérables, & furent accordées quelque tems après, sans aucun débat : ensuite le Parlement ajourna jusqu'au 21 de Janvier de l'année suivante.

A la rentrée du Parlement, la première affaire de cette Assemblée fut d'accorder des lettres de marque & de représailles aux Capitaines des



1777. vaisseaux marchands pour les autoriser à prendre les vaisseaux qui appartenoient aux Colonies-Unies. Le Ministre fit le même jour, dans la Chambre des Communes, une proposition pour donner au Roi le pouvoir de saisir, & de faire emprisonner, les personnes accusées, ou soupçonnées, de trahison en Amérique, ou d'être pirates sur les hautes mers. Il soutint sa proposition, en disant, que, depuis le commencement des troubles des Colonies, on avoit fait plusieurs prisonniers qui étoient coupables du crime ci-devant mentionné; qu'il y en avoit d'autres, également coupables, qu'on ne pouvoit prendre faute d'évidence suffisante; que ç'avoit toujours été la coutume, dans les tems de révolte, ou de danger du dehors, de donner à la Couronne le pouvoir d'arrêter les personnes suspectes.

Il ajouta, qu'il ne prétendoit pourtant pas de dire qu'il y eût à présent aucune nécessité de confier aux Ministres un tel pouvoir en général, c'est pourquoi il ne demandoit pas qu'on le leur accordât dans toute son étendue; mais, suivant les lois présentes, continuoit-il, il n'étoit pas permis de se saisir même de l'homme le plus suspect. Il y avoit d'ailleurs un autre inconvénient, c'est que le Roi ne pouvoit faire mettre

les rebelles, ou les pirates que dans les prisons ordinaires, chose qui devenoit impraticable. Il étoit nécessaire, dans les circonstances présentes, que Sa Majesté eût le droit de les traiter comme des prisonniers de guerre, jusqu'à ce qu'on pût procéder criminellement contr'eux. 1777.

Le bil, que le Premier Ministre avoit dessein de faire passer, fut donc lu pour la première fois ce jour-là, 6 de Février, & on en remit la seconde lecture au 10 du même mois. Il est visible que le Roi acquéroit par-là un pouvoir presqu'absolu, puisqu'il avoit droit de faire arrêter, sur de simples soupçons, ceux qui ne lui plaisoient pas, & de les retenir en prison sans caution, ou sans examen, jusqu'à ce que bon lui sembleroit. Il est vrai qu'il y avoit dans le bil une clause, qui autorisoit un certain nombre du Conseil privé à permettre que les prisonniers donnassent caution, ou fussent examinés; mais on fait fort bien que les gens qui composent ce Conseil sont la plupart dévoués au Prince.

M. Dunning, l'un des plus fameux Avocats d'Angleterre, fit paroître le plus grand étonnement de ce qu'une affaire de cette importance, un bil, qui tendoit à sapper les fondemens de la Constitution Britannique, & à dé-

1777. truire la loi de l'*Habeas corpus*, seul rempart du peuple pour sa sûreté, & le maintien de ses droits, fût proposé si soudainement, & dans un tems où il y avoit si peu de Membres. Il dit, qu'il étoit extraordinaire qu'on précipitât tellement les choses, & qu'on en fixât la seconde lecture dans trois ou quatre jours. Il ajouta, qu'il étoit choqué, & alarmé en même tems, de voir qu'un bil, qui devoit suspendre toutes les fonctions des anciennes lois, fût offert de cette manière; & qu'on voulût profiter de l'absence d'un grand nombre de Membres, afin de le passer, pour me servir de son expression, comme une marchandise de contrebande. Le peuple, continua-t-il, va abandonner les fondemens de ses droits, sans en être informé, & sans que nous ayons même le tems de le consulter. Voyant ensuite que la Chambre alloit se diviser au sujet de la seconde lecture, & que le Ministre l'emporteroit, il proposa que le bil fût imprimé, ce qui fut accordé.

L'alarme que ce bil avoit excité, rappella quelques-uns de ceux qui s'étoient depuis quelque tems absentes. Les débats furent longs, intéressans, & animés, & fort souvent remplis des sarcasmes les plus piquans.

Les Membres de l'Opposition soutinrent que, 1777.  
de l'aveu même du Ministre, le bil étoit tout-  
à-fait inutile ; car, comme il n'y avoit point  
de rebellion dans l'intérieur du Royaume, ni de  
guerre avec l'étranger, il n'étoit point nécessaire  
de donner au Souverain de tels pouvoirs. Une  
guerre même avec l'étranger ne pouvoit justi-  
fier de pareilles mesures, à moins qu'on ne fût  
menacé d'une invasion, & qu'il n'y eût lieu  
d'appréhender qu'elle fût encouragée par quel-  
que faction dans le Royaume. C'étoit une ré-  
solution qu'on ne devoit prendre qu'à la der-  
nière extrémité, & lorsque la Constitution de  
l'Empire, & la liberté du peuple, seroit dans le  
plus grand danger. Le pouvoir de Dictateur  
étoit un couteau à deux tranchans, dont on ne  
devoit pas faire un jeu. La Couronne avoit  
déjà tellement passé les bornes qu'on lui avoit  
assignées au tems de la Revolution, que les véri-  
tables amateurs de leur patrie avoient lieu d'en  
être alarmés. Il étoit donc fort imprudent de  
la mettre tout-à-la-fois au-dessus des lois & de  
toute contrainte.

Quant aux effets que ce bil produiroit, ajou-  
tèrent-ils, il ne serviroit qu'à augmenter les  
animosités entre les Américains & les Anglais,  
& ne laisseroit plus aucune espérance de récon-



1777. ciliation ; que, sous prétexte de se venger, il donneroit lieu aux injures personnelles, & aux cruautés les plus horribles de part & d'autre. Il s'étendoit non-seulement aux vaisseaux de guerre, mais même aux navires marchands. Mais, continuèrent-ils, ce n'est point pour l'Amérique que ce bil est calculé : c'est bien plutôt pour notre pauvre patrie. Les Ministres qui ont en vue le despotisme, & qui n'osent encore lever le masque, couvrent ici la peau du lion de celle du renard, & suppléent au manque de courage par la ruse. Ils veulent faire passer sous un faux titre, & introduisent sous un préambule trompeur, compliqué, & ambigu, un bil insidieux, qui ne tend à rien moins qu'à sapper les fondemens de notre liberté, tandis qu'ils amusent le peuple par des contes de *haute mer*, d'*Américains*, & de *pirates*.

Dans les mêmes vues, pour effayer leur influence dans une mesure de cette nature, ils fixent la durée du bil à une année : mais qui ne voit pas que ceux qui ont été capables de se faire accorder un pouvoir de Dictateur sans aucune nécessité, sont également en état de le rendre perpétuel, sans même donner de prétexte ? Le peuple est cependant amusé par le nom spé-

cieux d'une loi pour punir les rebelles de l'Amé- 1777.  
rique ; circonstance qui lui est si indifférente, que la plus grande partie ne se donnera pas même la peine de la lire ; tandis que tout sujet des Isles Britanniques, résidant dans les Indes Orientales ou Occidentales, dans les provinces paisibles du nouveau-monde, sur les côtes d'Afrique, &c. en un mot, tous ceux qui sont obligés d'aller sur mer, seront compris dans cette loi extraordinaire. Ceux même que leur santé fait passer de Douvres à Calais, afin de visiter le continent, ceux qui feront des parties de plaisir par eau, ne seront pas plus à l'abri ; & il suffira pour être proscrit d'avoir passé les bornes que la mer nous prescrit.

Que les Bretons qui habitent le milieu de l'Isle, & qui n'ont jamais vu la mer, ajoutoient-ils, ne se croient pas plus en sûreté. Ils trouveront bientôt à leurs dépens jusqu'où les Avocats subtils de la Couronne peuvent porter leur génie inventif. Il n'y a rien qui soit plus ingénieux que l'ambition & l'esprit de vengeance. Ces hommes innocens peuvent se trouver tout-d'un-coup saisis, & arrachés de leurs familles, transportés dans les montagnes d'Ecosse, sur les rochers de Gibraltar, les côtes brûlantes d'Afrique, dans les cachots les plus empestés des

1777. marais de Bengale, ou dans tout autre lieu de ce vaste Empire, où l'on jugera à-propos d'établir des prisons. Ils pourront y rester durant la continuation de ce bil, sans aucune possibilité de l'interposition des lois, du secours & des avis de leurs amis. A son expiration, pourvu toutefois qu'il ne soit pas renouvelé, & que ces malheureux n'aient pas perdu la vie par les horreurs de leur captivité, & la puanteur de leurs cachots, ils seront, à la vérité, en droit de retourner dans leur patrie; ils auroient peut-être envie de savoir pourquoi ils ont été mis en prison, & bannis de leur pays. La réponse est toute prête: pour trahison. Se sentant innocens, ils s'efforceront alors d'avoir recours aux lois de l'Empire, & de demander justice, & défieront leurs accusateurs à prouver ce qu'ils avancent; mais les Agens des Ministres, ceux mêmes qui les avoient enlevés à ce qu'ils ont de plus cher, leur riront au nez, en disant, qu'il n'y a point de preuve, mais qu'ils ont été arrêtés sur des soupçons. Voilà la satisfaction que ces malheureux pourront recevoir pour toutes les injures qu'ils auront souffertes. L'Angleterre ressemblera pour lors aux royaumes les plus despotiques, & nos Ministres seront aussi arbitraires que ceux de Portugal & d'Espagne.

Il y eut encore des argumens sans nombre 1777.  
pour faire voir la mauvaise intention de ceux  
qui vouloient faire passer ce bil ; mais comme  
ils tendent tous au même but, & qu'ils pour-  
roient être ennuyeux à quelques-uns de nos  
Lecteurs, nous avons cru devoir les omettre.  
D'un autre côté, le bil & la bonne intention  
des Ministres furent défendus avec chaleur, &  
les argumens ne manquèrent point à leurs dé-  
fenseurs. Les Membres de l'Opposition eurent  
cependant assez d'influence dans cette occasion,  
pour faire un changement au bil qui étoit de  
la plus grande importance à la sûreté du peuple.  
C'étoit, que cet acte ne devoit avoir rapport  
qu'aux prisonniers qui avoient été dans les Colo-  
nies, ou sur la haute mer, au tems que les offenses  
dont ils étoient accusés avoient été commises.

Le 30 du mois de Mai, Milord Chatham,  
dont les talens sont si connus, & dont l'influence  
avoit autrefois été si grande en Parlement, vint  
encore dans cette Assemblée, malgré ses infir-  
mités, & fit une proposition en faveur des Amé-  
ricains pour tâcher de rétablir la paix entre la  
Grande-Bretagne & les Colonies ; mais ses  
efforts n'eurent aucun effet, & sa proposition  
fut rejetée par une majorité considérable, qua-  
tre-vingt dix-neuf contre vingt-huit.



1777.

Le 6 de Juin, le Roi prorogea le Parlement, après lui avoir fait des remerciemens de la continuation de l'attachement qu'il avoit pour sa personne, & de la générosité avec laquelle il avoit accordé les sommes considérables que la nécessité l'avoit obligé de demander pour le service de l'année présente. Le discours de Sa Majesté Britannique finissoit ainsi : J'espère, qu'avec le secours de la Providence, les forces que vous m'avez confiées, tant par terre que par mer, seront capables de mettre fin, dans le cours de cette campagne, à la rebellion de l'Amérique, & de rétablir cette obéissance, que tous les sujets d'un Etat libre doivent à l'autorité des lois.



## CHAPITRE IV.

**T**ANDIS que ces choses se passaient en Angleterre, le Général Howe, & son frère l'Amiral, ouvrirent la campagne en Amérique. Ils avoient un grand avantage sur les Républicains, ayant une marine supérieure dans un pays entrecoupé de rivières fort larges, qui laissoient le passage libre aux vaisseaux. Ils avoient aussi formé plusieurs régimens de provinciaux & de réfugiés Anglais, Irlandais, ou Ecoffais, qui se trouvoient dans le nouveau-monde, de sorte que leur armée étoit réellement formidable. 1777.

Le Chevalier Howe ayant distribué ses nouvelles troupes dans les places de garnison, fut, par ce moyen, capable de paroître en campagne avec de plus grandes forces. Les Américains, de leur côté, avoient élevé des moulins, & établi leurs principaux magasins dans un terrain escarpé & montagneux, qu'on appelle le Manoir de Courtland. La force naturelle de cet endroit, le voisinage de la rivière du Nord, & sa situation convenable par rapport au siège de la guerre, les avoient engagés à n'épargner ni peine, ni argent, pour les remplir de toutes sortes de provisions de bouche & de guerre.

1777. Une place appelée *Peek's-Kill* à environ cinquante milles de *New-York* sur la rivière du Nord servoit comme de port au Manoir de Courtland, & les provisions passaient ordinairement par-là.

Le Chevalier, voyant qu'il étoit, pour ainsi dire, impossible d'attaquer avec avantage le Manoir de Courtland, résolut de tomber soudainement sur *Peek's-Kill*, s'imaginant que les Colons y avoient un grand dépôt. Le Colonel Bird fut chargé de cette expédition avec un détachement de cinq cens hommes, & s'avança sur la rivière du Nord, sous la protection d'une frégate, & de plusieurs vaisseaux armés.

A l'approche des Anglais, les Américains ne se trouvant pas en état de défendre la place, & voyant d'ailleurs qu'il étoit impossible de rien sauver, mirent le feu à leurs magasins, & prirent poste à deux milles de-là, près d'un passage qui commandoit l'entrée des montagnes, & couvroit un chemin qui conduisoit à quelques-uns des moulins & de leurs dépôts. Là-dessus les ennemis ne jugeant pas à-propos d'avancer plus loin, retournèrent vers leur camp, après avoir mis la dernière main à l'incendie.

Ce service n'ayant pas rempli le dessein du Général, qui croyoit qu'il y avoit plus de provisions à *Peek's-Kill* qu'on n'en avoit trouvé, & étant d'ailleurs informé que les Républicains avoient d'autres dépôts au village de Danbury & dans d'autres endroits sur les frontières de Connecticut, près du Manoir de Courtland, il résolut de les détruire. Le commandement de cette expédition fut donné au Gouverneur Tryon, qui devoit être secondé par le Général Agnew & le Chevalier Erskine. On dit que le Gouverneur en avoit lui-même fait le plan, & qu'il croyoit être joint par un grand nombre de Royalistes du pays à son approche. 1777.

Le détachement assigné pour ce service étoit composé de deux mille hommes qui, après avoir passé la Sonde, débarquèrent près de Norwalk dans la province de Connecticut, à environ vingt milles de Danbury. Comme les Américains n'avoient aucune idée de ce dessein, & que le pays n'étoit point préparé, les troupes Anglaises s'avancèrent sans interruption, & arrivèrent le lendemain au village. S'apercevant alors que les Américains se préparoient à intercepter leur retour, & ne voyant aucun moyen d'emporter les provisions, elles résolurent de les détruire, & mirent le feu à Danbury, & aux ma-



1777. } gafins. En même tems les Généraux Wooster Arnold, & Silliman, étant arrivés de différens quartiers, & ayant rassemblé ce qu'ils avoient pu de milice, s'efforcèrent de les harasser dans leur marche jusqu'à ce qu'ils reçussent des renforts pour couper entièrement leur retraite. Le premier observa l'arrière-garde du détachement, tandis qu'Arnold, en traversant le pays, gagna le front pour leur disputer le passage de *Ridge-field*.

L'apparence formidable de troupes réglées & bien disciplinées, couvertes d'ailleurs par des partis considérables, avec de l'artillerie en flanc & par derrière, ne fut pas capable de ralentir l'ardeur de la milice Américaine : quand ils apercevoient un avantage de terrain, leurs soldats attaquoient les Anglais avec intrépidité. Dans une de ces escarmouches le Général Wooster, âgé d'environ soixante-dix ans, fut mortellement blessé en faisant des prodiges de valeur, & mourut avec autant de fermeté qu'il avoit vécu. A peine les Royalistes furent-ils quittes de Wooster qu'ils rencontrèrent Arnold, qui étoit depuis une heure en possession de *Ridge-field*, & avoit déjà jetté des re-ranchemens pour couvrir le front de son armée. Les Anglais étant, cependant, en plus grand nombre & mieux disciplinés,

chassèrent les Américains du village. Le Gé- 1777.  
néral Arnold donna ici de nouvelles preuves de  
son intrépidité ; son cheval ayant été tué sous  
lui près des premiers rangs des ennemis, il se  
dégagea sur-le-champ, & d'un coup de pistolet  
étendit à ses pieds un soldat qui venoit pour le  
percer de sa baïonnette.

Le Gouverneur Tryon s'arrêta cette nuit-là  
à *Ridgefield*, & reprit sa marche le lendemain  
28 de Mars. Arnold, ayant reçu des renforts &  
quelques pièces de campagne, le harassa terrible-  
ment durant toute la journée. Chaque poste  
avantageux étoit disputé tandis que des par-  
tis de troupes légères attaquoient les Roya-  
listes en flanc & par derrière, profitant de  
tous les avantages du terrain, & s'efforçant de les  
mettre en désordre. A la fin ils gagnèrent ce-  
pendant le mont Compo, à une portée de canon  
des vaisseaux. Il étoit tems : car le soir s'ap-  
prochoit, & ils n'avoient plus de munitions,  
quoiqu'on assure qu'ils eussent tous pris soi-  
xante charges avant que de partir. Les troupes  
se formèrent sur-le-champ sur le mont ; mais  
les Américains les attaquèrent avec plus de  
furie qu'ils n'avoient fait jusqu'alors. Le Gé-  
néral Anglais, réduit à la dernière extrémité,  
ordonna à ses soldats de charger l'ennemi la

1777. baïonnette au fusil; ce qu'ils firent avec tant d'impétuosité qu'ils rompirent les rangs; & leurs compagnons ayant fait les préparations nécessaires sur le rivage pour leur réception, ils se rembarquèrent sans être molestés davantage. La perte des Royalistes en cette occasion fut de deux cens hommes tant tués que blessés, & celle des Américains de cent. Entre les morts étoient le Général Wooster & plusieurs officiers de distinction, Du côté des Républicains le nombre de soldats n'étoit point égal à celui des officiers; car plusieurs de ces Messieurs, se trouvant alors dans cette partie de l'Empire, s'étoient offerts comme volontaires, & à cause du peu de discipline de la milice, avoient été obligés de faire des efforts incroyables, & de s'exposer au plus grand danger; ce qui peut expliquer la raison pourquoi ils en perdirent tant. Cette expédition ne fut pas d'un aussi grand avantage à l'armée Anglaise que le Général se l'étoit imaginé; car les ennemis n'avoient point à *Peeks-Kill* & à *Danbury* autant de provisions qu'on le disoit.

Les habitans de *Connecticut*, pour se venger de ce dégât, prirent la résolution de faire une descente sur *Long-Island*. Ayant reçu intelligence qu'il y avoit à la partie orientale de l'Isle

des Commissaires, occupés depuis quelque tems 1777.  
à se procurer du fourage, du grain, & d'autres  
denrées pour l'armée Anglaise, & qu'il y avoit  
un dépôt de ces articles au petit port de Sagg,  
la distance de cette place à *New-York*, & la  
faiblesse du convoi, qui ne consistoit qu'en une  
compagnie d'infanterie & un vaisseau de douze  
canons, leur inspira le dessein d'empêcher que  
ces provisions ne parvinssent à l'ennemi. Il  
est vrai que cette expédition étoit fort dangereuse,  
puisque'il falloit passer & repasser la sonde, qui  
étoit continuellement traversée par les vaisseaux  
Anglais.

Le Colonel Meigs, officier entreprenant, qui  
avoit accompagné le Général Arnold dans l'af-  
faire de *Quebeck*, & avoit été fait prisonnier en  
assaillant cette ville, ne fut point arrêté par le  
danger, & se chargea de l'entreprise. Il fit  
passer la sonde à ses troupes dans des bateaux  
de baleine, & débarqua au nord de l'isle dans  
un endroit qui est entrecoupé par une baie,  
qui s'avance fort avant dans les terres. On  
prétend qu'elles portèrent en suite leurs bateaux  
dans la baie, se rembarquèrent au nombre de  
cent trente hommes, & redébarquèrent à la  
partie méridionale à environ une lieue du port  
de Sagg. Les Américains arrivèrent à cette



1777. dernière place avant le jour, & malgré la résistance des gardes, des matelots, & du vaisseau armé qui fit un feu continuel de grapes sur eux à la distance de cent cinquante pas, ils accomplirent leur dessein, en brûlant une douzaine de bateaux, & détruisant tout ce qu'il y avoit à terre. Ils emmenèrent aussi quatre-vingt dix prisonniers, consistant de l'Officier qui commandoit, & de son détachement, des commissaires & de la plupart des maîtres & des équipages des petits vaisseaux qu'ils avoient brûlés. Ce qu'il y a de plus remarquable, & ce qui paroît même incroyable, c'est qu'ils ne furent que vingt-cinq heures dans cette expédition, quoiqu'ils eussent traversé, tant par mer que par terre, environ quatre-vingt dix milles; ce qui prouve que Mr. Meigs possédoit, au plus haut degré, cet esprit d'entreprise qui avoit eu tant d'influence sur l'armée du Canada,

La saison étoit alors avancée; mais le manque de tentes & d'équipages, qui n'étoient point encore arrivées d'Angleterre, avoit empêché les troupes de prendre la campagne. Milord Cornwallis, impatient de ce délai, se servit des vieilles tentes, & fit camper les forces qui étoient à Brunswick sur les hauteurs qui commandent la rivière Rariton, & le long de

cette rivière jusqu'à Amboy. Ce délai avoit 1777.  
été de la plus grande utilité aux Américains ;  
car, comme nous avons vu dans le Chapitre  
second, la campagne d'hiver avoit été faite  
par des détachemens de milice dont la plupart  
étoient retournés chez eux à l'expiration de  
leur engagement.

Le Congrès, malgré ses promesses, avoit  
beaucoup de mal à faire de nouvelles levées,  
parce que les Colons n'aiment point les longs  
engagemens ; de sorte que, si les Républicains  
avoient été attaqués, dans ce tems-là, avec  
toutes les forces Anglaises, il est plus que pro-  
bable qu'ils n'auroient point été capables de  
résister, & que le Chevalier Howe auroit tout  
emporté devant lui. Les provinces de la Nou-  
velle Angleterre, qui sont fort peuplées, ne  
pouvoient point envoyer de secours au Général  
Washington, parce qu'elles étoient elles-mêmes  
menacées d'une invasion du côté du Canada,  
& qu'on craignoit même que la ville de Boston  
ne fût attaquée par les Royalistes de Rhode-  
Island.

Ce délai, qui venoit, ou de la faute des Mi-  
nistres, ou que l'on doit peut-être attribuer  
aux vents contraires, donna le tems à Mr. Wash-

1777. ington de recevoir des renforts. Le beau tems excita les Américains à s'engager avec plus d'ardeur ; & ceux qu'une campagne d'hiver avoit épouvantés devinrent plus hardis à l'approche de l'été. Le Général Washington, se trouvant alors assez fort, quitta, vers la fin de Mai, sa position dans le voisinage de *Morris-Town*, & s'avancant à quelques milles de Brunswick, prit possession d'un pays naturellement fort le long de *Middle-Brook*. C'est de ce seul mouvement que dépend une grande partie des autres évènements de la guerre dans les Jerseys. Le Général tira de cette situation tous les avantages dont elle étoit capable : son camp, s'étendant le long des montagnes, étoit bien fortifié, & couvert d'artillerie ; d'ailleurs les approches étoient très-difficiles à l'ennemi, au lieu qu'il voyoit à découvert le camp des Anglais & les pays voisins.

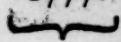
Il paroît que le dessein des Ministres de la Grande Bretagne étoit de se rendre maîtres de Philadelphie dans le cours de cette campagne, s'imaginant que, cette place une fois tombée, les autres Colonies se rendroient à discrétion. Le Conseil étoit, cependant, divisé quant au plan. Les uns croyoient qu'il étoit plus convenable que le Général Howe passât par les Jerseys, &

s'avancât vers la rivière Delaware, offrant toujours bataille au Général Américain; & que, si ce dernier se retiroit devant lui, & évitoit une action décisive, comme il y avoit tout lieu de se l'imaginer, il traversât cette rivière en présence des ennemis. Les autres au contraire disoient, qu'il étoit des plus dangereux de traverser une rivière telle que la Delaware, couverte de bateaux armés, & pleine de petites isles bien fortifiées, avec une armée en front & des partis ennemis par derrière: ils ajoutoient que, si cette entreprise étoit sans succès, c'étoit donner le coup de grace à la cause du Roi dans le nouveau-monde: ils étoient d'av's, qu'on devoit plutôt tâcher de réunir les forces maritimes avec celles de terre, & faire coopérer les premières avec les dernières. Dans ce dessein ils conseilloyent de faire embarquer l'armée, & d'entrer dans la rivière Delaware par la baie de Chesapeak, parce qu'alors on pourroit aisément la faire débarquer sur la rive opposée sans aucun risque.

Ce passage par mer étoit, à la vérité, un peu long; mais il étoit le plus sûr. D'ailleurs il offroit beaucoup d'avantages: premièrement il étoit facile d'approcher de Philadelphie, & de s'en rendre maître: outre cela les trois pro-

1777.



1777. vinces florissantes de la Pensylvanie, la Virginie, & Maryland, seroient continuellement exposées à cause des belles baies & des grandes rivières dont elles sont entrecoupées, à la force combinée de l'armée & de la flotte. Dans cette irrésolution du conseil, il semble qu'on donna des ordres au Chevalier Howe de tenter d'engager le Général Washington à une bataille, & de pénétrer par les Jerseys à Philadelphie ; mais cependant on lui permettoit de prendre l'autre parti si le premier se trouvoit impraticable ; & comme on le verra dans la suite, ce Général adopta la dernière mesure. Tel étoit le plan de la campagne pour l'armée du Midi, tandis qu'une autre armée formidable devoit attaquer la Nouvelle Angleterre & la Nouvelle York du côté du Canada ; & l'on a vu que le succès qu'elle avoit eu la campagne précédente sur les lacs laissoit ces provinces tout ouvertes. La conduite de cette expédition avoit été confiée au Général Burgoyne, qui, à ce que l'on dit, étoit l'auteur du plan. Cette armée devoit aussi être secondée par d'autres détachemens dans le haut Canada qui devoient passer par Oswego, & se rendre à la rivière Mohawk. Les Ministres avoient conçu les plus grandes espérances de ces mesures, & ce n'étoit pas sans raison. Il est certain, que si le Général Howe n'avoit point

fait embarquer ses troupes, & avoit coopéré <sup>1777.</sup> avec le Général Burgoyne, ces deux Généraux se feroient rendus maîtres de la rivière Hudson, auroient rendu la communication libre entre les deux armées, & auroient coupé toute communication entre les Colonies Méridionales & les Septentrionales.

Les Ministres firent certainement une faute en permettant au Général Howe de quitter le voisinage de la rivière du Nord dans un tems où il auroit dû faciliter les opérations du Lieutenant - Général Burgoyne ; mais, comme ils avoient la plus grande opinion de l'habileté & du courage de ce Général, ils ne s'imaginoient pas qu'il auroit profité de cette permission au risque de perdre l'armée du Canada. Il paroît que le Chevalier fut ensuite jaloux des progrès rapides de cette petite armée ; car, comme il avoit eu plusieurs occasions de détruire les forces des Américains, la première, après l'action de Long-Island en 1776, la seconde, à la fin de la campagne, en passant la Delaware, ses ennemis, & les partisans zélés de la cause du Roi, l'accusoient, & non point sans raison, de lenteur & de négligence ; tandis qu'ils vantoient l'activité de M. Burgoyne,

1777. M. Howe avoit aussi lieu de craindre que ce dernier ne fût fait Général en chef au cas qu'il parvînt jusqu'à Albany ; car Ticonderoga, & les autres forts qui forment la barrière entre le Canada & les provinces de la Nouvelle Angleterre, avoient été emportés avec tant de rapidité, que M. Burgoyne étoit alors le Général favori à la Cour de Londres, tandis qu'on ne parloit pas trop bien du Chevalier Howe. Les Ecrivains, en faveur des Ministres, l'accabloient même de sarcasmes & de réflexions malicieuses dans les papiers de nouvelles.

Les tentes & les équipages étant arrivés d'Angleterre, avec un corps de troupes d'Anspach, & un grand nombre de recrues, au commencement de Juin, le Chevalier Howe prit aussi-tôt la campagne, & marcha à travers les Jerseys, pour essayer s'il n'étoit pas possible de pénétrer par-là jusqu'à Philadelphie ; mais il étoit alors trop tard : les Américains étoient en état de défense ; l'armée de M. Washington avoit reçu des renforts considérables, & occupoit, comme nous l'avons déjà dit, des postes presque inaccessibles ; plusieurs corps de la Nouvelle Angleterre, sous le commandement des Généraux  
Gates,

Gates, Parsons & Arnold, s'avançoient jusqu'aux rives de la rivière du Nord, & étoient toujours prêts à la passer, & à secourir leurs partisans dans les Jerseys, lorsque l'occasion le demandoit; en même tems la milice des Jerseys s'assembla avec beaucoup d'ardeur; de sorte que, quelque position que prit l'armée Anglaise, elle étoit veillée, & aussi-tôt entourée d'ennemis. 1777.

On dit que M. Howe fit tout ce qu'il put pour engager M. Washington à quitter son poste avantageux: il poussa des détachemens, & fit des mouvemens comme s'il avoit eu dessein de passer la Delaware, & de l'attaquer par derrière; mais le Général Américain, qui n'avoit aucune envie de risquer une bataille, ne se laissa point prendre à ces amorces. Le Chevalier là-dessus fit avancer toute son armée en front de celle de l'ennemi, & resta quatre jours dans cette position pour examiner la situation, des postes, espérant que les deux armées étant si près l'une de l'autre, le hasard, l'impatience, ou quelque faute pourroit occasionner un engagement général: mais tout cela n'eut aucun effet; le Général Washington connoissoit trop bien les avantages de sa situation pour la quitter, & avoit trop de prudence pour confier



1777. le sort de l'Amérique à l'évènement incertain d'une bataille. Le Chevalier Howe voyant qu'il étoit impossible de l'engager à quitter son camp, & qu'il étoit très-dangereux de l'attaquer dans ses retranchemens, résolut enfin de faire embarquer ses troupes, & de prendre la route de la baie de Chesapeak. Il voulut, cependant, faire une nouvelle tentative pour attirer le Général Américain. Si elle réussissoit, elle lui épargnoit la peine & l'embarras d'un long voyage par mer ; si, au contraire, elle ne réussissoit pas, elle ne retardoit en rien l'embarquement. Dans ce dessein il fit une retraite précipitée avec toute son armée vers Amboy, comme s'il avoit eu quelques appréhensions des ennemis. Cette démarche eut l'effet qu'il en attendoit. Il fut aussi-tôt poursuivi par de gros détachemens de troupes réglées, & de la milice des Jerseys, sous le commandement des Généraux Maxwel, Sterling, & Conway. Quelques petits avantages gagnés par les Américains redoublèrent leur ardeur pour la poursuite ; & le Chevalier Howe, pour leur faire croire que la fuite étoit réelle, fit jeter le pont qu'il avoit fait construire pour le passage de la rivière Delaware, sur le canal qui sépare *Staten-Island* du Continent. Le bagage & les autres équipages de l'armée furent transportés dans cette

île ; & il y fit même passer plusieurs corps de troupes, tenant en même tems tout prêt pour le passage de la grande armée. On voit que, si le premier dessein de M. Howe ne réussissoit pas, ces mesures ne retardoient en rien le second, dont les Américains n'avoient aucune idée. Tout concouroit à faire croire aux Américains que les Anglais étoient convaincus de leur supériorité, & que leur retraite étoit occasionnée par la crainte. Le Général Washington lui-même, malgré toute sa précaution, & sa pénétration, y fut trompé, & quittant ses postes dans les montagnes, s'avança jusqu'à *Quibble-Town*, pour être plus à portée d'assister ses partis avancés. 1777.

Le Général Anglais ne perdit point de tems, & s'efforça sur-le-champ de profiter des circonstances. Il fit donc retourner son armée par différentes routes, & avec beaucoup de diligence. Il avoit trois objets en vue : le premier étoit de surprendre quelques partis avancés ; le second, d'obliger M. Washington à recevoir bataille, s'il pouvoit le joindre à *Quibble-Town* ; & le troisième, de prendre l'ennemi à revers, & de se saisir de quelques passages dans les montagnes, ce qui l'auroit forcé à abandonner ces postes inaccessibles qui lui avoient jusqu'ici été si utiles. Milord

1777. Cornwallis étoit chargé de l'exécution de ce dernier dessein. Après avoir dispersé quelques piquets, il joignit enfin Milord Sterling, qui, avec un détachement de trois mille hommes, bien posté & couvert d'artillerie, sembloit déterminé à lui disputer le passage. Les Anglais & les Hessois attaquèrent avec furie : les Américains se défendirent d'abord avec courage, mais furent ensuite repoussés avec perte, & obligés d'abandonner trois pièces de campagne, & de se retirer dans les bois.

Le Général Washington, s'apercevant alors de son erreur, la répara avec beaucoup de diligence, &, quittant aussi-tôt les plaines, regagna son premier camp dans les montagnes. Prévoyant en même tems le dessein de Milord Cornwallis, il s'affura de tous les passages ; car, si les Anglais en avoient pris possession, sa situation auroit été des plus critiques, & il auroit été obligé de changer de position.

Le Chevalier, voyant alors que le Général Américain étoit trop prudent pour vouloir risquer une bataille, trouvant d'ailleurs qu'il étoit dangereux, & qu'il y auroit eu même de la folie à passer la Delaware, & à pénétrer à travers un pays ennemi, en laissant des forces si considérables derrière lui, retourna vers Amboy,

& fit passer son armée sur *Staten-Island*, d'où 1777.  
elle devoit s'embarquer pour la Chesapeak.

Quand les Anglais furent embarqués, tout le continent de l'Amérique fut dans l'alarme, parce qu'on ne savoit sur quelle place ils avoient dessein de tomber. On craignoit pour Boston, la rivière du Nord, ou la Delaware, la baie de Chesapeak, & même pour Charles-Town. Le Général Washington, suivant les intelligences qu'il recevoit de différens quartiers, donnoit des ordres de fortifier telle ou telle place, selon qu'il la croyoit menacée. Il est certain que le Chevalier avoit un avantage sur le Général Américain, en procédant ainsi par mer ; car ce dernier ne pouvoit savoir sur-le-champ où la tempête devoit fondre. Il étoit donc obligé de garder sa position, & l'armée Royale devoit faire quelque progrès avant qu'il fût en état de lui résister. D'ailleurs il n'étoit pas probable qu'en parail cas il fût en état de choisir ses postes, comme il avoit fait jusqu'alors, & d'éviter une action générale.

Pendant ce voyage des Royalistes, les Américains vengèrent la surprise du Général Lee par une aventure à-peu-près semblable, & des plus hardies. Le Colonel Barton, avec plusieurs Officiers & volontaires, passèrent pendant



1777. la nuit à *Rhode-Island* ; &, malgré la longueur du passage par eau, évitèrent les vaisseaux de guerre Anglais, dont cette île étoit entourée, & conduisirent leur entreprise avec tant de silence, de hardiesse, & d'habileté, qu'ils surprirent le Général Prescott dans ses quartiers, & l'emmenèrent, lui & son Aide-de-camp, prisonniers.

Cette surprise causa beaucoup de joie aux Américains, & ne donna pas peu de chagrin à leurs ennemis. Le Général Prescott avoit d'autant plus sujet d'être mortifié de son malheur, que, peu auparavant, il avoit offert une récompense à ceux qui prendroient M. Arnold, comme si cet Officier avoit été un malfaiteur ; insulte que le Général Américain avoit ressentie, en offrant un moindre prix pour la personne de M. Prescott.

Le Congrès, quelque tems avant ces transactions, avoit jugé a-propos d'augmenter l'intérêt de la somme qu'il avoit résolu d'emprunter au nom des Provinces-Unies de quatre à six pour cent. Les Membres de cette Assemblée firent aussi élever un monument à Boston en honneur du Général Warren, qui avoit été tué dans l'affaire de *Bunker's-Hill*, & un autre, à

La Virginie, en honneur du Brigadier-Général 1777.  
Mercer, qui étoit tombé dans l'action de *Prince-*  
*Town*, comme des marques de la reconnois-  
sance publique, & un encouragement aux dé-  
fenseurs de la patrie.

Ils ordonnèrent aussi que le fils aîné du premier, & le plus jeune du dernier, fussent élevés aux dépens des Etats-Unis. Comme M. Mercer avoit beaucoup de biens en terres, on peut voir leurs raisons pour choisir le plus jeune de ses enfans.

Malgré les préparations que le Chevalier Howe avoit déjà faites pour l'embarquement, & l'assistance des équipages de trois cens vaisseaux, néanmoins l'armée & la flotte ne furent capables de quitter *Sandy-Hook* que le 23 de Juillet. Pour mieux tromper les ennemis, le Général Anglais ordonna à quelques transports, & à un vaisseau de guerre, qu'il avoit fait réduire en batterie flottante, d'entrer dans la rivière du Nord pendant que les troupes s'embarquoient. Cette feinte engagea M. Washington à détacher un corps considérable de son armée, qui passa la rivière.

Les forces des Anglais étoient fort diminuées par les détachemens qu'ils étoient obligés de

1777. laisser derrière eux dans les forts, & dans les garnisons. Le Général Clinton, qui commandoit à *New-York*, avoit même représenté au Chevalier, que, s'il ne lui envoyoit pas plus de troupes, il ne pouvoit répondre d'aucun poste; ce qui engagea ce dernier à faire débarquer plusieurs régimens, qu'il avoit dessein de prendre avec lui.

Tandis que ces choses se passaient au Midi, & que le Général Washington, & le Congrès, étoient assez occupés à veiller les mouvemens de cette flotte formidable, les progrès rapides du Lieutenant-Général Burgoyne du côté du Canada, & la conduite singulière de leurs Commandans, qui abandonnèrent la forteresse de Ticonderoga sans la défendre, causèrent les plus vives alarmes aux Républicains. Leurs Conseils étoient divisés, & leurs affaires paroissent désespérées. Les Membres du Congrès, que les plus grands malheurs n'avoient point été capables d'abattre, montrèrent dans cette extrémité une fermeté incroyable. Ils donnèrent sur-le-champ ordre aux Commandans de se rendre au quartier du Général en chef, où ils furent examinés par un Conseil de guerre. D'autres Officiers furent envoyés en leurs places, & M. Washington eut la liberté de faire

passer autant de milice qu'il jugeoit à-propos dans les Colonies Septentrionales, pour arrêter les progrès de l'ennemi. 1777.

Le passage de la flotte à la baie de Chesapeak ne fut pas des plus favorables ; car elle n'y arriva que sur la fin d'Août, plus d'un mois après qu'elle eut quitté *Sandy-Hook*. On peut juger de la confusion & de l'embarras qu'il y avoit à bord durant ce tems-là, les vaisseaux étant remplis de soldats & de chevaux, & la chaleur étant d'ailleurs si grande qu'il y avoit tout à craindre pour la santé des troupes.

Ils arrivèrent cependant dans la rivière d'Elk, le 25 d'Août, en meilleur état qu'on auroit pu l'imaginer. Il est vrai que le Général Howe avoit embarqué abondance de provisions, chose qui étoit des plus essentielles, & qui fut d'un grand service dans le long voyage où ils furent obligés de lutter contre les vents & les flots. L'armée ayant débarqué sans opposition, s'avança vers la source de la rivière.

Pendant ce tems-là, M. Washington avoit quitté les Jerseys, & étoit retourné à Philadelphie pour protéger cette capitale. Aussi-tôt qu'il fut informé de la descente des ennemis,



1777. il s'avança vers la rivière Brandywine, qui se décharge dans la Delaware. Son armée étoit d'environ quinze mille hommes, & les Anglais n'en avoient guère plus en campagne, à cause des postes & des communications qu'ils étoient obligés de garder.

Le Chevalier Howe, à son arrivée, pour concilier les esprits des habitans de la Pensylvanie, des comtés de Delaware & de Maryland, & pour empêcher que le pays ne fût abandonné, fit publier une déclaration, par laquelle il promettoit que ses troupes se comporteroient avec la plus grande régularité, & observeroient la discipline la plus exacte; que les sujets paisibles & bien affectionnés de Sa Majesté Britannique recevroient toute la protection qu'ils avoient droit d'attendre, & que même ceux qui n'avoient tenu que des emplois subalternes dans le service du Congrès, pouvoient prétendre à cette protection, pourvu qu'ils retournassent tranquillement chez eux, & se comportassent bien à l'avenir. Il offrit aussi un pardon général à tous les Officiers & soldats actuellement en armes, pourvu qu'ils se rendissent à l'armée Royale.

Le 3 de Septembre, tout étant prêt pour la marche, le Chevalier quitta la rivière d'Elk, &

s'avança vers Philadelphie. Pendant ce tems-  
là les Américains, ayant aussi laissé la Brandy-  
wine, avoient pris poste à une crique appelé *Red-Clay*, d'où ils avoient poussé des détache-  
mens pour garder les passages dans les bois, &  
interrompre la marche des Anglais par de fré-  
quentes escarmouches. Comme le pays étoit  
couvert de bois, le Général Howe s'avança len-  
tement, & avec beaucoup de précaution. Il  
épargnoit ses soldats autant qu'il étoit possible,  
parce que ce n'étoit qu'avec la plus grande dif-  
ficulté qu'il pouvoit avoir des recrues; au lieu  
que les Américains étoient chez eux, & que ces  
petits combats ne fesoient qu'aguerrir ceux qui  
échappoient. Il y eut plusieurs escarmouches,  
dans lesquelles, il semble, que ces derniers ne  
tirèrent pas tout l'avantage qu'ils auroient pu  
faire de la situation du pays. Enfin, après plu-  
sieurs mouvemens des deux côtés, le Général  
Washington se retira au-delà de la Brandywine,  
où il prit possession des hauteurs, & couvrit les  
gués, paroissant avoir dessein de disputer le pas-  
sage de cette rivière.

(Le 11 de Septembre.) Dans cette situation,  
l'armée Anglaise s'avança à la pointe du jour  
vers l'ennemi en deux colonnes; la droite, sous  
le commandement du Général Knyphausen,

1777. marcha immédiatement vers le gué de Chad, qui étoit situé au centre des lignes des Américains, où ils attendoient la principale attaque, leur droite & leur gauche couvrant d'autres gués moins praticables des deux côtés. Vers les dix heures, une furieuse canonnade commença de part & d'autre, qui continua pendant tout le jour. M. Knyphausen fesoit des préparations comme s'il avoit eu dessein de forcer le gué ; mais il n'avoit d'autre idée que d'amuser l'ennemi. Les Américains, au contraire, trompés par ses manœuvres, firent de leur côté tout ce qu'ils crurent nécessaire pour frustrer son dessein, & empêcher son passage. Ils transportèrent plusieurs détachemens de l'autre côté de la rivière, qui, après différentes escarmouches, tantôt avançant, & tantôt se retirant, furent enfin obligés de la repasser, & de joindre le gros de l'armée. Ainsi l'apparence & le bruit d'une bataille continua jusqu'au soir, & sembloit annoncer une action générale,

Tandis que leur attention étoit occupée dans le voisinage du gué de Chad, & qu'ils s'imaginoient avoir toute l'armée Royale en front, Milord Cornwallis, à la tête de la seconde colonne, fit un long circuit à gauche pour gagner les fourches de la Brandywine, où la division

de la rivière en rendoit le passage plus praticable. Par cette manœuvre il passa les deux branches de cette rivière sans opposition aux gués de Trimble & de Jeffery, à environ deux heures après midi, &, tournant ensuite vers *Dilworth*, s'avança à la hâte dans le dessein de tomber sur la droite des ennemis. 1777.

Le Général Washington, qui avoit reçu intelligence de ce mouvement, avoit fait tous ses efforts pour en empêcher les effets. Il avoit détaché le Général Sullivan à la tête de toutes les troupes dont il pouvoit se passer, pour s'opposer à Milord Cornwallis. Sullivan s'acquitta fort bien de sa commission, & se posta fort avantageusement sur les hauteurs qui sont au-dessus de l'église de Birmingham, sa gauche s'étendant vers la Brandywine, & étant couvert en flanc par des bois épais.

Cette disposition obligea Milord Cornwallis de former une ligne de bataille, de sorte qu'il étoit quatre heures avant que l'action commençât. Malgré la situation avantageuse des Américains, & un feu bien soutenu d'artillerie & de mousqueterie, ils ne purent résister à l'impétuosité des Anglais & des Hessois, qui combattoient comme à l'envie les uns des autres, & avoient



1777. peur de se voir surpasser par leurs compagnons.  
L'infanterie légère, les chasseurs, les grenadiers, & les gardes, fondant sur les Républicains avec furie, les repoussèrent, malgré la valeur avec laquelle ils se défendoient, & les poussèrent dans le bois qu'ils avoient derrière eux. Une partie de l'aile droite, qui n'avoit point été rompue, prit cependant une forte position dans un bois, & soutint encore pendant quelque tems les efforts de toute l'armée ennemie ; mais ces braves gens furent enfin obligés de céder au nombre. Les Anglais continuèrent la poursuite, & s'enfoncèrent plus avant dans les bois ; mais ils furent bientôt arrêtés par un corps d'Américains qui n'avoient point encore été engagés, & qui avoient pris possession d'un poste avantageux.

Il y eut alors une action des plus vives, & ce poste fut si bien défendu qu'il ne pût être forcé avant la nuit. Les ténèbres, l'ignorance du terrain, & l'incertitude de la situation du Général Knyphausen, joint à l'extrême fatigue d'une longue marche, & d'une action des plus vives, empêcha les Anglais de poursuivre leurs avantages pour le présent.

M. Knyphausen, après avoir amusé les ennemis toute la journée par la crainte d'une attaque

qu'il n'avoit point deſſein de faire, paſſa enfin 1777.  
la rivière ſur le ſoir, quand il ſ'aperçut que  
les Américains étoient attaqués à droite. Il  
emporta les retranchemens, & prit la batterie  
qui couvroit le gué de Chad.

Dans ce tems-là, quelques Royaliſtes, qui  
ſ'étoient engagés trop avant dans les bois,  
ayant fait leur apparence, jettèrent les Républi-  
cains dans une telle conſternation, qu'ils prirent  
auſſi-tôt la fuite, ſ'imaginant être entourés d'en-  
nemis. La nuit empêcha le Général Knyphau-  
ſen de continuer la pourſuite, & fut des plus  
favorables aux Américains ; car il eſt probable  
que, ſi le jour avoit continué quelque tems, ils  
auroient été entièrement défaits. Les régimens  
de la Virginie, & tout le corps d'artillerie com-  
battirent avec courage, & montrèrent un degré  
de valeur, de fermeté, & de réſolution, dans  
le danger, qui auroit fait honneur à des vété-  
rans. D'autres corps ſe comportèrent fort mal.  
Ils eurent dans cette action trois cens hom-  
mes de tués, ſix cens de bleſſés, & quatre cens  
de faits priſonniers. Ils perdirent auſſi dix pié-  
ces de campagne de bronze. La perte de  
l'armée Royale ne fut pas ſi grande ; elle n'eut  
qu'environ cent hommes de tués, & quatre cens  
de bleſſés.

1777. M. Washington se retira d'abord à Chester, & le lendemain à Philadelphie. L'armée victorieuse resta cette nuit-là dans le champ de bataille. La guerre de l'Amérique étoit alors devenue si intéressante dans toute l'Europe, qu'elle avoit attiré un grand nombre d'étrangers de différens côtés, qui avoient passé dans le nouveau-monde, où pour chercher de la gloire, ou pour acquérir de l'expérience dans l'art militaire.

Entr'autres, le Marquis de la Fayette, jeune Français de la première Noblesse, & d'une fortune considérable, avoit acheté & équipé une frégate, l'avoit ensuite chargée de provisions de guerre, & étoit venu lui-même, avec plusieurs de ses amis, au service des Américains. Ce jeune Seigneur avoit alors un commandement dans l'armée, & fut blessé dans cette bataille. Le Baron Saint-Ovary, autre volontaire Français, fut peu de tems après fait prisonnier, & le Général de Coudry eut le malheur d'être noyé dans la rivière Schuylkill, en la passant à la hâte pour être présent à l'action. M. de Roche de Fermoy étoit un des Membres du Conseil de guerre, qui avoit signé la résolution d'abandonner Ticonderoga. Le fameux Pulawski, Noble Polonais, commandoit un détachement de  
chevaux

chevaux légers dans l'armée Américaine; & le 1777.  
Comte Grabouskie, autre Polonais, étoit dans  
le service d'Angleterre, & fut tué à-peu-près  
dans le même tems sur la rivière du Nord, en  
donnant des preuves de son intrépidité & de sa  
valeur.

Malgré la victoire de l'armée Anglaise, & la  
fuite précipitée des Républicains, le Chevalier  
Howe s'avança avec beaucoup de précaution.  
Le Général Washington fesoit, de son côté, les  
plus grands efforts pour réparer sa défaite. Les  
Royaalistes étoient postés dans le voisinage de  
Concord & d'*Ashe-Town*, & un détachement  
s'étant rendu maître de Wilmington, ils y éta-  
blirent leurs hôpitaux.

Comme M. Howe fesoit un mouvement vers  
Goshen, il reçut intelligence que l'armée Amé-  
ricaine avoit quitté Philadelphie, & étoit avan-  
cée sur la route de Lancaster. Là-dessus il prit  
toutes les mesures nécessaires pour les engager  
à une bataille; & on assure qu'il auroit été im-  
possible à M. Washington de l'éviter sans une  
pluie qui survint, & qui dura vingt-quatre  
heures sans interruption. Il se fit ensuite pen-  
dant plusieurs jours des évolutions de part &  
d'autre, le Général Américain tâchant d'évi-  
TOME II. M



1777. ter un engagement, & le Général Anglais faisant ses efforts pour le forcer à une bataille. Sur ces entrefaites, ce dernier fut informé que le Général Wayne, à la tête de quinze cens hommes, étoit posté dans les bois à quelque distance de l'aile gauche de son armée, pour exécuter, sans doute, quelque projet. Il détacha aussitôt le Major-Général Grey avec deux régimens & de l'infanterie légère, afin de le surprendre pendant la nuit.

M. Grey prit les plus grandes précautions pour empêcher qu'il n'y eût un coup de fusil de tiré, & ordonna, dit-on, aux soldats d'ôter les pierres de leurs fusils, ne voulant se servir que de la baïonnette. Il surprit les piquets & les postes avancés sans bruit à environ une heure du matin ; & les troupes étant ensuite guidées par les feux des ennemis, entrèrent dans le camp, & firent une exécution terrible, massacrant tout ce qu'elles trouvèrent devant elles. Il y eut plus de trois cens hommes de tués & de blessés, & un grand nombre de faits prisonniers : l'obscurité de la nuit sauva le reste ; mais ils perdirent leurs armes & leur bagage. Comme ils ne firent presque point de résistance, puisqu'ils étoient couchés au moment de l'attaque, la perte des Anglais ne mérite pas d'être men-

tionnée. Ils n'eurent qu'un Capitaine & trois 1777.  
soldats de tués, & environ autant de blessés.

Le Chevalier voyant qu'il ne pouvoit engager M. Washington à recevoir bataille, prit les mesures nécessaires pour faire passer la rivière Schuylkill à son armée, & l'ayant passée sans opposition, s'avança, le 26 de Septembre, à *German-Town*. Milord Cornwallis prit le lendemain possession de Philadelphie. C'est ainsi que cette grande ville, la capitale d'une Colonie brillante, & le siège de ce Congrès Général qui donnoit des lois à toute l'Amérique Septentrionale, fut prise sans opposition. Le Congrès, à l'approche de Milord Cornwallis, se retira à Trenton, & ensuite à la ville d'York, où il reprit ses séances.

Aussi-tôt que l'Amiral Howe, frère du Chevalier, fut informé du succès de l'armée Anglaise, il prit des mesures pour conduire la flotte dans la rivière Delaware, non-seulement afin d'être en état de coopérer avec les forces de terre, mais aussi afin de fournir à l'armée les provisions, & les autres choses dont elle avoit besoin. Le voyage fut ennuyeux & dangereux, & il falloit avoir beaucoup de patience & d'habileté pour ménager un si grand nombre de vaisseaux, sans qu'il y en eût de perdu. Comme

1777. le passage jusqu'à Philadelphie n'étoit pas encore libre, la flotte mouilla sur la rive Occidentale entre *Reedy-Island* & *New-Castle*.

Quand les Anglais eurent pris possession de Philadelphie, leur premier soin fut d'élever des batteries pour commander la rivière, afin de couper toute correspondance entre les vaisseaux Américains & leur armée, & de protéger la ville d'une attaque par eau. On ne fut pas long - tems à s'appercevoir de la nécessité de cette mesure ; car le lendemain de l'arrivée des troupes Anglaïses, une frégate Américaine de trente - deux canons, appelée la *Delaware*, mouilla à environ cinq cens pas des batteries qu'on élevoit, &, avec l'assistance d'une autre frégate & de plusieurs autres vaisseaux de moindre force, fit un feu terrible sur les batteries & sur la ville. Il semble néanmoins que le Capitaine se conduisît fort imprudemment ; car, à la mer baïssante, la *Delaware* échoua, & on ne put plus la refluer. Là-dessus les grenadiers des ennemis amenèrent leurs pièces de campagne, & dirigèrent leur feu avec tant d'effet, qu'ils obligèrent la *Delaware* à mettre pavillon bas ; & elle fut prise par un détachement de ce corps. Les autres vaisseaux furent obligés de se retirer avec la perte d'un polacre, qui fut mis à la côte.

Les Américains avec beaucoup de travail & d'industrie avoient construit un grand nombre de machines pour rendre le passage de la rivière Delaware à Philadelphie impraticable. Dans ce dessein ils avoient élevé des ouvrages & des batteries sur une petite île plate, ou plutôt sur un banc de sable & de fange qui s'étoit formé dans la Delaware où elle se joint à la Schuylkill, & qu'on appelloit communément l'Isle à la Fange, *Mud-Island*. Sur la rive opposée du côté de la Nouvelle Jersey, à un endroit appelé *Red-Bank*, ils avoient aussi construit un fort & une redoute bien couverte d'artillerie. Dans le canal navigable & profond entre ces batteries, ils avoient coulé plusieurs rangées de grandes machines qu'ils appelloient, à cause de leur ressemblance, chevaux-de-frise. C'étoient de grosses poutres liées ensemble qui pointoient dans des directions différentes, & dont les extrémités étoient garnies de fer. Ces poutres étoient si pesantes & si fortes, & elles étoient coulées dans des endroits si profonds, qu'il étoit de la dernière difficulté de les lever, ou de faire un passage, & qu'elles étoient des plus dangereuses aux vaisseaux. D'ailleurs on ne pouvoit ni essayer de les lever, ni de s'ouvrir un passage, avant que d'être maître des deux rives. A trois milles plus bas,



1777. ils avoient coulé d'autres machines de cette espèce, & étoient occupés à la construction d'ouvrages considérables pour les protéger. Ces ouvrages, quoiqu'encore imparfaits, étoient cependant pourvus d'artillerie, & commandoient la rivière à un endroit du côté des Jerseys qu'on appelle *Billing's-Point*. Ils étoient aussi soutenus de plusieurs galères, de deux batteries flottantes, d'un grand nombre de bateaux, & de quelques brûlots. En un mot la Delaware sembloit impassable, sur-tout lorsqu'on considère combien il est difficile à une flotte de naviguer dans les bornes étroites d'une rivière.

M. Hammond, Capitaine du *Roebuck*, qui étoit arrivé dans la Delaware avec quelques autres vaisseaux de guerre avant Milord Howe, représenta au Chevalier, qu'il étoit à-propos de déloger les ennemis de *Billing's-Point*. Là-dessus celui-ci détacha deux régimens sous le commandement du Colonel Stirling pour ce service. Le détachement, ayant passé la rivière le 1<sup>r</sup> d'Octobre à *Chester*, sous la protection des vaisseaux, s'approcha des Américains ; mais ceux-ci, soit que la place ne fût pas tenable, ou que leurs forces ne fussent pas assez considérables pour la défendre, ne furent pas plus tôt informés de l'approche des ennemis, qu'ils en-

clouèrent leurs canons, mirent le feu aux ca- 1777.  
sernes, & abandonnèrent la place avec précipi-  
tation. Ce succès, & l'ardeur des officiers &  
des matelots, rendirent le Capitaine Hammond  
capable de remplir son objet. Malgré l'oppo-  
sition des galères & des batteries flottantes des  
Américains, il leva avec beaucoup de difficulté  
plusieurs chevaux-de-frise, & ouvrit un passage,  
étroit à la vérité, & dangereux pour les vaisseaux  
à travers cette première barrière. Il paroît que  
les troupes des Etats-Unis, après s'être donné  
beaucoup de peine pour construire des ouvrages  
& faire des retranchemens, après avoir choisi  
dans toutes les occasions les postes les plus  
avantageux, ne les défendoient pas avec autant  
de courage qu'ils avoient montré de jugement  
dans leur choix, ou d'industrie dans leurs tra-  
vaux. Sans cela la prise de Philadelphie auroit  
coûté terriblement cher aux Anglais. Le Cheva-  
lier envoya un autre régiment à *Chester*, à la ren-  
contre du détachement qui devoit le joindre sur la  
route, afin qu'ils escortassent ensemble un grand  
convoi de provisions pour le camp. La grande  
armée étoit toujours à *German-Town*, village  
fort long à environ quatre lieues de Philadel-  
phie, & qui, s'étendant des deux côtés de la  
grande route vers le Nord, forme une rue de  
deux milles de longueur. La ligne du camp

1777. } traversoit *German-Town* à angles droits environ au centre, l'aile gauche s'étendant depuis la partie occidentale du village jusqu'à la rivière Schuylkill. Cette aile étoit couverte en front par les chasseurs Allemands, & l'aile droite par un bataillon d'infanterie légère, & les chasseurs de la Reine; un régiment Anglais & un autre bataillon d'infanterie légère couvroit l'entrée du village; Milord Cornwallis étoit à Philadelphie avec quatre bataillons de grenadiers; & nous avons déjà dit qu'il y avoit trois régimens à *Chester*.

Les Américains étoient campés à la crique de Skippach, à environ cinq lieues de *German-Town*, où ils avoient reçu des renforts. Informés de l'affaiblissement de l'armée Royale par les détachemens qui étoient à *Chester* & à Philadelphie, ils formèrent un dessein auquel les Anglais ne s'attendoient nullement, & qui parut s'écarter de la précaution ordinaire du Général Washington. Au lieu d'éviter, suivant leur coutume, tout ce qui pouvoit conduire à une action, ils quittèrent leur poste avantageux à six heures du soir, & marchèrent toute la nuit pour surprendre & attaquer les Royalistes dans leur camp à *German-Town*. Le 4 d'Octobre à trois heures du matin, ils furent découverts par les

patrouilles des ennemis, & l'on battit aussi-tôt <sup>1777.</sup> la générale. Les Républicains commencèrent à attaquer les troupes qui couvroient l'entrée de *German-Town*, & les repoussèrent avec perte dans le village. Ils eurent pendant quelque tems l'avantage, & l'armée Anglaise fut à deux doigts de sa perte. S'ils avoient pris possession de cette place, ils auroient effectivement séparé la droite de l'armée Royale d'avec la gauche, & auroient été en état de faire beaucoup de mal aux ennemis. Dans cette extrémité le Lieutenant-Colonel Musgrave se jeta, avec six compagnies, dans une grande maison de pierres en front des Américains, & la défendit avec beaucoup de courage, quoiqu'il fût attaqué par toute une brigade, & que ces derniers eussent ensuite amené du canon. Cette mesure arrêta le progrès des Colons, & donna le tems aux Royalistes de se reconnoître. Le Major-Général Grey, & le Brigadier-Général Agnew, vinrent bientôt au secours de M. Musgrave avec sept à huit bataillons de l'aile gauche; & le combat fut alors fort vif, jusqu'à ce que les Américains, se trouvant attaqués par deux autres régimens de l'aile droite, furent obligés de céder au nombre, & de quitter le village. Pendant ce tems-là l'aile gauche des Républicains étoit vivement engagée avec l'aile droite des



1777. Royalistes ; mais lorsque le Général Grey eut passé le village & amené l'aile gauche, les premiers se retirèrent en bon ordre, emportant avec eux toutes leurs pièces de campagne. Milord Cornwallis arriva de Philadelphie avec un escadron de chevaux légers vers la fin de l'action ; & trois bataillons de grenadiers de la même place arrivèrent trop tard.

Il paroît qu'il y avoit un grand brouillard ce jour-là ; & les Américains attribuent leur manque de succès à cet événement : ils disent, que cette circonstance les empêcha d'observer la situation des Anglais, & que plusieurs de leurs régimens tirèrent les uns sur les autres, prenant leurs amis pour leurs ennemis ; mais ces derniers pourroient avoir le même prétexte, car le brouillard étoit également commun aux deux armées.

La perte du Général Howe fut de cinq cens trente-cinq hommes, tant tués que blessés. Entre les premiers étoient le Brigadier-Général Agnew & le Colonel Bird. Le nombre d'officiers blessés étoit considérable. Le Général Washington eut deux cens hommes de tués, quatre cens de blessés, & environ trois cens de faits prisonniers. Entre les premiers étoient

le Général Nash & plusieurs autres officiers. 1777.

Il y eut cinquante-quatre officiers de faits prisonniers. Les Colons agirent dans cette occasion sur l'offensive ; & quoiqu'ils fussent repoussés avec perte, ils firent voir qu'ils n'étoient point des ennemis à mépriser, qu'ils étoient capables de charger avec résolution, & de faire une retraite en bon ordre. Les Anglais commencèrent alors à perdre l'espérance qu'ils avoient conçue, de pouvoir les battre aisément en pleine campagne, & de terminer la guerre en si peu de tems.

La prise de Philadelphie n'étoit point accompagnée des avantages que les Royalistes avoient attendus de cette conquête. L'armée Américaine étoit toujours en campagne ; & à moins que le passage de la Delaware ne fût libre, il étoit évident qu'ils ne pouvoient pas passer l'hiver dans cette ville. Comme le fruit de la campagne dépendoit de cette possibilité, quinze jours après la bataille les Anglais quittèrent *German-Town*, & se rendirent à Philadelphie, cette situation étant plus propre à la réduction de *Mud-Island*, & pour coopérer avec la flotte à ouvrir le passage de la rivière. Les Américains étoient retournés à leur ancien camp à la

1777. crique de Skippach après l'affaire de *German-Town*, où ils continuoient toujours,

Les deux frères ayant pris ensemble des mesures pour se rendre maîtres de la rivière, le Général fit élever des batteries sur la rive Occidentale, ou du côté de la Pensylvanie, pour assister les vaisseaux à déloger les Colons de *Mud-Island*, dont la réduction parut alors plus difficile qu'il ne se l'étoit imaginé d'abord, à cause qu'on ne pouvoit pas l'approcher. Il ordonna aussi à un corps considérable d'Hessois de traverser la rivière au passage de *Cooper*, vis-à-vis la ville, de marcher le long de la *Delaware*, & de forcer la redoute de *Red-Bank*, tandis que de l'autre côté les vaisseaux & les batteries attaqueroient *Mud-Island* & la force maritime des ennemis. Les Hessois étoient commandés par le Colonel Donop, brave officier, qui avoit acquis de la réputation dans cette guerre, & consistoient, outre l'infanterie légère & les chasseurs, en trois bataillons de grenadiers & le régiment de Mirbach. Les forces des Républicains étoient de huit cens hommes.

(22 Octobre.) M. Donop attaqua les retranchemens des Colons avec impétuosité, & après une

action des plus vives emporta un ouvrage avancé ; 1777.  
mais il trouva ces derniers mieux couverts dans le corps de la redoute, & leur défense plus vigoureuse, qu'il ne s'étoit imaginé. Ils se conduisirent ici avec beaucoup de bravoure. Le Colonel fut mortellement blessé & fait prisonnier. Plusieurs de ses meilleurs officiers eurent le même sort ; enfin, après une action désespérée, les Hessois furent repoussés avec grande perte. On s'est efforcé en Angleterre de cacher la perte des Hessois ; mais j'ai appris de bonne part que cette attaque ne leur coûta pas moins de quatre cens hommes. Les vaisseaux de guerre & les frégates, ayant avec difficulté passé la première barrière, attaquèrent *Mud-Island* dans le tems que le Colonel Donop étoit à *Red-Bank* ; mais la fortune ne leur fut pas plus favorable qu'à lui. Les vaisseaux ne purent approcher assez près pour faire aucun effet sur les ouvrages des ennemis, & les machines que ces derniers avoient coulées dans la rivière, en avoient même altéré le canal. Par ce moyen le vaisseau de guerre l'*Augusta* & la corvette la *Merlin* échouèrent à quelque distance des chevaux-de-frise, & ne purent être reflués. Les Américains, s'apercevant de cette circonstance, envoyèrent aussitôt quatre brûlots, l'un après l'autre, pour mettre le feu à l'*Augusta*, qui furent, dit-on, tous dé-



1777. truits par la vigilance des matelots Anglais.

Quoi qu'il en soit, ce navire prit feu peu de tems après, durant l'action; ce qui obligea les autres à se retirer avec la plus grande précipitation, pour éviter les effets de l'explosion. Dans cette extrémité la *Merlin* fut aussi évacuée; & ce n'est qu'avec bien de la peine qu'on sauva la plus grande partie de l'équipage de l'*Augusta*: le Second Lieutenant, le Chapelain, & un bon nombre de matelots, périrent dans les flammes.

Le mauvais succès de cette entreprise ne découragea pas les Généraux Anglais: ils prirent d'autres mesures, & firent toutes les préparations nécessaires pour réussir. De leur côté les Républicains connoissant de quel avantage il leur étoit d'empêcher la communication de la flotte & de l'armée, n'épargnèrent rien pour mettre ces forts en état de défense.

Le Chevalier Howe fit porter du canon dans une petite isle appelée *Province-Island*, où on éleva des batteries qui incommodèrent terriblement les Américains dans *Mud-Island*. Le 15 de Novembre, tout étant disposé pour l'attaque, les vaisseaux de guerre l'*Isis* & le *Somerset* entrèrent dans le canal de l'Est pour attaquer les

ouvrages en front ; plusieurs frégates s'appro- 1777-  
chèrent d'un nouveau fort du côté des Jerseys  
près de la crique Manto ; & deux autres bâti-  
mens, avec des pièces de vingt-quatre, passèrent  
successivement le canal étroit du côté occidental  
derrière *Hog-Island* ; chose qui fut de la dernière  
conséquence, parce que ces deux vaisseaux &  
les batteries de *Province-Island* enfiloient les  
principaux ouvrages de *Mud-Island*. Une fu-  
rieuse canonnade commença de part & d'autre,  
qui dura jusqu'au soir. Enfin les Américains  
ne pouvant se défendre plus long-tems contre  
une force si formidable, s'apercevant que les  
Anglais fesoient des préparations pour forcer  
leurs ouvrages le lendemain matin, & voyant  
qu'ils n'étoient plus tenables, mirent le feu à  
leurs provisions, & se retirèrent pendant la  
nuit.

Deux jours après, Milord Cornwallis passa  
avec un détachement de *Chester* à *Billing's-Point*,  
où il fut joint par un corps de troupes de  
*New-York*. Il s'avança ensuite à *Red-Bank*,  
qui fut abandonné à son approche, les Ré-  
publicains laissant derrière eux leur artillerie,  
grand nombre de boulets & de provisions.

Leurs vaisseaux, étant alors sans protection  
des deux côtés de la rivière, devoient tôt ou

1777. tard tomber entre les mains des ennemis. Plusieurs de leurs galères, pour éviter cette disgrâce, profitant de l'obscurité de la nuit, passèrent les batteries de Philadelphie, & remonterent la rivière; mais les Anglais, s'en étant aperçus, équipèrent la frégate qu'ils avoient prise, & prirent les mesures nécessaires pour empêcher les autres de passer. Dans cette extrémité les Colons y mirent le feu, & en brûlèrent dix-sept. Malgré tous ces avantages, la saison étant si avancée, tout ce que le Chevalier put faire fut de trouver un passage pour de petits bateaux de transport, ce qui fut néanmoins très-utile à l'armée.

Le Général Washington, ayant été pendant ce tems-là renforcé par quatre mille hommes de l'armée du Nord, s'avança, à quatorze milles de Philadelphie, à un endroit appelé *White-Marsh*, où il campa dans une forte position, ayant à sa droite la crique de *Wassabichen*, & en front *Sandy-run*. Ce mouvement semblant indiquer quelque dessein, le Général Howe s'imagina que les renforts l'engageroient, peut-être, à hasarder une bataille pour le recouvrement de Philadelphie. Comme c'étoit lui-même tout ce qu'il désiroit, il sortit de cette ville le 4 de Décembre au soir, & prit poste à *Chestnut-Hill*

le lendemain matin, en front de la droite des Américains. Voyant qu'ils ne pouvoient point être attaqués de ce côté-là, il changea sa position vers le centre & la gauche. Il y eut quelques petites escarmouches ; après quoi, voyant qu'il n'y avoit pas moyen de les engager à une action, & son armée ayant beaucoup à souffrir de la rigueur de la saison, car ses soldats n'avoient point pris de tentes avec eux, il retourna, le 8, à Philadelphie, pour y établir ses quartiers d'hiver. 1777.

M. Washington quitta alors son camp à *White-Marsh*, & prit une forte position à *Valley-Forge* sur la *Schuylkill*, à environ cinq lieues de Philadelphie. Rien ne montre plus l'influence que ce Général avoit sur ses soldats que de pouvoir les engager à passer l'hiver dans des huttes, & à en supporter toutes les rigueurs en pleine campagne. Cette circonstance démontrait aussi que les Colons étoient prêts à tout souffrir, plutôt que de se soumettre à la force.

Telle fut l'issue de la campagne sur la Delaware ; campagne qui devoit donner à penser aux Ministres de la Grande-Bretagne, & leur faire voir, que la conquête de l'Amérique étoit impraticable ; car leurs armées avoient, pour ainsi



1777. dire, été victorieuses par-tout, excepté à *Red Bank* ; & cependant tout ce qu'elles avoient obtenu par tant de succès répétés étoit la conquête de Philadelphie, tandis que les Américains étoient toujours maîtres des pays d'alentour. Ils pouvoient voir, outre cela, que, quoique ces derniers fussent toujours en état d'attaquer l'armée Royale quand ils le jugeoient à-propos, les Généraux Anglais n'étoient point capables de les engager à une bataille sans leur consentement. Ces réflexions donnèrent beaucoup de chagrin aux habitans de la Grande-Bretagne, & ils commencèrent alors à désespérer de conquérir les Colonies.



## C H A P I T R E V.

**A**PRES avoir raconté ce qui se passoit au 1777. Midi, il faut à présent tourner les yeux vers le Nord, où le Général Burgoyne commandoit une armée d'environ dix-mille hommes bien accoutrés & munis d'une artillerie formidable. Ce Général, espérant d'être joint par grand nombre de Canadiens, avoit pris avec lui des armes, des provisions, & bien d'autres choses, pour les équiper. Outre cette espérance, il avoit engagé les Indiens à prendre parti contre les Colons, & n'attendoit pas peu de succès de cette mesure, connoissant la crainte qu'inspiroient ces Sauvages dans les pays civilisés. Pour justifier cette démarche, qui fesoit horreur aux personnes impartiales de la Grande-Bretagne qui connoissent la barbarie & l'inhumanité avec laquelle ces peuples font la guerre, il dit, qu'elle étoit absolument nécessaire, & qu'il n'y avoit point de milieu; qu'il falloit choisir l'amitié des Indiens, où s'exposer à leur inimitié, puisqu'ils étoient fortement sollicités par le Congrès de prendre parti pour les Républicains.

Le Général Burgoyne étoit secondé par d'excellens Officiers, &, entr'autres, le Major-Général

1777. Phillips, qui s'étoit fait honneur en Allemagne, MM. Frazer, Powel & Hamilton, le Baron Reidefel & le Brigadier-Général Specht. Les troupes étoient bien disciplinées, & en bonne fanté.

Le Colonel Saint-Leger, à la tête de huit cens hommes, ayant avec lui le Chevalier Johnson, qui est né en Amérique, & qui a beaucoup d'influence sur les Indiens, conduisoit une autre expédition sur la rivière Mohawk. Il fut joint quelque tems après par un corps considérable de Sauvages, dont les Officiers étoient Anglais & Américains, & la garde du Canada fut laissée à une force d'environ quatre mille hommes.

L'armée étant enfin arrivée à la rivière Bouquet sur la côte occidentale du lac Champlain, le Général Burgoyne assembla un congrès des Chefs Indiens, &, suivant la coutume de ces peuples, leur donna une fête de guerre le 21 de Juin. Il leur fit ensuite un discours pour exciter leur ardeur dans la cause commune, & pour empêcher les effets de leur férocité naturelle. Il leur dit qu'il falloit épargner les vieillards, les femmes, les enfans & les prisonniers, & ne tuer que ceux qu'ils trouveroient les armes à la

main ; qu'il leur permettoit de balafre ceux <sup>1777.</sup>  
qu'ils avoient tués en bataille ; mais qu'ils de-  
voient regarder les blessés & même les mourans  
comme sacrés, & que, sous quelque prétexte que  
ce fût, il ne leur permettroit point de les affas-  
siner. Il leur promit une compensation pour  
les prisonniers, & les avertit qu'il leur feroit  
rendre compte de ceux qu'ils tueroient de sang-  
froid. Ces mesures adoucirent en quelque sorte  
leur férocité, mais ne furent pas capables d'em-  
pêcher bien des cruautés.

M. Burgoyne dispersa peu après un manifeste  
pour inspirer la crainte & la terreur dans l'esprit  
des Américains. Il représenta le nombre de  
Sauvages qu'il avoit à son service, & rappella  
aux Colons les effets terribles de la rage de ces  
barbares. Il déploya les forces de terre & de  
mer que le Gouvernement Britannique étoit prêt  
à faire fondre sur l'Amérique. Il peignit avec  
les couleurs les plus hideuses la conduite des  
nouveaux Gouverneurs & du Congrès, & les  
accusa d'injustice, de cruauté, de persécution,  
& de tyrannie. Il offrit de l'encouragement &  
de l'emploi à ceux qui contribueroient à sauver  
leur patrie de l'esclavage, & à rétablir dans les  
Colonies le Gouvernement légitime. Il promit  
de la protection, & donna des assurances de



1777. Phillips, qui s'étoit fait honneur en Allemagne, MM. Frazer, Powel & Hamilton, le Baron Reidesfel & le Brigadier-Général Specht. Les troupes étoient bien disciplinées, & en bonne santé.

Le Colonel Saint-Leger, à la tête de huit cens hommes, ayant avec lui le Chevalier Johnson, qui est né en Amérique, & qui a beaucoup d'influence sur les Indiens, conduisoit une autre expédition sur la rivière Mohawk. Il fut joint quelque tems après par un corps considérable de Sauvages, dont les Officiers étoient Anglois & Américains, & la garde du Canada fut laissée à une force d'environ quatre mille hommes.

L'armée étant enfin arrivée à la rivière Bouquet sur la côte occidentale du lac Champlain, le Général Burgoyne assembla un congrès des Chefs Indiens, &, suivant la coutume de ces peuples, leur donna une fête de guerre le 21 de Juin. Il leur fit ensuite un discours pour exciter leur ardeur dans la cause commune, & pour empêcher les effets de leur férocité naturelle. Il leur dit qu'il falloit épargner les vieillards, les femmes, les enfans & les prisonniers, & ne tuer que ceux qu'ils trouveroient les armes à la

main ; qu'il leur permettoit de balafre ceux <sup>1777.</sup>  
qu'ils avoient tués en bataille ; mais qu'ils de-  
voient regarder les blessés & même les mourans  
comme sacrés, & que, sous quelque prétexte que  
ce fût, il ne leur permettroit point de les assas-  
siner. Il leur promit une compensation pour  
les prisonniers, & les avertit qu'il leur feroit  
rendre compte de ceux qu'ils tueroient de sang-  
froid. Ces mesures adoucirent en quelque sorte  
leur férocité, mais ne furent pas capables d'em-  
pêcher bien des cruautés.

M. Burgoyne dispersa peu après un manifeste  
pour inspirer la crainte & la terreur dans l'esprit  
des Américains. Il représenta le nombre de  
Sauvages qu'il avoit à son service, & rappella  
aux Colons les effets terribles de la rage de ces  
barbares. Il déploya les forces de terre & de  
mer que le Gouvernement Britannique étoit prêt  
à faire fondre sur l'Amérique. Il peignit avec  
les couleurs les plus hideuses la conduite des  
nouveaux Gouverneurs & du Congrès, & les  
accusa d'injustice, de cruauté, de persécution,  
& de tyrannie. Il offrit de l'encouragement &  
de l'emploi à ceux qui contribueroient à sauver  
leur patrie de l'esclavage, & à rétablir dans les  
Colonies le Gouvernement légitime. Il promit  
de la protection, & donna des assurances de

1777. sûreté à ceux qui resteroient tranquillement dans leurs habitations, & menaça de toutes les horreurs de la guerre ceux qui continueroient dans la rebellion.

L'armée s'étant arrêtée très-peu de tems à *Crown-Point* pour établir des magasins & des hôpitaux, procéda de concert avec les forces maritimes dans le dessein d'investir Ticonderoga. Cette forteresse est située sur la côte occidentale du lac Champlain, à quelques milles de ce passage étroit, par lequel les eaux du lac George tombent dans le premier. Elle est bâtie sur un angle qui est environné d'eau & de rochers, excepté d'un côté ; & de ce côté elle est couverte d'un marais fangeux, & de lignes de circonvallation, faites par les Français du tems qu'ils étoient maîtres de ce poste. Les Américains avoient ajouté d'autres ouvrages & un fort à ces lignes.

Ils avoient, outre cela, d'autres forts à la gauche vers le lac George, & de nouveaux ouvrages à la droite de ces lignes. A l'Est du passage étroit, & vis-à-vis de Ticonderoga, ils s'étoient donné beaucoup de peine à fortifier une colline élevée, qu'ils appellèrent *Mont Indépendance*. Sur le sommet de ce mont ils

avoient élevé des fortifications, qui renfermoient des caernes, & les avoient bien munies d'artillerie. Le pied du mont qui touchoit les eaux du lac à l'Occident étoit couvert de retranchemens; & une batterie dans le milieu de la colline défendoit ces ouvrages. Avec leur industrie ordinaire, ils avoient joint ces deux forts par un pont de communication jetté sur le passage. Ce pont, comme la plupart de tous leurs ouvrages, avoit coûté beaucoup de travail & de tems. Il étoit soutenu de vingt-deux gros pieux enfoncés dans l'eau à distances égales, & le vuide qu'il y avoit entre ces pieux étoit rempli par des radeaux d'environ cinquante pieds de long & douze de large, bien joints ensemble par de gros verroux & de grandes chaînes, & ainsi attachés aux pieux. Du côté du lac Champlain le pont étoit défendu par une barre composée de plusieurs pièces de bois unies ensemble par des doubles chaînes d'un pouce & demi de grosseur, de sorte que, par ce moyen, ils avoient une communication facile entre les deux forts, & coupoient tout passage par eau du côté du Nord.

Malgré la force apparente de Ticonderoga, ce fort est entièrement commandé par un mont appelé *Sugar-Hill*; ce qui fit que les Colons



1777. tinrent conseil pour savoir si on devoit fortifier cette dernière place ; mais leurs ouvrages étoient déjà trop étendus pour la petitesse de la garnison. Ils espéroient d'ailleurs que la difficulté d'en approcher, & l'inégalité de sa surface empêcheroient les ennemis de profiter de sa situation.

Il seroit difficile d'assurer le nombre de soldats qui composoient la garnison de ces deux forts ; il paroît par la lettre du Général Saint-Clair au Congrès, & les résolutions du Conseil de guerre, qu'elle n'étoit que de trois mille hommes, y compris neuf cens miliciens , dont l'engagement devoit expirer dans peu, & qu'ils étoient mal accoutrés, & encore plus mal armés, manquant sur-tout de baïonnettes, armes si nécessaires dans la défense de lignes & de retranchemens.

Dans un détail des transactions de la campagne, envoyé du Bureau de la guerre de la province de Massachusset aux Plénipotentiaires Américains à la Cour de France, on fait monter les forces de Saint-Clair à cinq mille hommes bien équipés & bien armés. Il faut néanmoins remarquer que l'on y parle avec beaucoup d'amertume de la conduite de ce Général,

comme il avoit lui-même fait auparavant dans 1777.  
une lettre qu'il écrivit au Congrès, touchant la  
conduite de deux de leurs régimens. D'ail-  
leurs il est probable que, dans une relation de  
leurs affaires, faite pour opérer sur les senti-  
mens d'un peuple dont ils avoient déjà reçu  
des bienfaits essentiels, & dont ils en attendoient  
de plus grands, ils feront tomber le blâme  
sur un malheureux Officier, plutôt que d'avouer  
la faiblesse de leurs conseils, ou le peu d'effica-  
cité de leurs armes.

L'armée Anglaise s'avança de l'objet de sa  
destination avec beaucoup d'ordre & de précau-  
tion des deux côtés du lac, la force maritime  
au centre, jusqu'à ce que les ennemis furent  
environnés par les forces de terre. Alors les  
frégates & les bateaux armés mouillèrent hors  
de portée de canon des batteries. Le 2 de Juil-  
let, l'aile droite des Royalistes s'approcha plus  
près du côté de Ticonderoga, & les Améri-  
cains abandonnèrent aussi-tôt leurs ouvrages,  
après avoir mis le feu aux fortifications & aux  
moulins à scie, vers le lac George. Ainsi,  
sans sortie, sans interruption, & sans faire la  
moindre résistance, ils permirent au Major-Gé-  
néral Phillips de prendre possession du poste  
avantageux de *Mount - Hope*, qui, outre qu'il

1777. commandoit leurs lignes, coupoit entièrement leur communication avec ce lac. Ils montrèrent en tout le même manque de vigueur, excepté en faisant un feu continuel d'artillerie, qui n'étoit d'aucun service, & qui ne fut pas même retourné,

Les Anglais fesoient cependant tant de diligence dans la construction de leurs ouvrages, & l'établissement de leurs postes, que, le 5, le fort étoit presque investi des deux côtés du lac. *Sugar-Hill*, & les avantages qu'il offroit, étoient si importans qu'ils se résolurent d'y élever une batterie, malgré le travail que cette mesure exigeoit. Il fallut faire un chemin qui conduisît au sommet du mont, & applanir ensuite ce même sommet. Le Major-Général Phillips se chargea de ce soin, & fut si assidu à cet ouvrage, qu'il ne tardât pas à mettre cette place en état de recevoir de l'artillerie.

Les Américains tinrent ce jour-là un Conseil de guerre. Il y fut représenté que la garnison n'étoit pas suffisante pour la moitié des ouvrages, & que, comme elle étoit obligée d'être constamment de service, il lui étoit impossible de supporter cette fatigue pendant long-tems; que les batteries des ennemis étant prêtes à

s'ouvrir, & la place pouvant être investie de tous côtés en vingt-quatre heures, le seul moyen de sauver les troupes étoit d'évacuer les postes. Cette résolution fut unanimement approuvée du Conseil, & la place évacuée pendant la nuit. 1777.

Il y a ici des erreurs de la part des Généraux Américains que tout le monde peut voir. Si leurs forces n'étoient pas suffisantes pour la défense des ouvrages, pourquoi ne prirent-ils pas cette résolution plus tôt ? Pourquoi ne retirèrent-ils pas les troupes, l'artillerie & les provisions, & ne détruisirent-ils pas les fortifications avant l'arrivée des ennemis ? Pourquoi attendirent-ils jusqu'à ce qu'ils furent presque entourés, & lorsque leur retraite étoit plus pernicieuse au bien de l'Etat que si la place avoit été prise d'affaut ? Ce sont des questions auxquelles je ne vois pas de réponse.

Le bagage de la garnison, l'artillerie, & les provisions, qu'ils eurent le tems d'emporter, furent embarqués dans deux cens bateaux, & envoyés vers *Skenesborough*, sous l'escorte de cinq galères armées. La plus grande partie des troupes prit le chemin de *Castle-Town* pour se rendre à la même place par terre. Les Américains laissèrent (le 6 de Juillet) dans la place



1777. environ cent pièces de canon, & un grand nombre de provisions de guerre & de bouche.

Le jour n'eut pas plus tôt découvert la fuite des Républicains, que le Brigadier-Général Frazer, à la tête de sa brigade d'infanterie légère & des grenadiers, commença à les poursuivre par terre, ainsi que le Major-Général Reidesel, avec les troupes de Brunswick, tandis que le Général Burgoyne conduisit lui-même la poursuite par eau. Les Anglais travaillèrent avec une diligence incroyable à couper le pont qui leur barroit le passage, & leurs efforts eurent tant d'effet que ce fameux pont, qui avoit été dix mois à construire, fut détruit en moins d'heures ; car, à neuf heures du matin, non-seulement les bateaux armés, mais même deux frégates avoient déjà traversé le passage étroit ; en un mot, la poursuite fut si vive qu'à environ trois heures après midi, une partie des bateaux attaqua les galères des Colons, près des chutes de *Skeneborough*.

Ceux-ci se défendirent quelque tems avec courage ; mais lorsqu'ils apperçurent les frégates, ils furent entièrement désespérés, & firent sauter trois de leurs galères ; les deux autres furent prises. Ils mirent aussi le feu aux forts

qu'ils avoient en cet endroit, à leurs moulins & à leurs bateaux, & se retirèrent le mieux qu'ils purent vers la crique *Wood*. Cette mesure donna le dernier coup à la ruine de leur armée; car, ayant ainsi brûlé leurs provisions, ils furent obligés de s'enfoncer dans les bois sans autre chose que leurs armes. L'épouvante & la confusion s'étoient également emparées des troupes de terre. Les soldats avoient perdu toute confiance en leurs Officiers, & il n'étoit guère possible de maintenir la discipline dans de pareilles circonstances. 1777.

Le Brigadier-Général Frazer continua la poursuite avec vigueur durant tout le jour; & ayant reçu intelligence que l'arrière-garde de l'ennemi, commandée par le Colonel Francis, l'un des plus braves de leurs Officiers, n'étoit pas bien loin, il ordonna à ses troupes de passer la nuit sous les armes. Le lendemain, 7 de Juillet, à cinq heures du matin, il joignit les Américains, qu'il trouva bien postés dans un terrain avantageux, & beaucoup supérieurs en nombre. Comme il attendoit à tout moment le Major-Général Reidesel, il commença aussi-tôt l'attaque, de crainte que les ennemis ne s'échappassent. Le courage de leur Commandant, & la bonne opinion qu'ils avoient de son habileté,

1777. leur fit faire ici une plus forte résistance qu'on auroit dû l'attendre de la pauvre condition où ils se trouvoient. Le combat fut long & obstiné, & demeura incertain jusqu'à l'arrivée des Allemands. Alors les Colons fuirent de tous côtés, laissant leur brave Colonel, plusieurs autres Officiers, & deux cents soldats morts sur la place. Il y en eut environ autant de faits prisonniers. On dit que le nombre des blessés se montoit à six cens, dont plusieurs périrent dans les bois. Le nombre des blessés & des morts prouve qu'ils se défendirent avec beaucoup d'opiniâtreté. Je n'ai pu savoir au juste quelle fût la perte des Anglais dans cette occasion ; mais il est probable qu'elle ne fût pas moins grande, si on considère d'ailleurs qu'ils étoient à découvert, & les Républicains retranchés.

Saint-Clair, avec l'avant-garde, étoit alors à *Castle-Town*, environ six milles plus loin. Aussitôt qu'il apprit cette défaite, & la destruction des bateaux, dans la crainte d'être intercepté au fort Anne, il s'enfonça dans les bois sur la gauche, incertain s'il devoit prendre la route de la Nouvelle Angleterre, ou du fort Edward. Pendant ces actions, le Colonel Hill avoit été détaché vers le fort Anne pour intercepter les fuyards ; & une partie de l'armée étoit em-

ployée à transporter des bateaux au-delà des chutes, pour faciliter les mouvemens nécessaires à déloger les Américains de ce fort. 1777.

Dans cette expédition, il fut attaqué par un corps considérable qui, trouvant leurs efforts inutiles à forcer la position avantageuse qu'il avoit choisie, essayèrent d'entourer ses troupes; ce qui le mit dans la nécessité de changer de terrain dans la chaleur de l'action. Le combat fut long & obstiné; les Royalistes donnèrent ici des preuves de leur discipline & de leur courage, en se défendant contre un nombre beaucoup supérieur. Enfin, après une attaque de trois heures, les Républicains cessèrent, &, ayant mis le feu au fort Anne, marchèrent avec précipitation vers le fort Edward sur la rivière d'Hudson.

Tel étoit le torrent rapide du succès de l'armée du Général Burgoyne, qui emportoit tout devant elle. Il n'est pas surprenant que les Officiers & les simples soldats eussent été vains de leur bonne fortune, & s'imaginassent que rien ne pouvoit résister à leur bravoure. Il n'est pas non plus surprenant que, pour les mêmes raisons, ils regardassent leurs ennemis avec le dernier mépris, & pensassent bientôt voir la fin



1777. de leurs travaux, qu'ils crussent déjà être maîtres d'Albany, & qu'ils considérassent la réduction des Provinces Septentrionales comme une chose des plus faciles.

En Angleterre, les *Tories* étoient dans la plus grande joie, & les Américains étoient même perdus de réputation dans l'esprit des *Whigs*. Tout ce que leurs ennemis leur avoient reproché, de n'être que des poltrons & des gens pusillanimes, commençoit alors à être cru, & leurs amis avoient peur qu'une plus longue résistance ne servît qu'à rendre les termes de leur soumission plus durs. Tels étoient les effets de la perte des deux grandes clefs de l'Amérique Septentrionale, Ticonderoga & les lacs.

Le Général Burgoyne resta quelques jours à *Skenesborough* pour attendre l'arrivée des tentes, du bagage, & des provisions. Pendant ce tems-là rien n'étoit épargné pour ouvrir des chemins pour s'avancer vers l'ennemi du côté du fort Anne. Les Anglais levoient aussi à la crique *Wood* avec beaucoup de travail & d'industrie, les arbres, les pierres, & les autres obstacles que l'ennemi avoit mis ; & tâchoient de faire un passage pour les bateaux. A Ticonderoga ils étoient aussi occupés à transporter,  
par

par terre, dans le lac George, plusieurs bateaux armés, & des provisions de bouche. En un mot, il y avoit dans l'armée de M. Burgoyne la plus grande émulation, chose absolument nécessaire pour venir à bout de tous leurs travaux, & pour surmonter les difficultés qu'ils avoient à combattre. 1777.

Le Général Schuyler étoit au fort Edward sur la rivière d'Hudson, où il s'efforçoit d'assembler la milice, & avoit été joint par Saint-Clair avec les débris de son armée, qui avoit pris un long détour dans les bois, où il avoit souffert beaucoup du mauvais tems, des mauvais chemins, & du manque de provisions. Il y avoit aussi plusieurs autres fuyards d'arrivés; mais ils avoient autant besoin d'armes, & de munitions, que de courage pour s'en servir.

Quoique la distance du fort Anne au fort Edward ne fût pas considérable, cependant le pays est naturellement si sauvage, & les Américains avoient travaillé avec tant d'art à en augmenter les difficultés naturelles, que le progrès de l'armée Anglaise étoit fort lent, & demandoit beaucoup de travail. Il est à-peine croyable que des troupes actives, élevées d'ailleurs par leurs succès, & n'ayant point d'enne-

1777. mis pour les arrêter , n'aient été capables de faire qu'un mille, ou deux, par jour. Rien cependant n'est plus vrai, quelque'extraordinaire que cela paroisse. Outre que le pays est désert, & presque impassable, les Colons avoient coupé de gros arbres des deux côtés de la route, dont les branches se joignoient ensemble, & étoient entrelacées , de sorte que les Anglais étoient obligés de lever ces difficultés dans les endroits où ils ne pouvoient point prendre d'autre direction. Ajoutez à cela, que les routes étoient si interrompues de criques & de marais qu'ils n'eurent pas moins de quarante ponts à construire, outre plusieurs à réparer, & l'un d'eux d'une demi-lieue, sur un marais. Les Républicains étoient trop faibles, trop découragés, & probablement trop effrayés des Indiens, pour augmenter les difficultés. Il y avoit, à la vérité, tous les jours quelques escarmouches; mais ils étoient continuellement battus.

En retournant par la rivière du Sud à Ticonderoga, le Général Burgoyne auroit évité la plupart de ces difficultés; car alors il auroit pu embarquer son armée sur le lac George, & de-là procéder vers le fort du même nom, qui est situé à sa source, d'où il y a un grand-chemin qui conduit au fort Edward. Il s'imagina, &

peut-être avec raison, qu'arrêter des troupes au milieu de la victoire, c'étoit donner le tems aux ennemis de revenir de leur panique, & refroidir l'ardeur des vainqueurs. D'ailleurs il s'attendoit à trouver de la résistance au fort George, au lieu, qu'en marchant directement, comme il fesoit, il avoit espérance que la garnison, craignant d'être entourée, abandonneroit ce poste sans combattre

1777.

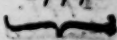
(Le 30 de Juillet.) A l'approche des Royalistes, les Républicains abandonnèrent le fort Edward, & se retirèrent à Saratoga. Il est plus aisé de concevoir que d'exprimer l'enthousiasme de l'armée & du Général à leur arrivée sur la rivière d'Hudson, qui étoit depuis si long-tems l'objet de leurs désirs. Comme les ennemis, selon que M. Burgoyne l'avoit prévu, avoient quitté le fort George, & brûlé leurs vaisseaux, le lac étant alors libre, les Anglais avoient déjà transporté à ce poste grand nombre de provisions de guerre & de bouche de Ticonderoga. Le Général employa aussi-tôt ses troupes à transporter ces articles, avec de l'artillerie, & des bateaux, sur la rivière d'Hudson, pour servir aux opérations futures.

Rien ne sauroit égaler l'étonnement & la terreur que la perte de Ticonderoga excita dans les



1777. provinces de la Nouvelle Angleterre. Le manifeste de M. Burgoyne, qui augmentoit le nombre & le pouvoir des Indiens, contribuoit peut-être plus que tout autre chose à ces effets. Il est cependant bien remarquable qu'au milieu de tous ces dangers, elles ne montrèrent point la moindre disposition à se soumettre. Les Gouverneurs, ainsi que le Congrès, agirent, au contraire, avec fermeté, & prirent des mesures vigoureuses pour arrêter les progrès de l'ennemi. M. Arnold fut envoyé sur-le-champ au secours de Schuyler, avec un train d'artillerie : à son arrivée il retira l'armée de Saratoga, & prit poste à *Still-Water*, qui est situé entre cette première place & l'embouchure de la rivière Mohawk, où elle se décharge dans la Hudson.

Ce mouvement étoit, afin d'être plus à portée de s'opposer au Colonel Saint-Leger, qui s'avançoit par la Mohawk. Ses forces s'augmentèrent de jour en jour ; à quoi les outrages des Sauvages ne contribuèrent pas peu ; car, malgré les règles du Général Anglais, ces barbares étoient trop enclins à la cruauté pour pouvoir être contenus. Amis ou ennemis devenoient la proie de leur férocité. Entr'autres excès, le meurtre de Mademoiselle Macrea, qui arriva peu de tems après, remplit tout le monde

d'horreur. Chaque circonstance de cette action 1777.  
abominable servoit à en augmenter la noirceur.   
Cette Dame étoit dans l'innocence de la jeunesse, & d'une beauté parfaite. Son père étoit attaché à la cause du Roi, & le jour de sa mort elle devoit épouser un Officier Anglais.

Les Républicains prirent de-là occasion de noircir les Royalistes. Les cruautés de ces Sauvages, & la cause dans laquelle ils étoient engagés, furent mises sous le même point de vue. En détestant l'armée qui acceptoit de pareils Alliés, ils condamnoient en même tems le Gouvernement qui se servoit de tels auxiliaires dans une guerre civile; s'efforçant par-là, non point de soumettre, mais d'exterminer un peuple, qu'ils prétendoient de respecter, & de vouloir ramener dans le devoir.

Le Général Gates, pendant ce tems-là, étoit occupé à aggraver, par des écrits, les transactions des Indiens, & à exciter le ressentiment du peuple. Par ce moyen, les avantages que M. Burgoyne espéroit tirer de l'assistance de ces Sauvages furent contre-balancés, ou plutôt ils produisirent un effet contraire à ce qu'il en attendoit. Les habitans des provinces voisines de l'armée n'eurent plus d'autre choix que celui

1777. d'avoir recours aux armes. Chaque particulier apperçut alors la nécessité où il étoit de devenir soldat pour un tems, non-seulement pour sa propre sûreté, mais encore pour la défense & la protection de ceux qui lui étoient plus chers que la vie. Ainsi il sortit des soldats en abondance des bois, des montagnes, & des marais, qui sont, dans ce pays-là, remplis de plantations & de villages.

Les Américains reprirent courage ; & lorsque leurs troupes régulières étoient, pour ainsi dire, anéanties, ils produisirent des forces beaucoup plus grandes & plus formidables.

En même tems les Anglais commencèrent à éprouver des difficultés, qui augmentèrent à mesure qu'ils s'avancèrent, jusqu'à ce qu'à la fin elles devinrent insurmontables.

Depuis le 30 de Juillet jusqu'à la mi-Août ils furent continuellement employés à apporter des bateaux & des provisions du fort Saint-George à la rivière d'Hudson, distance d'environ six lieues. Les chemins, comme nous avons dit, étoient si mauvais, & il tomba tant de pluie pendant ce tems-là, qu'après les plus grands efforts, durant quinze jours de suite, il

n'y avoit pas plus de quatre jours de provisions dans les magasins, ni plus de dix bateaux dans la rivière d'Hudson. 1777.

Dans ces tristes circonstances, ils reçurent avis que le Général Saint-Leger conduisoit ses opérations contre le fort Stanwix. Le Général vit qu'un mouvement rapide dans une conjoncture si critique seroit de la dernière importance. Si les Américains remontoient la Mohawk, & que Saint-Leger réussît, ils se trouveroient entre deux feux, ou, en tous cas, l'armée Anglaïse seroit entr'eux & Albany, de sorte qu'ils auroient été forcés d'en venir aux mains, ou de passer la rivière d'Hudson, & de se retirer dans les provinces de la Nouvelle Angleterre, situées de ce côté-là. Si, au contraire, ils abandonnoient le fort Stanwix à son sort, & se retiroient vers Albany, le pays des Mohawks demeureroit tout ouvert, & la jonction avec Saint-Leger établie. La propriété de ce mouvement étoit évidente; mais la difficulté étoit de l'exécuter.

Il n'étoit point praticable de maintenir une communication avec le fort George durant tout le tems d'une marche si étendue, & tandis que la distance des troupes augmentoit tous les jours. L'armée étoit trop faible pour former



**1777.** une chaîne de postes d'une telle longueur ; des escortes continuelles pour chaque convoi auroient encore été plus inconveniens ; & l'ennemi étoit capable, à tous momens, de rompre la ligne de communication. Il falloit donc, ou trouver d'autres ressources, ou abandonner ce projet.

Le Général Burgoyne étoit informé que les Républicains recevoient beaucoup de bétail de la Nouvelle Angleterre, qui, après avoir passé la rivière Connecticut, prenoit la route de Manchester & d'Arlington, & étoit déposé à un petit village, appelé Bennington, jusqu'à ce que leur armée en eût besoin. Bennington est situé entre les fourches de la rivière Hofick, avant qu'elle prenne ce nom, & à environ six lieues & demie à l'Est de la Hudson. Ils avoient, outre cela, dans cet endroit un dépôt de toutes sortes de provisions de guerre & de bouche, & ce qui auroit été d'un grand service aux Royalistes, un nombre considérable de chariots, dont ceux-ci avoient grand besoin. Cette place étoit gardée par un corps de milice, dont le nombre varioit tous les jours. La prise de ce village auroit levé toutes les difficultés qui arrêtoient les opérations des Anglais, & les auroient mis en état de continuer leur marche

sans délai. M. Burgoyne se résolut donc de  
tâcher de surprendre la place, & confia l'exécu- 1777.  
tion de cette place au Lieutenant-Colonel Baum,  
Allemand de nation. La force destinée à ce  
service étoit de cinq cens hommes.

Pour faciliter cette opération, & être à portée  
de profiter du succès, l'armée prit poste sur la  
rivé orientale de la Hudson, presque vis-à-vis  
Saratoga, où elle fit passer plusieurs partis par  
le moyen d'un pont de radeaux. En même tems  
un corps de grenadiers de Brunswick, d'infan-  
terie légère, & de chasseurs, sous le commande-  
ment du Lieutenant-Colonel Breyman, se posta  
à *Battenkill* pour soutenir Baum, s'il étoit néces-  
saire. Celui-ci, dans sa marche, rencontra un  
convoi de bétail & de provisions, qu'il prit sans  
difficulté, & l'envoya au camp. Le manque  
de voitures & de chevaux, joint à la mauvaîseté  
des chemins, le retarda cependant si fort que les  
Américains furent informés de son dessein, &  
eurent le tems de se préparer à le recevoir. A  
son approche du village, il reçut intelligence  
que les ennemis étoient en trop grand nombre  
pour être attaqués avec succès, & se posta avan-  
tageusement près des moulins de Santcoick,  
dans un endroit qu'on appelle la Crique Wal-  
loon, à environ quatre milles de Bennington.

1777. Il envoya ensuite avis au Général de sa situation, M. Breyman reçut aussi-tôt ordre de joindre Baum ; mais la bonne fortune des Anglais commença pour lors à changer. Breyman fut tellement retardé par le mauvais tems, les mauvais chemins, & la difficulté de traîner son artillerie dans un pays presque impassable, qu'il fut deux jours à faire huit lieues, malgré tous les plus grands efforts.

Le Général Starke, qui commandoit la milice Américaine à Bennington, résolut de ne point attendre la jonction des deux partis, & avança le matin du 16 d'Août, tandis que Breyman étoit embarrassé dans la route, pour attaquer Baum dans ses retranchemens. Le Colonel se défendit galamment ; mais ses petits ouvrages furent enfin emportés de tous côtés, & deux pièces de canon qu'il avoit avec lui tombèrent entre les mains des ennemis. La plupart des Indiens & des Canadiens se réfugièrent dans les bois. Les dragons Allemands, n'ayant plus de munitions, M. Baum les mena à la charge, l'épée à la main ; mais ils furent bientôt obligés de céder au nombre, & se rendirent prisonniers de guerre, le brave Lieutenant-Colonel ayant été blessé dans ce dernier effort.

Breyman, qui n'avoit pas la moindre idée de 1777.  
cette action, arriva près de la même place à  
environ quatre heures du soir, où, au lieu de  
trouver ses amis, il se vit attaqué de tous côtés.  
Malgré la fatigue de ses troupes, elles se com-  
portèrent avec fermeté & avec vigueur, & dé-  
logèrent les Américains de deux ou trois postes.  
Elles furent néanmoins à la fin obligées de se  
retirer du mieux qu'elles purent, après avoir  
tiré toutes leurs munitions, laissant derrière elles  
deux pièces d'artillerie. Le soir favorisa leur  
retraite, sans quoi elles auroient probablement  
eu le même sort que le détachement du Lieute-  
nant-Colonel Baum.

La perte des Royalistes dans ces deux actions  
fut de six cens hommes ; mais c'étoit-là le  
moindre de leurs maux. La réputation & le  
courage que cette victoire donna à la milice,  
voyant qu'elle étoit capable de battre des trou-  
pes réglées, & que ni les Allemands, ni les  
Anglais, n'étoient point invincibles, fut de beau-  
coup plus de conséquence. C'étoit la première  
fois que la fortune se déclaroit en faveur des  
Américains du côté du Canada depuis la mort de  
Montgomery. Ils avoient toujours reçu défaite  
sur défaite depuis ce tems-là. Leur joie fut  
donc grande à cette occasion ; & les Anglais, au



1777. contraire, commencèrent à perdre cette confiance qu'une longue suite de succès leur avoit inspirée.

Le siège du fort Stanwix, que les Américains ont depuis nommé fort Schuyler, fut conduit avec tant de succès dans le commencement, qu'en des tems plus heureux, il n'auroit pas manqué de tomber entre les mains du Colonel Saint-Leger. Le Général Harkimer marchoit à la tête de huit ou neuf cens miliciens, avec un convoi de provisions, pour secourir le fort. Saint-Leger connoissant le danger où il feroit, s'il étoit attaqué dans ses retranchemens par ce renfort & par la garnison tout-à-la-fois, n'ignorant pas d'ailleurs le genre de service auquel les Indiens sont plus propres, détacha M. John Johnson, avec quelques troupes réglées, à la tête de ces Sauvages, pour se mettre en ambuscade dans les bois, & intercepter les Républicains dans leur marche.

Il paroît par la conduite des miliciens, & de leur Chef, qu'ils étoient tout-à-fait ignorans de la discipline militaire. Sans reconnoître le terrain, & sans avoir d'avant-garde, ils tombèrent aveuglément dans le piège qu'on leur tendoit. Etant tout-d'un-coup attaqués, le 6 d'Août, de

tous côtés, par un feu roulant des mousqueterie, 1777.  
ils furent mis en désordre ; & ce désordre fut  
augmenté par les Indiens, qui se précipitèrent  
furieusement dans leurs rangs, & firent un car-  
nage épouvantable avec leurs lances & leurs  
haches.

Malgré leur manque de conduite, les mili-  
ciens ne manquèrent point de courage dans cette  
situation déplorable. Au milieu d'un si grand  
danger, & d'une exécution si sanglante, qui  
étoit encore plus terrible par l'apparence & la  
conduite des principaux acteurs, ils eurent la  
présence d'esprit de recouvrer un terrain avan-  
tageux, qui les rendit ensuite capables de se  
battre en retraite ; ce qui sauva le tiers du dé-  
tachement. Il y en eut environ quatre cens de  
tués, & deux cens de faits prisonniers. Les  
animosités, dans cette occasion, furent portées  
au plus haut degré, & il y eut peu de pitié de  
témoignée aux vaincus.

Les Indiens, qui croyoient avoir acheté cette  
victoire extrêmement cher, ayant trente-trois  
des leurs de tués, & vingt-neuf de blessés, entre  
lesquels il y avoit plusieurs de leurs Chefs, &  
de leurs guerriers favoris, devinrent si intraita-  
bles, & si féroces, qu'il n'y eut pas moyen

1777. d'arrêter leur barbarie. Ils massacrèrent la plupart des prisonniers de sang-froid.

Durant cet engagement, la garnison, ayant reçu intelligence de l'approche de leurs amis, avoit fait une diversion en leur faveur, par le moyen d'une vigoureuse sortie, sous la conduite du Colonel Willet, qui étoit alors Commandant en second. Willet conduisit son entreprise avec beaucoup d'habileté & de courage. Il fit bien du mal dans le camp des ennemis, remporta beaucoup de butin, & plusieurs choses dont ils avoient grand besoin dans la forteresse, fit quelques prisonniers, & revint sans perte. Il entreprit ensuite, de concert avec un autre Officier, une expédition bien plus dangereuse. Ces deux braves gens passèrent pendant la nuit au milieu des ouvrages des assiégés; &, méprisant le danger & la cruauté des Sauvages, firent vingt lieues dans des bois impassables, & des marais inconnus, pour exciter le pays à donner du secours à la forteresse. Des actions si nobles méritent d'être transmises à la postérité.

Aussi-tôt que Saint-Leger apprit le succès de son détachement, il n'épargna rien pour tirer avantage de cette victoire, en intimidant les

ennemis. Il écrivit au Gouverneur, & lui fit représenter, par ses messagers, la situation désespérée où la garnison se trouvoit à présent, après la défaite de leurs amis, & l'impossibilité de recevoir d'autre secours, puisque le Général Burgoyne, après avoir tout emporté devant lui, étoit alors à Albany, où il recevoit la soumission des pays voisins. Magnifiant ensuite ses forces, il les avertissoit que si, dans ces circonstances, ils continuoient par opiniâtreté une défense inutile, ils n'auroient plus droit à aucune condition, & ne devoient point espérer de quartier. Il s'étendit particulièrement sur la peine qu'il avoit prise pour appaiser les Indiens, qui étoient enragés à cause de leur dernière perte, & sur la promesse qu'il avoit obtenue d'eux, qu'en cas que le fort se rendît sur-le-champ, ils épargneroient la garnison, tandis que, d'un autre côté, ils déclaroient avec les exécutions les plus amères, que, s'ils rencontroient plus de résistance, ils massacreroient non-seulement tous les soldats du fort, mais même tous les vieillards, les femmes, & les enfans, du pays de Mohawk. Il dit que ses sollicitations étoient fondées sur l'humanité, & promit, que si la garnison se rendoit sans délai, elle pouvoit s'attendre à être traitée avec tous les égards que peut avoir un ennemi généreux. 1777.



1777.

Le Colonel Gansevort, Gouverneur de la place, se comporta avec beaucoup de fermeté : il répondit, que les Provinces-Unies de l'Amérique lui avoient confié le commandement du fort, & qu'il le défendrait à tout hasard jusqu'à la dernière extrémité : il ajouta, qu'il ne se croyoit pas responsable des conséquences dont il étoit menacé s'il s'acquittoit de son devoir. On observa sagement dans le fort, que les ennemis n'auroient pas pris tant de peine à faire valoir leurs succès & le nombre de leurs troupes, si les avantages dont ils se vantoient avoient été aussi grands qu'ils les représentoient.

Le Colonel Saint-Leger trouva le fort en meilleur état, & mieux défendu, qu'il ne s'étoit imaginé. Après avoir pris beaucoup de peine dans ses approches, il s'aperçut que son artillerie n'étoit pas assez forte pour faire impression : c'est pourquoi il résolut de s'avancer si près qu'elle pût être de quelque efficacité ; mais tandis qu'il étoit occupé à mettre ce dessein en exécution, les Indiens reçurent avis qu'Arnold étoit en marche à la tête de neuf-cens hommes pour venir au secours de la place. Le Lieutenant-Colonel s'efforça de les encourager, en leur promettant de les conduire lui-même, & de faire combattre ses meilleures troupes.

troupes. Il mena leurs Chefs pour marquer le champ de bataille, & poussa même la flatterie jusqu'à les consulter sur le plan d'opérations. Tandis qu'il travailloit de cette manière à faire renaître leur confiance, d'autres partis arrivèrent avec intelligence qui doubloit & triploit le nombre des ennemis, & de plus avec la nouvelle fort consolante, que l'armée du Général Burgoyne étoit taillée en pièces. La-dessus M. Saint-Leger retourna au camp, & assembla un Conseil de leurs Chefs, espérant que, par l'influence du Chevalier John Johnson, & de MM. Claus & Butler, il pourroit les engager à rester : mais il fut trompé ; car, pendant que le Conseil se tenoit, une partie des Indiens décampa, & le reste menaça d'en faire autant, si le Commandant n'ordonnoit pas immédiatement la retraite.

En conséquence, le 22 d'Août, les Anglais quittèrent leurs retranchemens d'une manière qui eut plutôt l'air d'une fuite que d'une retraite, laissant derrière eux leurs tentes, leur artillerie, & la plupart des provisions, qui tombèrent entre les mains de la garnison. Il paroît même, suivant le rapport du Lieutenant-Colonel Saint-Leger, qu'il avoit autant de peur de ses Alliés que de ses ennemis, & que les Mes-

1777. *saillages* (nation de sauvages) pillèrent plusieurs bateaux appartenant à l'armée. Il paroît aussi qu'ils volèrent le bagage des Officiers, & prirent tous les autres articles qui leur fesoient plaisir. On dit même qu'à quelques milles du camp, ils dépouillèrent, & ensuite massacrèrent les soldats qui, par fatigue, ou autrement, ne pouvoient pas suivre le gros de l'armée. Le fait étoit, au sujet du secours qui venoit au fort, que M. Arnold, à la tête de deux mille hommes, s'avançoit le long de la rivière Mohawk, & que pour plus de diligence il avoit quitté le corps de l'armée, & par des marches forcées à travers les bois, il arriva, avec un détachement de neuf cens hommes, à la forteresse, deux jours après que les ennemis eurent levé le siège. Ainsi on peut voir que les appréhensions des Sauvages n'étoient point trop mal fondées, & qu'elles leur épargnèrent probablement un châtiment qui n'auroit pas été des plus tendrement administré.

Cette disgrâce donna le dernier coup, de ce côté-là, au pouvoir des Anglais. Les Américains représentèrent ces actions comme des victoires glorieuses, & témoignèrent la plus grande joie. Gansevoort & Willet, le Général & le Colonel Warner, qui avoient commandé

à Bennington, furent regardés, avec raison, 1777.  
comme les sauveurs de leur patrie. La milice  
de la Nouvelle Angleterre commença alors à  
être fière, & à oublier toute distinction entre  
elle & les troupes réglées. Plus leur confiance &  
leur orgueil augmentèrent, plus par conséquent  
la crainte qu'ils avoient de l'armée de Bur-  
goyne diminua, jusqu'à ce qu'enfin ils en par-  
lèrent avec mépris, & prédirent publiquement  
quel seroit son sort. En même tems le Géné-  
ral Gates, en qui les Américains avoient placé  
beaucoup de confiance, vint prendre le com-  
mandement de l'armée, événement qui redou-  
bla leur ardeur & leurs espérances. L'arrivée  
de cet Officier avoit permis à M. Arnold de  
porter du secours au fort Stanwix, comme nous  
l'avons déjà vu.

Pendant ce tems-là le Général Burgoyne  
continuoit dans son camp sur la rive orientale  
de la rivière d'Hudson, presque vis-à-vis de  
Saratoga, où il faisoit les plus grands efforts  
pour apporter des provisions du fort George.  
Ayant à la fin pour trente jours de provisions,  
il résolut de passer la rivière, ce qu'il fit vers  
le milieu de Septembre, & campa sur les hau-  
teurs & dans la plaine de Sarotoga. Les Amé-



1777. ricains étoient alors dans le voisinage de *Still-Water*. On croit, & non pas sans raison, que cette mesure causa la perte de l'armée.

Le Général Anglais commit certainement de grandes fautes. Il perdit d'abord un tems considérable à faire venir des provisions de Ticonderoga à *Skenesborough*, & du fort George à la rivière d'Hudson; ce qui donna le tems à la milice de la Nouvelle Angleterre de s'assembler, & aux Américains de revenir de leur panique. Lorsqu'il eut pris la résolution de marcher vers le fort Anne par des chemins presque impassables, au lieu de traîner après lui une artillerie pesante, & qui ne servoit qu'à l'embarasser, il auroit dû la laisser avec le bagage à Ticonderoga, & s'avancer vers Albany par des marches forcées, puisque cette ville n'est qu'à environ soixante-dix milles de *Skenesborough*. L'on dira, peut-être, qu'il étoit nécessaire d'avoir des provisions. J'en conviens; mais, en supposant qu'il eut été dix jours à faire ce chemin, il n'avoit qu'à charger chaque soldat de trente livres de provisions de bouche; & cela auroit été plus que suffisant pour faire sa route. D'ailleurs il auroit pu amener avec lui trois ou quatre cens chevaux,

puisque'il n'en manquoit pas; & ce nombre 1777.  
étoit capable de porter à dos tout ce dont  
l'armée avoit besoin.

Après avoir négligé ce premier moyen, il fit une erreur encore plus grossière en passant la rivière d'Hudson, & en se jettant, par ce moyen, au milieu des ennemis qui venoient de tous côtés au camp de Saratoga. Il falloit pour lors conserver la communication avec les lacs : ou, s'il étoit résolu de continuer sa marche vers Albany, à tout hazard, il auroit dû la continuer le long de la rive orientale de la Hudson. Le chemin étoit presque aussi bon que sur la rive occidentale ; &, par ce moyen, cette grande rivière auroit été entre son armée & celle des ennemis. Il est vrai que la ville d'Albany étoit située de l'autre côté de la Hudson ; mais les Anglais, maîtres de l'embouchure de cette belle rivière du côté de la Nouvelle-York, auroient pu lui donner toutes sortes de secours, s'il s'étoit présenté vis-à-vis cette place : d'ailleurs, s'il n'avoit point été possible de s'en rendre maître, il auroit pu fort aisément joindre l'armée du Général Clinton. L'on verra même par la suite de cette Histoire que ce dernier Général, après la prise des forts Montgomery & Clinton, avoit envoyé le Lieu-

1777. tenant-Général Vaughan, pour assister M. Burgoyne, avec plusieurs bateaux armés, sous la protection du Chevalier *James Wallace*, Chef d'Escadre ; que ceux-ci vinrent sans opposition jusqu'à quarante-cinq milles d'Albany, & que les petits bateaux auroient pu même pousser jusqu'à la ville, si cette mesure avoit été nécessaire. Arrivé à Albany, il auroit trouvé abondance de bétail, & d'autres denrées. Outre cela, la jonction auroit été formée avec le Général Clinton ; & l'on peut voir, par une lettre de ce dernier, qu'il y avoit toutes sortes de provisions dans les environs de *New-York*, puisque, lorsque M. Burgoyne avoit exprimé ses doutes sur la possibilité de faire subsister son armée au cas qu'il parvînt à Albany, le Chevalier avoit ramassé sur-le-champ de quoi faire subsister une armée de cinq mille hommes.

Enfin, lorsqu'il eut passé la rivière d'Hudson, & qu'il se fut avancé dans les plaines de *Saratoga*, puisque le succès de sa marche, suivant sa propre relation, dépendoit de la prise du bétail, des chariots, & des autres provisions qu'il y avoit à Bennington, au lieu d'envoyer vers cette place un détachement de cinq cens hommes, & de confier cette entreprise à des gens qui ne connoissoient ni les chemins, ni

la langue du pays, il auroit dû détacher au moins deux mille hommes, & en donner le commandement à un Officier Anglais.

1777

Le 19 de Septembre il arriva en front de l'ennemi ; &, comme il n'y avoit que quelque petits bois qui les sépareroient, il se mit à la tête de l'aile droite. Cette aile étoit couverte par le Général Frazer & le Lieutenant-Colonel Breyman, avec leurs brigades, & ceux-ci étoient eux-mêmes couverts en front & en flanc par les Canadiens & les Indiens. L'aile gauche & l'artillerie, sous le commandement des Majors-Généraux Philips & Reidesel, étoient placées dans la grande route, & dans les prairies près de la rivière. Les Américains, incapables, par la nature du pays, d'appercevoir les différentes combinaisons de la marche, sortirent de leur camp en grande force, dans le dessein d'attaquer l'aile droite des ennemis en flanc. Étant inopinément arrêtés par la forte position du Général Frazer, ils contremarchèrent aussi-tôt ; & la nature du pays, qui avoit été la cause de leur méprise, servant alors à empêcher qu'ils ne fussent découverts, & que les Anglais ne tirassent avantage de leur mouvement, ils dirigèrent leurs principaux efforts contre l'autre côté de la même aile. Les Anglais ne furent



1777. pas peu surpris de la hardiesse avec laquelle ils commencèrent l'attaque, & de la vigueur & de l'opiniâtreté qu'ils montrèrent dans le combat depuis trois heures après midi jusqu'après le coucher du soleil. Le Brigadier-Général Arnold étoit à leur tête, & cherchoit le danger avec une ardeur & une intrépidité incroyable. Ce brave homme, qui s'étoit déjà distingué dans plusieurs autres actions, se signala dans celle-ci d'une manière particulière. Les Royalistes se défendirent avec beaucoup de courage, & obligèrent enfin les Américains à leur abandonner le champ de bataille. Ceux-ci, cependant, n'attribuent leur retraite qu'à l'obscurité de la nuit, & ils retournèrent effectivement en bon ordre dans leur camp. Les Anglais commencèrent alors à être convaincus qu'il y avoit, dans d'autres parties du monde, des soldats aussi courageux que dans les Îles Britanniques, & qui osoient combattre en pleine campagne. Ils perdirent bien du monde dans cette action; & ce n'étoit qu'une pauvre consolation pour eux que les Républicains en eussent perdu davantage. L'armée resta cette nuit-là sous les armes dans le champ de bataille, & campa le lendemain à portée de canon des ennemis. L'aile droite de ces derniers étoit inaccessible, & leur gauche trop bien fortifiée

pour pouvoir être insultée. Dans ces circonstances le Général Burgoyne se trouva obligé de rester lui-même sur la défensive. 1777.

Il paroît qu'il manqua encore, en cette occasion, de prudence; car, ayant en front une armée beaucoup plus nombreuse que la sienne, & qui s'augmentoît tous les jours, au lieu de penser à la retraite, ou au moins de tout préparer pour cette dernière mesure, au cas qu'elle devînt nécessaire, il fortifia son camp dans la plaine de Saratoga, & écrivit au Général Clinton de lui envoyer du secours, quoique ce dernier lui eût mandé plusieurs fois que les forces qu'il commandoit étoient à peine capables de garder les postes qui lui avoient été confiés. Il prétendit alors qu'il avoit toujours compté sur la coopération de l'armée de la Nouvelle-York. Il peut se faire qu'au commencement de la campagne, le Général Burgoyne s'attendoit que le Chevalier Howe auroit donné assez d'embarras aux Américains de ce côté-là pour les empêcher de l'attaquer en si grand nombre; mais, après le départ de la grande armée pour la Chesapeake, il ne devoit plus compter sur une coopération, puisque le Chevalier Clinton étoit obligé d'agir lui-même

1777. sur la défensive. D'ailleurs on verra à la fin de ce volume, par une lettre de M. Burgoyne au Général Howe, en date du 6 Août, qu'il ne demande aucun secours ; & la teneur de sa lettre démontre qu'il se croyoit seul capable de pénétrer jusqu'à Albany. Le trop de confiance qu'il avoit en ses propres troupes, & le mépris qu'il entretenoit de celles des Américains, furent la cause de sa ruine.

Dans la longue dispute qu'il y eut entre le Vicomte Sackville & le Général Burgoyne, ce dernier, pour s'excuser de ne point avoir pensé à la retraite, dit que ses ordres étoient péremptatoires, & qu'il étoit obligé d'avancer à tout hasard, tandis que le premier soutint le contraire. Afin que le Lecteur soit lui-même en état de décider ce point important, j'ai mis, les ordres donnés, à la fin de cet ouvrage,

Quoi qu'il en soit, M. Clinton lui fit une réponse en chiffres, qui ne lui parvint qu'avec beaucoup de difficulté, en lui répétant ce qu'il lui avoit déjà mandé : ' Vous connoissez ma ' pauvreté, lui dit-il ; mais mon intention est ' néanmoins de faire une diversion en votre ' faveur, en attaquant le fort Montgomery, &

les autres forteresses qui sont dans les montagnes, pour garder le passage de la rivière du Nord. 1777.

Quoique cette diversion ne répondit pas à l'assistance que M. Burgoyne demandoit, il crut qu'elle pouvoit lui être fort utile en obligeant le Général Gates à diviser son armée. Il lui renvoya donc aussi-tôt le messager, & ensuite dépêcha deux Officiers déguisés, & d'autres personnes de confiance, par différentes routes, pour l'informer exactement de sa situation, & le presser de mettre son dessein en exécution. Il lui fit savoir en même tems, qu'il avoit assez de provisions, & qu'il avoit résolu de garder sa position jusqu'au 12 du mois suivant, dans l'espérance de quelque événement favorable. En même tems il fortifia son camp du mieux qu'il put, & éleva des redoutes pour la protection des magasins & des hôpitaux. Il étoit alors obligé de veiller continuellement les mouvemens des Américains, dont le nombre augmentoit tous les jours.

L'esprit d'entreprise étoit alors devenu trop général dans les provinces de la Nouvelle-Angleterre pour qu'il fût possible à une petite armée de pouvoir y résister. Tandis que M.



1777. Burgoyne avoit les Généraux Gates & Arnold sur les bras, ses difficultés furent augmentées, & sa situation devint encore plus critique, & plus précaire, par une entreprise inattendue de la milice de la Nouvelle-Hampshire, & de Connecticut. Ceux-ci avoient dessein de lui couper toute communication avec le Canada, en recouvrant les forts du Mont Indépendance & de Ticonderoga, & en redevenant au moins maîtres du lac George.

Cette entreprise étoit sous la direction du Général Lincoln ; & l'exécution en fut confiée aux Colonels Brown, Johnston, & Woodbury, avec des détachemens d'environ cinq cens hommes chacun. Ils conduisirent leurs opérations avec tant de secret & d'adresse, qu'ils surprirent effectivement, le 17 de Septembre, tous les postes avancés entre la place de débarquement à la partie septentrionale du lac George & le corps de la forteresse de Ticonderoga. Les monts Défiance & *Hope*, les lignes des Français, un fort, deux cens bateaux, & un vaisseau armé tombèrent entre leurs mains. Quatre compagnies d'infanterie, autant de Canadiens, & la plupart des équipages des bateaux, furent faits prisonniers. Ils rendirent aussi la liberté à plusieurs de leurs camarades, qui étoient ren-

fermés dans les forts dont ils s'étoient rendu 1777.  
maîtres. Dans la chaleur du succès ils débar-  
quèrent les canons du vaisseau qu'ils avoient  
pris ; & , après avoir sommé plusieurs fois le  
Brigadier Powel de se rendre , ils firent des  
attaques réitérées sur les ouvrages de Ticon-  
deroga , & du Mont Indépendance , jusqu'à  
ce qu'enfin, se trouvant repoussé dans tous les  
assauts, & n'étant point muni pour ce service,  
ils abandonnèrent leur dessein.

Au commencement d'Octobre, le Général  
Burgoyne jugea à-propos, à cause de l'incerti-  
tude de sa situation, de diminuer la ration des  
soldats ; mesure à laquelle ils se soumirent avec  
la meilleure volonté. Les choses demeurèrent  
dans cet état jusqu'au 7 ; & alors, n'ayant  
point d'intelligence de M. Clinton, & le tems  
qu'il avoit marqué étant presque expiré, M.  
Burgoyne fit un mouvement à la gauche de  
l'ennemi, pour découvrir s'il y avoit moyen de  
forcer un passage, s'il étoit nécessaire d'avancer,  
ou de le déloger pour faire une retraite, & en  
même tems pour couvrir un fourage dont l'ar-  
mée avoit grand besoin.

Un détachement de quinze cens hommes de  
troupes réglées, soutenu de deux pièces de cam-

1777. } pagne de douze livres de balles, & de six de six, commandé par le Général en personne, eut ordre de s'avancer. La garde du camp sur les hauteurs fut confiée aux Brigadiers-Généraux Hamilton & Speight; celle des redoutes & de la plaine, au Brigadier Goll: les troupes se formèrent à un quart de lieu de la gauche des ennemis; & les Canadiens & Indiens furent placés dans les chemins de traverse, & dans les bois.

Les Américains n'eurent pas plus tôt aperçu ce mouvement qu'ils fondirent avec impétuosité sur les grenadiers Anglais, qui étoient postés pour soutenir l'aile gauche de la ligne. Ceux-ci se défendirent avec courage; mais ne pouvant être soutenus des Allemands, qui étoient à leur droite, parce qu'ils avoient eux-mêmes assez d'ennemis sur les bras, ils furent obligés de se retirer en désordre. L'aile droite alloit alors être attaquée en flanc par une force supérieure, & les Colons avoient dessein de couper la retraite, lorsque le Général, s'apercevant de leur intention, fit une seconde ligne de l'infanterie légère pour couvrir sa retraite. Ce fut dans ce mouvement que le brave Général Frazer fut mortellement blessé. La situation du détachement étoit alors bien critique. Les Majors-Généraux Philips & Reidesel eurent ordre de couvrir

la retraite; mais les ennemis étoient en si grand nombre, & combattoient avec tant d'ardeur, 1777.  
que les Royalistes, malgré la bravoure avec laquelle ils se défendoient, furent obligés de retourner avec précipitation dans leur camp, laissant derrière eux six pièces de canon. Les Américains poursuivirent leur succès avec la dernière intrépidité. A-peine les Anglais étoient-ils entrés dans leur camp qu'ils les attaquèrent avec furie dans leurs lignes, se précipitant, sans rien craindre, à travers un feu roulant d'artillerie & de mousqueterie. M. Arnold conduisoit l'attaque avec son impétuosité ordinaire contre cette partie des retranchemens où étoit Milord Balcarras. Il y rencontra une brave résistance. L'action fut des plus vives pendant quelque tems, chaque parti semblant résolu de remporter la victoire. Dans ce moment critique de danger & de gloire, ce Général intrépide fut dangereusement blessé dans le tems qu'il entroit dans les ouvrages. Ce malheur déconcerta, sans doute, ses soldats, qui, après quelques nouveaux efforts, furent enfin repoussés. Il n'en fut pas de même du côté des Allemands. Le Lieutenant-Colonel Breyman ayant été tué, les Américains emportèrent ses retranchemens l'épée à la main, & mirent ses troupes en déroute, se saisissant de leur artillerie, tentes



1777. & bagage. Par ce moyen ils eurent une ouverture sur la droite & sur l'arrière-garde des Anglais. Rien n'égalait alors la détresse de ces derniers, & un changement de position paroïssoit absolument nécessaire. La nuit qui mit fin à la bataille donna le tems au Général de faire ce mouvement, & son obscurité lui fournit les moyens de réussir dans cette entreprise difficile. Ce changement se fit avec le plus grand ordre & le plus grand silence. Ce n'étoit pas un mouvement d'une aile ou d'une partie des troupes ; mais un mouvement général de toute l'armée, du camp & de l'artillerie, pour prendre poste sur les hauteurs au-dessus de l'hôpital. Par ce moyen les Républicains se trouvoient dans la nécessité de faire une nouvelle disposition. La perte des Anglais fut considérable ce jour-là, & sur-tout en Officiers. Entre les morts les plus regrettés furent le Général Frazer, le Colonel Breyman, & le Chevalier Clarke, Aide-de-camp de M. Burgoyne. MM. Williams & Ackland, le premier Major d'Artillerie, & l'autre Major des Grénadiers, furent faits prisonniers.

Le lendemain, 8 d'Octobre, le Général, voyant que rien ne pouvoit le débarrasser de ses difficultés qu'une action décisive, au cas qu'elle réussît,

réussît, résolut de tenter cette mesure désespérée, 1777.  
& offrit bataille aux Américains.

Il y eut plusieurs escarmouches ; & ces derniers poussèrent un gros détachement pour prendre la droite des Anglais à revers. Burgoyne, sensible du danger où il se trouvoit d'être entouré, jugea qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de se retirer à Saratoga. A neuf heures du soir l'armée décampa, & cette retraite se fit sans aucune perte. La pluie qui tomba toute la nuit empêcha les Colons de s'apercevoir de cette mesure, & probablement sauva l'armée Anglaise. L'hôpital & les malades tombèrent entre les mains des ennemis. Le Général Gates se comporta envers ceux que la fortune de la guerre avoit fait tomber entre ses mains avec beaucoup d'humanité, & avec des égards qui lui feront toujours honneur.

La perte des Républicains dans ces différentes attaques fut grande ; mais elle ne servit qu'à augmenter leur courage, voyant qu'ils étoient capables de battre les meilleures troupes d'Angleterre. Les Généraux Lincoln & Arnold furent dangereusement blessés.

1777. La pluie dont nous avons parlé ne permit point au Général Burgoyne de passer la crique *Fishkill*, qui est au Nord de Saratoga, avant le 10 au matin. Il trouva à son arrivée un corps des ennemis, qui y étoient déjà avant lui, & qui jettoient des retranchemens sur les hauteurs. A son approche ils repassèrent la Hudson, & joignirent un plus grand corps, qui étoit posté de l'autre côté de la rivière, pour empêcher le passage de l'armée. Il n'y avoit plus alors d'autre espérance que de retourner vers le fort George, & de regagner le Canada.

Dans ce dessein il envoya un détachement d'ouvriers, sous une forte escorte, pour réparer les ponts, & ouvrir les chemins au fort Edward; mais il étoit trop tard. A peine furent-ils partis, que les Américains, se présentant sur les hauteurs en grand nombre, & paroissant disposés à passer *Fishkill*, & à attaquer l'armée, l'obligèrent de rappeler les troupes Européennes, dont l'escorte étoit composée, & de ne laisser qu'une garde de Provinciaux. Les ouvriers n'avoient pas encore fini le premier pont, qu'ils se trouvèrent attaqués de tous côtés, & que leur garde fut mise en déroute.

La condition des Anglais étoit alors désespérée. La rive opposée de la rivière d'Hudson étoit couverte d'ennemis, & les bateaux de provisions, qui avoient suivi l'armée depuis qu'elle avoit quitté le voisinage de Stillwater, étoient continuellement exposés à leurs attaques. Il y eut des escarmouches sans nombre, des bateaux de pris & de repris; enfin il fallut débarquer les provisions, comme le plus sûr moyen, & les porter sur les hauteurs à travers un feu terrible. 1777.

Dans ces circonstances il y eut un Conseil de guerre pour considérer de la possibilité de continuer la retraite. La seule mesure qui avoit l'apparence de probabilité fut adoptée; c'étoit de marcher pendant la nuit au fort Edward, chaque soldat portant ses provisions sur son dos. Il n'étoit plus question d'emporter l'artillerie & le bagage; l'impossibilité de cette mesure étoit trop évidente pour être mise en délibération. Il fut proposé de forcer les gués près du fort.

Pendant que le Général faisoit les préparations nécessaires pour exécuter cette résolution désespérée, il reçut intelligence que les ennemis avoient eu la prévoyance de pourvoir par tous



1777. les moyens possibles à couper la retraite, & qu'il étoit impraticable de mettre son projet en exécution ; car, outre qu'ils étoient fortement retranchés aux gués qu'il avoit dessein de passer, ils avoient un camp bien muni d'artillerie sur les hauteurs qui sont entre le fort Edward & le fort George. D'ailleurs ils avoient des partis tout le long de la rivière ; de sorte qu'il étoit impossible aux Anglais de faire un mouvement sans être découverts.

Abimés de fatigue, abandonnés des Indiens, affaiblis par les désertions, les Royalistes étoient alors réduits au nombre de trois mille cinq cens, outre les Canadiens & les Provinciaux, sur lesquels ils ne pouvoient pas beaucoup compter. Ils étoient entourés d'une armée trois fois aussi nombreuse ; ils avoient épuisé leurs provisions, & ne pouvoient ni avancer, ni reculer, sans être accablés par le nombre de leurs ennemis.

Dans cette triste condition, on dit, qu'ils se comportèrent avec le même courage qu'ils avoient jusqu'ici combattu, couchant toutes les nuits avec leurs armes, tandis que les boulets de canon, & même des grappes, tomboient continuellement dans le camp. A la fin, ne rece-

vant point de secours, & n'ayant plus la moindre espérance d'en recevoir, le Général ordonna, le 13 d'Octobre, qu'on examinât les provisions; & on trouva qu'il n'y en avoit plus que pour trois jours. 1777.

Il assembla aussi-tôt un Conseil de guerre, où il invita non-seulement tout l'Etat-Major, mais même tous les Capitaines commandans. Le résultat du Conseil fut une détermination unanime d'entrer en traité avec le Général Gates. Ce brave homme, sans faire paraître la moindre arrogance, & sans être fier d'une suite continue de succès, offrit les termes les plus modérés, & se comporta avec tant de politesse & d'humanité qu'il méritât même les louanges des vaincus. Jamais on ne vit de conquérant au milieu de la victoire, & lorsque ses ennemis étoient tout-à-fait en son pouvoir, agir avec plus de modération, sur-tout la conduite de ces derniers n'ayant pas été des plus généreuses, puisqu'ils avoient brûlé plusieurs maisons dans leur retraite, & que d'ailleurs leurs compatriotes fesoient bien du dégât sur la rivière du Nord. La plus grande difficulté consistoit en un point d'honneur, que M. Gates accorda volontiers.

1777.

Le 17, les articles de la capitulation furent signés de part & d'autre. Les principaux articles, exclusivement de ce qui regardoit l'accommodement des troupes jusqu'à Boston, & pendant qu'elles resteroient à cette place, étoient, que l'armée sortiroit de son camp avec les honneurs de la guerre & son artillerie, & que les soldats mettroient bas les armes au commandement de leurs Officiers à un certain endroit ; qu'ils auroient la liberté de s'embarquer à Boston pour l'Europe, à condition qu'ils ne serviroient point en Amérique pendant la guerre. Les soldats ne devoient point être séparés de leurs Officiers, & ceux-ci devoient avoir la permission de faire l'appel. Les Officiers seroient libres sur leur parole, & auroient la liberté de porter l'épée. Tout le bagage particulier devoit être sacré, & les provisions publiques délivrées sur la parole d'honneur du Général. Tous ceux qui appartenoient à l'armée, & qui avoient suivi le camp, devoient être compris dans ces articles ; les Canadiens avoient permission de retourner chez eux.

M. Gates remplit toutes ces conditions, autant qu'il étoit en son pouvoir, avec la plus grande ponctualité. On dit même qu'il agit avec tant

de délicatesse envers les Anglais, qu'il ne permit pas à ses soldats de fortir de leurs lignes pour être témoins de la disgrâce de leurs ennemis, quand ils mirent bas les armes. 1777.

Les Colons, dans leur relation, font monter le nombre de ceux qui se rendirent prisonniers ce jour-là à cinq mille sept cens cinquante-deux y compris les Canadiens & les Provinciaux. Ils dirent que le nombre de blessés qu'ils trouvèrent dans l'hôpital étoit de cinq cens vingt-huit, & celui des tués, blessés, & des déserteurs, depuis le 6 de Juillet, de deux mille neuf cens trente-trois, faisant en tout neuf mille deux cens treize hommes. Ils acquirent aussi un beau train d'artillerie de fonte de trente-cinq pièces de différens calibres.

Tandis que le Général Burgoyne éprouvoit ce revers de fortune, le Chevalier H. Clinton conduisoit son expédition sur la rivière du Nord avec le plus grand succès. Il avoit embarqué pour ce service environ trois mille hommes, & il étoit accompagné d'une force maritime, composée de vaisseaux de guerre, de galères armées, & d'autres plus petits bâtimens, sous la conduite du Chef-d'escadre Hotham. Leur premier



1777. objet étoit de reduire les forts Montgomery & Clinton, qui, quoiqu'assez considérables, étoient, en ce tems-là, mal gardés. Il résolut donc de les surprendre par un coup de main. Ils étoient situés sur les rives opposées d'une crique qui descendoit dans la rivière du Nord, & leur communication étoit préservée par le moyen d'un pont.

Après quelques mouvemens, pour cacher le dessein réel, les Anglais débarquèrent, en deux divisions, à une grande distance de leur objet. Quoiqu'ils fussent obligés de passer par des montagnes & des chemins difficiles, leur marche fut néanmoins si bien calculée, qu'ils arrivèrent en même tems sur les rives opposées, & commencèrent ensemble leurs différentes attaques le 6 d'Octobre. L'apparence des vaisseaux augmenta la surprise & la terreur des garnisons, lorsqu'elles virent sur-tout que les galères pouvoient avancer très-près des murailles. Elles se défendirent cependant avec courage; mais la vigueur avec laquelle les ennemis attaquèrent, rendit leurs efforts inutiles, & les deux forts furent emportés d'assaut. Les Royalistes ne montrèrent pas ici cette modération qui a fait tant d'honneur au Général Gates, & l'esprit de

parti leur fit oublier les égards qu'on doit à un ennemi brave & généreux. La plupart des infortunés qui tombèrent entre leurs mains, furent passés au fil de l'épée. 1777.

Les Américains, après la perte des forts, mirent le feu à deux belles frégates, & à d'autres vaisseaux, qui furent tous consumés, ainsi que leurs provisions. Ils abandonnèrent aussi, & brûlèrent, un autre fort, appelé Constitution, deux ou trois jours après, à l'approche des Anglais. Le Général Tryon, à la tête d'un détachement, étoit occupé, pendant ce tems-là, à brûler un beau village, qui commençoit à fleurir, où il y avoit des casernes pour quinze cens hommes, avec beaucoup de provisions.

L'artillerie trouvée dans les forts consistoit en cent pièces de canons de différens calibres. Outre cela il y avoit une grande quantité de toutes sortes de provisions. Une grande barre, & une chaîne, qui avoient coûté 1,400,000 livres tournois, furent aussi détruites. En un mot, la perte des Américains fut plus grande qu'elle n'avoit encore été dans aucune autre occasion depuis le commencement de la guerre. Leur attention étoit attirée du côté du Canada,

1777. & ils négligeoient les choses moins considérables pour s'occuper de l'objet principal. L'expédition ne finit point là. Le Chevalier Wallace, avec une petite escadre de frégates légères, & le Général Vaughan, avec un détachement de troupes, continuèrent, pendant plusieurs jours, leurs excursions sur la rivière, portant par-tout le fer & le feu.

Cette conduite des Anglais ne leur fait point du tout d'honneur, & montre même de l'ingratitude : car dans le tems que la générosité du Général Gates accordoit à Burgoyne des conditions plus favorables qu'il n'avoit droit d'espérer, le Lieutenant-Général Vaughan réduisoit en cendre la ville d'Esopus. M. Gates, piqué de cette conduite, lui écrivit une lettre fort sévère, en lui annonçant qu'il se repentiroit peut-être bientôt de ses cruautés. A l'approche de ce brave homme, les Anglais se retirèrent à *New-York*, & démantelèrent les forts, sans retirer d'autres avantages de cette expédition que d'aliéner encore plus les Colons.

Telle fut l'issue de la campagne du Nord, dont on avoit attendu des effets bien différens, & sur laquelle les Ministres s'étoient fondés

pour la réduction des Colonies. Elle servit, 1777.  
ainsi que bien d'autres évènements, à confirmer  
l'opinion de ceux qui prédirent l'impossibilité  
de réduire un pays rempli de bois & de mon-  
tagnes, où une armée est arrêtée à chaque pas,  
& où une victoire n'est pas moins ruineuse  
qu'une défaite.

*Fin du Tome II.*



9 FEB 70

---

---

P A P I E R S

*Qui ont rapport à la CAPITULATION  
du Général BURGOYNE avec le Général  
GATES.*

---

N<sup>o</sup> I.

*Au Major - Général GATES.*

*le 13 d'Octobre 1777.*

**L**E Lieutenant-Général Burgoyne a envie d'envoyer un Officier de l'Etat-Major avec un message au Major-Général Gates, touchant des affaires de la dernière importance aux deux armées. Il désire de savoir à quelle heure le Général Gates pourra le recevoir demain matin.

*Réponse au Lieutenant-Général BURGOYNE.*

*Au camp de Saratoga, à 9 heures du soir,  
le 13 d'Octobre 1777.*

**L**E Major-Général Gates recevra l'Officier du Lieutenant-Général Burgoyne au poste avancé de l'armée des Etats-Unis demain à dix heures du matin, d'où il sera conduit au quartier du Général.

N<sup>o</sup> II.

*M. KINGSTON délivra le message suivant au  
Major-Général GATES, le 14 d'Octobre.*

**A**PRÈS vous avoir combattu deux fois, le Lieutenant-Général Burgoyne est resté quelques jours dans sa position présente, déterminé à tenter une troisième bataille contre quelques forces que vous puissiez amener contre lui.

Il est informé de la supériorité de votre armée en fait de nombre, & des dispositions que vous avez faites pour intercepter ses convois, & rendre sa retraite une scène de carnage des deux côtés. Dans cette situation, il est poussé par des motifs d'humanité, & se croit justifié par des principes établis, & des exemples antérieurs, à épargner le sang de ses braves soldats, à des conditions honorables. Si le Major-Général Gates se trouve disposé à traiter d'après ces principes, le Lieutenant-Général Burgoyne propose une suspension d'armes, pendant le tems nécessaire pour communiquer les articles préliminaires auxquels lui, & toute son armée, sont résolus de se tenir, dans quelque extrémité qu'ils puissent se trouver.

N° III.

*Propositions de M. GATES, avec les réponses de  
M. BURGOTNE.*

I. **L**ES troupes du Général Burgoyne, étant extrêmement affaiblies par des défaites répétées, par les désertions, les maladies, &c. leurs provisions épuisées, leurs chevaux, tentes & bagage ou pris, ou détruits, leur retraite impossible, & leur camp investi, ne doivent attendre d'autres termes que ceux de se rendre prisonnières de guerre.

*Réponse.* L'ARMÉE du Lieutenant-Général Burgoyne, quelque réduite qu'elle puisse être, n'admettra jamais que sa retraite est impossible tant que les soldats qui la composent auront des armes.

II. **L**ES Officiers & les soldats peuvent garder le bagage qui leur appartient. Les Généraux des Etats-Unis ne permettent jamais que les particuliers soient pillés.

III. **L**ES troupes de Son Excellence le Lieutenant-Général Burgoyne seront conduites, par les routes les plus convénables, à la Nouvelle Angleterre, leurs marches seront faciles, & elles auront abondance de provisions sur la route.



*Réponse.* CET article est déterminé par la première proposition du Général Burgoyne, qui est ci-jointe.

IV. LES Officiers seront libres sur leur parole, pourront garder leurs épées, & seront traités avec la libéralité ordinaire d'Europe, tant qu'ils continueront, par leur conduite, de la mériter ; mais ceux qui seront pris, après avoir manqué à leur parole, comme l'ont déjà fait plusieurs Officiers Anglais, doivent s'attendre à être emprisonnés.

*Réponse.* COMME il n'y a point dans cette armée aucun Officier capable de manquer à sa parole, cet article n'a pas besoin de réponse.

V. TOUTES les provisions de bouche & de guerre, armes, artillerie, chariots, chevaux, &c. seront délivrés à des Commissaires choisis pour cet effet.

*Réponse.* D'ACCORD, les armes exceptées.

VI. CES articles étant signés, les troupes, sous le commandement de Son Excellence le Lieut. Général Burgoyne, seront rassemblées dans leur camp, où elles mettront bas les armes, & on les conduira ensuite vers la rivière pour marcher vers Bennington.

*Réponse.* CET article est inadmissible, même à la dernière extrémité. Cette armée, plutôt que de consentir à mettre bas les armes dans son camp, est déterminée à fondre sur l'ennemi, & à ne point recevoir de quartier.

VII. LA suspension d'armes continuera jusqu'au coucher du soleil pour recevoir la réponse du Général Burgoyne.

*Signé HORATIO GATES,*

*Au camp de Saratoga,  
le 14 d'Octobre 1777.*

Nº IV.

*Le Major KINGSTON alla trouver l'Aide-Major-Général de M. GATES au coucher du soleil, & délivra le message suivant :*

SI le Général Gates n'a pas dessein d'abandonner l'article VI, le traité n'a plus lieu. Tous les soldats de l'armée souffriront plutôt la mort que de se soumettre à cet article. La cessation d'armes finira ce soir.

N<sup>o</sup> V.

*Propositions du Lieutenant-Général BURGOYNE,  
avec les Réponses du Major-Général GATES.*

**L**ES réponses ci-jointes étant données aux propositions du Major - Général Gates, il reste au Lieutenant - Général Burgoyne, & à l'armée sous son commandement, de proposer les articles suivans :

I. **L**ES troupes sortiront de leur camp avec les honneurs de la guerre, & l'artillerie des retranchemens, qui sera laissée à une certaine place assignée.

*Réponse.* **L**ES troupes sortiront de leur camp avec les honneurs de la guerre, & l'artillerie des retranchemens, marcheront jusqu'au bord de la rivière, où le vieux fort étoit situé, & y laisseront leur artillerie & leurs armes.

II. **O**N accordera aux troupes un passage libre pour la Grande - Bretagne, à condition qu'elles ne serviront plus en Amérique durant les troubles, & on assignera un port pour l'entrée des transports qui viendront les prendre quand le Général Howe l'ordonnera.

*Réponse.* **D'**ACCORD; le port de Boston.

III. S'IL y avoit un cartel, par lequel cette armée, ou une partie des troupes qui la composent, pussent être échangées, l'article précédent doit être nul autant que l'échange pourra avoir lieu.

*Réponse.* D'ACCORD.

IV. TOUTS les Officiers retiendront leurs voitures, leurs chevaux, & autre bétail. Le bagage ne sera point visité, sur la parole d'honneur du Lieutenant-Général Burgoyne, qu'il n'y a point d'effets publics. M. Gates prendra conséquemment les mesures nécessaires pour l'observation de cet article.

*Réponse.* D'ACCORD.

V. DANS la marche, les Officiers ne seront pas séparés de leurs soldats ; & dans les quartiers, les Officiers seront logés suivant leur rang, & ne feront point empêchés de faire l'appel, & les autres choses nécessaires à la régularité.

*Réponse.* D'ACCORD ; selon que les circonstances le permettront.

VI. IL y a dans l'armée différens corps, composés de matelots, d'ouvriers, de rouliers, de compagnies indépendantes, & d'autres personnes ; le Général Burgoyne s'attend que tous ces gens-là, de quelque pays qu'ils puissent être,



seront pleinement compris dans les articles, & traités comme s'ils étoient Anglais.

*Réponse.* D'ACCORD, pleinement compris.

VII. Tous les Canadiens, & autres gens appartenant à l'établissement du Canada, auront la liberté de retourner chez eux.

*Réponse.* D'ACCORD.

VIII. ON accordera immédiatement des passeports à trois Officiers, qui n'ont pas de plus haut rang que celui de Capitaine, & que le Général Burgoyne nommera pour porter des dépêches aux Chevaliers Howe & Carleton, & en Grande-Bretagne, par la voie de New-York.

*Réponse.* D'ACCORD.

IX. LES articles précédens doivent être regardés comme préliminaires pour former un traité, dans le cours duquel il peut en survenir d'autres dignes de la considération des deux partis; c'est pourquoi il est proposé que deux Officiers de chaque armée confèrent ensemble, & rapportent leurs délibérations à leurs Généraux respectifs.

*Réponse.* CETTE capitulation doit être finie aujourd'hui à deux heures, les troupes sortir de

leur camp à cinq, & être prêtes à marcher demain matin vers Boston.

X. LE Lieutenant - Général Burgoyne enverra son Aide-Major-Général pour recevoir la réponse de M. Gates demain matin à dix heures.

*Réponse.* D'ACCORD.

*Signé* HORATIO GATES.

*A Saratoga, le 15 d'Octobre 1777.*

N<sup>o</sup> VI.

LES huit premiers articles préliminaires des propositions du Lieutenant-Général Burgoyne, & le II, III & IV de celles du Major-Général Gates étant agréables, le fondement du traité est hors de dispute; mais les autres articles subordonnés, & les réglemens qui naissent de ces articles préliminaires, demandant de l'explication & de la précision entre les parties avant qu'un traité définitif puisse être sûrement exécuté, il est nécessaire que le tems dont le Général Gates fait mention dans sa réponse du IX soit plus long. Le Lieutenant - Général Burgoyne est d'accord de nommer sur-le-champ deux Officiers qui pourront, avec deux autres, assignés par le Major-Général Gates, proposer,

discuter, & régler ces articles subordonnés, afin que le traité puisse être exécuté dans toutes les formes le plus tôt possible.

*Signé* JOHN BURGoyNE.

*Au camp de Saratoga,  
le 15 d'Octobre 1777.*

LE Major Kingston est autorisé de fixer la place de rendez-vous pour les Officiers proposés.

Fixé par le Major Kingston à l'endroit où étoit la maison de M. Schuyler.

N<sup>o</sup> VII.

DANS le courant de la nuit le Lieutenant-Général Burgoyne a reçu intelligence qu'une force considérable a été détachée de l'armée du Major-Général Gates pendant le cours des négociations. Le Lieutenant-Général Burgoyne conçoit que cette circonstance, si elle est véritable, est non-seulement une violation de la suspension d'armes, mais même qu'elle est tout-à-fait contraire aux principes sur lesquels le traité est fondé, qui sont une grande supériorité en fait de nombre dans l'armée du Général Gates. C'est pourquoi le Général Burgoyne demande qu'on permette à deux de ses Officiers d'examiner les

forces des Américains , afin qu'il puisse être convaincu qu'il n'y a point eu de pareils détachemens, & que le même principe de supériorité sur lequel le traité est fondé existe toujours.

*Le 16 d'Octobre.*

N<sup>o</sup> VIII.

*Articles de convention entre le Lieutenant-Général  
BURGOYNE & le Major-Général GATES.*

I. **L**ES troupes sous le Général Burgoyne doivent sortir de leur camp avec les honneurs de la guerre & l'artillerie des retranchemens, marcher vers le bord de la rivière où étoit le vieux fort, & là mettre bas les armes & laisser leur artillerie. Elles déposeront leurs armes au commandement de leur propres Officiers.

II. **O**N accordera à l'armée du Général Burgoyne un passage libre à la Grande-Bretagne, à condition que les soldats dont elle est composée ne serviront point en Amérique pendant la guerre ; & le port de Boston est nommé pour l'entrée des transports qui doivent venir prendre les troupes quand il plaira au Général Howe de l'ordonner.



III. S'IL y a un cartel par lequel l'armée du Général Burgoyne, ou partie des troupes, puissent être échangées, l'article précédent sera nul autant que l'échange aura lieu.

IV. L'ARMÉE du Général Burgoyne marchera vers la baie de Massachusset, par le chemin le plus court & le plus aisé, & établira ses quartiers, ou dans Boston, ou aussi près de cette ville qu'il sera possible, afin que l'embarquement des troupes ne soit pas différé, quand les bateaux de transport arriveront.

V. SUR la route, & pendant que les troupes seront dans le pays, on leur fournira des provisions, par l'ordre du Major-Général Gates, sur le pied des rations de sa propre armée, & s'il est possible, les chevaux & autres bestiaux des Officiers auront du fourage sur le pied ordinaire.

VI. TOUTS les Officiers garderont leurs voitures, leurs chevaux de charge, & autre bétail : le bagage ne sera point cherché sur la parole d'honneur du Général Burgoyne, qu'il n'y a point d'effet public de caché. Le Major-Général Gates prendra conséquemment les mesures nécessaires pour que cet article soit exactement

observé. Si l'on avoit besoin de voitures durant la marche pour le transport du bagage des Officiers, les gens du pays en fourniront, s'il est possible, au taux ordinaire.

VII. PENDANT la marche, & lorsque l'armée sera dans ses quartiers dans la province de Massachusset, les Officiers, autant que les circonstances le permettront, ne seront pas séparés de leurs foldats. Les Officiers seront logés suivant leur rang, & on ne les empêchera pas de faire l'appel, & les autres choses nécessaires au bon ordre & à la discipline.

VIII. T O U S les corps de l'armée du Lieutenant-Général Burgoyne, soit matelots, ouvriers, rouliers, compagnies indépendantes, en un mot, tous ceux qui ont suivi l'armée, de quelque pays qu'ils puissent être, seront pleinement compris dans toute l'étendue du sens des articles précédens, & traités comme Anglais.

IX. T O U S les Canadiens, ou toutes les personnes appartenant à l'établissement du Canada, foldats, ouvriers, rouliers, compagnies indépendantes, & autres qui ont suivi l'armée, de quelque description qu'ils puissent être, auront

permission de s'en retourner chez eux, & seront conduits sur-le-champ, par la voie la plus courte, au premier poste Anglais sur le lac George. On leur fournira des provisions comme aux autres troupes, & ils seront liés par la même condition, de ne point servir en Amérique pendant la guerre présente.

X. ON accordera sur-le-champ des passeports à trois Officiers point au-dessus du rang de Capitaine, qui seront nommés par le Lieutenant-Général Burgoyne, pour porter des dépêches aux Chevaliers Howe & Carleton, & aussi en Angleterre, par la voie de New-York; & le Major-Général Gates engage la foi publique que ces dépêches ne seront point ouvertes. Ces Officiers pourront partir aussi-tôt qu'ils auront reçu leurs dépêches, voyager par la route la plus courte, & de la manière la plus expéditive.

XI. PENDANT le séjour des troupes dans la province de Massachusset, les Officiers feront sur leur parole d'honneur, & auront droit de porter l'épée.

XII. SI les troupes du Général Burgoyne trouvoient qu'il fût nécessaire d'envoyer cher-

cher leurs habits, ou leur bagage, au Canada, elles auront la permission de le faire, & on leur accordera les passeports nécessaires pour cela.

XIII. CES articles doivent être mutuellement donnés & échangés demain à neuf heures du matin, & les troupes, sous le commandement du Lieutenant-Général Burgoyne, sortir de leurs retranchemens à trois heures après midi.

*Signé* HORATIO GATES.

*Au camp de Saratoga,  
le 16 d'Octobre 1777.*

*(vraie Copie)*

POUR prévenir tous les doutes qui pourroient s'élever de ce que le Lieutenant-Général Burgoyne n'a pas signé le traité ci-dessus, le Général Gates déclare que sa signature y est aussi pleinement comprise que si elle avoit été spécifiquement mentionnée.

*Signé* HORATIO GATES.



En CONGRÈS, le 4 Juillet 1776.

*DÉCLARATION des Représentans des Etats-  
Unis de l'Amérique, assemblés dans un Congrès  
Général.*

QUAND, dans le cours des évènements humains, il devient nécessaire à un peuple de rompre les liens politiques qui l'unissoient à un autre, & de prendre parmi les Puissances de la terre un rang égal & séparé, auquel les lois de la nature & du Dieu de la nature lui donnent droit de prétendre, un certain respect dû aux opinions du genre humain exige qu'il déclare les raisons qui l'engagent à cette séparation.

Nous tenons comme des vérités évidentes que tous les hommes sont créés égaux, & qu'ils ont reçu de leur Créateur de certains droits inaliénables; qu'entre ces droits sont la vie, la liberté, & la poursuite du bonheur; que pour assurer ces droits, les Gouvernemens ont été établis parmi les hommes, & dérivent leur juste autorité du consentement de ceux qui sont gouvernés; que quand un Gouvernement ne tend point à ces fins, le peuple est en droit de le changer, ou de l'abolir, & d'en établir un nouveau, fondé sur les principes qui lui paroissent

front les plus convenables à sa sûreté & à sa félicité.

La prudence nous dit, à la vérité, qu'on ne doit pas changer, pour des causes triviales & passagères, des Gouvernemens qui ont été long-tems établis; & l'expérience même nous démontre, que les hommes sont plutôt disposés à souffrir tant que les maux sont supportables, que de se faire justice, en abolissant les formes de Gouvernement auxquelles ils sont accoutumés; mais quand une longue chaîne d'abus & d'usurpations, tendant invariablement au même but, prouve que l'on a dessein de les réduire sous un pouvoir despotique, c'est leur droit, il est même de leur devoir, de rejeter un pareil Gouvernement, & de créer de nouveaux gardiens de leur sûreté.

Telle a été la souffrance passive de ces Colonies, & telle est à présent la nécessité qui les oblige à changer leur ancienne forme de Gouvernement. L'histoire du présent Roi de la Grande-Bretagne est une histoire d'injures répétées, & d'usurpations qui ont toutes pour objet de réduire ces Provinces sous le Gouvernement le plus despotique. Pour preuve de ce que

nous avançons, qu'un monde impartial examine les faits suivans :

Il a refusé de donner son consentement aux lois les plus utiles & les plus nécessaires au bien public.

Il a défendu à ses Gouverneurs de passer des lois dont la nécessité étoit des plus pressantes, à moins qu'ils n'eussent auparavant obtenu son consentement, de sorte que les affaires sont demeurées en suspens, &, durant cette suspension, il les a entièrement négligées.

Il a refusé de passer d'autres lois pour le bien-être de différentes grandes provinces, à moins que leurs habitans ne renonçassent au droit de représentation dans la législation; droit inestimable, & qui n'est formidable qu'aux tyrans.

Il a convoqué les Représentans du peuple dans des endroits inaccoutumés, désagréables, & éloignés du dépôt de leurs archives publiques, dans l'intention seulement de les obliger, à force de vexations, à se conformer à ses mesures.

Il a souvent cassé les Chambres d'Assemblée, parce qu'elles s'opposoient avec courage à ses invasions sur les droits du peuple.

Il a refusé pendant long-tems, après une pareille cassation, d'en convoquer d'autres ; de sorte que, par ce moyen, l'exercice du pouvoir législatif, qui ne sauroit être anéanti, est retourné entre les mains du peuple ; l'Etat demeurant pendant ce tems-là exposé aux invasions du dehors, & à des convulsions au dedans.

Il s'est efforcé d'empêcher la population de ces Colonies, en abolissant les lois qui leur permettoient de naturaliser les étrangers, en refusant d'en passer d'autres pour encourager leur émigration, & en augmentant les conditions pour l'appropriation des terres.

Il a empêché l'administration de la justice, en refusant de donner son consentement à des lois pour établir une autorité judiciaire.

Il a rendu les Juges entièrement dépendans de sa volonté, quant à la tenure de leurs charges, & le paiement de leur salaire.

Il a créé un nombre infini de nouveaux emplois, & a envoyé ici des essaims d'Officiers pour tourmenter le peuple, & manger sa subsistance.



Il a entretenu parmi nous, en tems de paix, des armées sur pied, sans le consentement de notre législation.

Il a affecté de rendre le pouvoir militaire indépendant, & même supérieur au pouvoir civil.

Il a combiné avec d'autres à nous soumettre à une Jurisdiction, étrangère à notre Constitution, & qui n'est point reconnue par nos lois, en donnant son consentement à leur prétendus actes de législation,

Pour loger des corps considérables de troupes parmi nous ;

Pour les protéger, par un examen ridicule, de la punition des assassins qu'ils pourroient commettre dans ces Colonies ;

Pour interrompre notre commerce avec toutes les parties du monde ;

Pour imposer des taxes sans notre consentement ;

Pour nous priver, en plusieurs occasions, d'un examen par des Jurés ;

Pour nous transporter au-delà des mers pour y être examinés pour de prétendues offenses ;

Pour abolir dans une province voisine le système libre des lois Anglaises, y établir un Gouvernement arbitraire, & agrandir ses limites, la rendant par-là un exemple & un instrument capable d'introduire le même pouvoir absolu dans ces Colonies;

Pour nous priver de nos chartres, abolir nos excellentes lois, & altérer entièrement la forme de notre Gouvernement;

Pour suspendre notre législation, & se déclarer revêtus de l'autorité de faire des lois pour nous dans tous les cas.

Il a abdiqué le Gouvernement des Etats, en nous déclarant hors de sa protection, & en faisant la guerre contre nous.

Il a pillé nos mers, ravagé nos côtes, brûlé nos villes, & ôté la vie à nos compatriotes.

Il transporte à présent de grandes armées de mercenaires étrangers, pour achever l'ouvrage de la mort, de la désolation, & de la tyrannie déjà commencé par des actes de cruauté & de perfidie, dont on trouve à peine des exemples dans les siècles les plus barbares, & qui sont tout-à-fait indignes du Chef d'une Nation civilisée.

Il a forcé nos compatriotes, pris sur la haute mer, à prendre les armes contre leur patrie, à devenir les bourreaux de leurs amis & de leurs confrères, ou à périr eux-mêmes par leurs mains.

Il a excité parmi nous des soulèvemens domestiques, & s'est efforcé de lâcher contre les habitans de nos frontières les Sauvages inhumains & sans pitié, dont la manière de faire la guerre est si barbare, qu'ils n'épargnent ni âge, ni sexe, ni condition.

Dans chaque circonstance de ces oppressions nous avons présenté les plus humbles requêtes, afin d'obtenir du soulagement à nos maux ; mais on n'a répondu à nos fréquentes pétitions que par des injures répétées.

Un Prince, dont le caractère est aussi marqué par toutes les actions qui forment un tyran, est incapable de gouverner une nation libre.

Nous n'avons point non plus manqué d'égards pour nos confrères de la Grande-Bretagne ; nous les avons avertis de tems en tems des attentats de leur législation, pour exercer sur nous une juridiction illégitime ; nous leur avons rappelé les circonstances de notre émigration & de nos

établissémens dans ce pays-ci ; nous en avons appelé à leur justice & à leur magnanimité ; & nous les avons conjurés, par les liens de notre parenté de désavouer ces usurpations qui interromproient indubitablement notre commerce & notre correspondance avec eux : mais ils ont aussi été sourds à la voix de la justice & du sang. Il faut donc que nous nous soumettions à la nécessité de déclarer notre séparation, & que nous les regardions désormais comme le reste du genre humain, ennemis dans la guerre, & amis dans la paix.

C'est pourquoi nous, les Représentans des Provinces-Unies de l'Amérique, assemblés en Congrès, prenant à témoin de la droiture de nos intentions le Juge Suprême de l'univers, publions & déclarons solennellement, au nom & par l'autorité du bon peuple de ces Colonies, que ces Provinces-Unies sont, & doivent être, des Etats libres & indépendans ; qu'elles sont absoutes de la fidélité qu'elles devoient à Sa Majesté Britannique ; que toute liaison entr'elles & la Grande-Bretagne est & doit être rompue ; & que, comme Etats indépendans, elles ont pouvoir de déclarer la guerre, & de faire la paix, de former des alliances, d'établir un com-



merce ; en un mot, de faire tout ce que les autres Etats indépendans ont droit de faire ; & pour le soutien de cette déclaration, comptant d'ailleurs sur la protection de la Divine Providence, nous engageons mutuellement nos vies, nos fortunes, & notre honneur sacré.

**PAR ORDRE DU CONGRÈS**

*Signé* **JEAN HANCOCK**, Président.

*Attesté* **CHARLES THOMPSON**, Secrétaire.

*Noms des Membres du Congrès au tems de la Déclaration d'Indépendance.*

<i>New-Hampshire</i> .	{	<b>JOHN ou JEAN HANCOCK.</b>
		<b>JOSIAH BARTLET.</b>
		<b>WILLIAM WHIPPLE.</b>
		<b>MATTHEW THORNTON.</b>
<i>Massachusetts-Bay</i>	{	<b>SAMUEL ADAMS.</b>
		<b>JOHN ADAMS.</b>
		<b>ROBERT TREATPAINÉ.</b>
		<b>ELBRIDGE GERRY.</b>
<i>Rhode-Island</i> . .	{	<b>STEPHEN HOPKINS.</b>
		<b>WILLIAM ELLERY.</b>
<i>Connecticut</i> . . .	{	<b>ROGER SHERMAN.</b>
		<b>SAMUEL HUTINGTON.</b>
		<b>WILLIAM WILLIAMS.</b>
		<b>OLIVER WALCOT.</b>

*de l'Amérique Anglaise,*

15

*Nouvelle York.* . . { WILLIAM FLOYD.  
PHILIP LIVINGSTON,  
FRANCIS LEWIS.  
LEWIS MORRIS.

*Nouvelle Jersey.* . . { RICHARD STOCKTON.  
JOHN WITHERSPOON.  
FRANCIS HOPKINSON.  
JOHN HART.  
ABRAHAM CLARK.

*Pensylvanie.* . . { ROBERT MORRIS.  
BENJAMIN RUSH.  
BENJAMIN FRANKLIN,  
JOHN MORTON.  
GEORGE CLYMER.  
JAMES SMITH.  
GEORGE TAYLOR.  
JAMES WILSON.  
GEORGE ROSS.

*Delaware.* . . { CÆSAR RODNEY.  
GEORGE READ.

*Maryland.* . . { SAMUEL CHASE.  
WILLIAM PACE.  
THOMAS STONE.  
CHARLES CARROLL DE  
CARROLLTON.

*Virginie.* . . { GEORGE WYTHE.  
RICHARD HENRY LEE,  
THOMAS JEFFERSON.  
BENJAMIN HARRISON.  
THOMAS NELSON JUN.  
FRANCIS LIGHTFOOT LEE.  
CARTER BRAXTON.

*Caroline Septentr.* { WILLIAM HOOPER.  
JOSEPH HEWS.  
JOHN PENN.

*Caroline Méridion.* { EDWARD RUTLEDGE.  
THOMAS HEYWARD, jun.  
THOMAS LYNCH, jun.  
ARTHUR MIDDLETON.

*Georgie.* { BUTTON GWINNETT.  
LYMAN HALL.  
GEORGE WALTON.

*EXTRAIT d'une lettre de Milord GEORGE GERMAIN, depuis Vicomte SACKVILLE, au Général CARLETON en date du 26 de Mars 1777, à Whitehall.*

ORDRES DONNÉS AU GÉNÉRAL BURGOYNE.

MA lettre du 22 d'Août 1776 étoit confiée au soin du Capitaine Le Maître, un de vos Aides-de-camp. Après avoir été trois fois dans le Golphe de St. Laurent, il eut la mortification de trouver qu'il étoit impossible de parvenir à Quebec ; c'est pourquoi il retourna en Angleterre avec mes dépêches, que, quoiqu'elles ne vous soient pas parvenues à tems à cause de cet accident, je juge cependant à-propos de vous envoyer par la première occasion.

Elles vous informeront, que c'étoit le bon plaisir du Roi, que vous retournassiez à Quebec aussi-tôt que vous auriez chassé les Rebelles du Canada, & que vous prissiez avec vous une partie de votre armée suffisante, selon votre jugement, pour défendre cette province ; que vous détachassiez le Lieutenant-Général Burgoyne, ou tout autre officier que vous jugeriez plus à-propos, avec le reste des troupes ; & que vous ordonnassiez à l'officier ainsi détaché



*de marcher avec toute la diligence possible pour joindre le Général Howe, & de se mettre sous son commandement.*

Dans le dessein de supprimer la Rebellion le plus tôt possible, il est très-nécessaire que la jonction des deux armées se fasse avec la plus grande célérité ; c'est pourquoi, comme la sûreté & le bon gouvernement du Canada demandent absolument votre présence dans ce pays-là, c'est la détermination du Roi de laisser environ trois mille hommes sous votre commandement pour la défense & les différens services de cette province, & d'employer le reste de votre armée dans deux expéditions ; l'une sous le commandement du Lieutenant-Général Burgoyne, qui doit forcer un passage à Albany ; & l'autre sous le commandement du Lieutenant-Colonel St. Leger, qui doit faire une diversion sur la rivière Mohawk.

Comme ce plan ne sauroit être exécuté avec avantage sans l'assistance des Canadiens & des Indiens, Sa Majesté vous recommande très-fortement de joindre aux deux armées un nombre suffisant de ces gens-là ; & je suis charmé de savoir que votre influence est si grande parmi eux, qu'il n'y a point lieu d'ap-

préhender que vous trouviez de la difficulté à remplir l'attente de Sa Majesté.

Afin qu'il n'y ait point de tems de perdu pour commencer ces entreprises importantes, le Général Burgoyne a reçu ordre de faire sur-le-champ voile pour Quebec ; & , afin que les opérations préméditées puissent être mûrement considérées, & ensuite exécutées de la meilleure manière possible pour être accompagnées de succès, il a des instructions de consulter avec vous sur ce sujet, & de former & d'ajuster le plan de la manière que vous jugerez de concert la plus convenable au service de Sa Majesté.

Il faut aussi que je vous informe, qu'aussitôt que vous aurez pleinement réglé tout touchant ces expéditions, & le Roi compte sur votre zèle pour que vous fassiez autant de diligence que la nature des choses le permettra, c'est le plaisir de Sa Majesté que vous reteniez pour le service du Canada

Le huitième régiment, déduisant 100	
hommes pour l'expédition sur la ri-	
vière Mohawk - - - - -	460
Compagnies du 29 <sup>ième</sup> & du 31 <sup>ième</sup>	
Régiment - - - - -	896

Compagnies du 34 <sup>ème</sup> déduisant 100 hommes pour l'expédition sur la Mohawk - - - - -	348
Onze Compagnies de la Grande-Bre- tagne - - - - -	616
Détachemens des deux Brigades -	300
Détachemens des troupes Allemandes	650
Royal Highland Emigrants - - -	500
	<hr/>
	3770
	<hr/>

Vous conclurez naturellement que cet arrangement pour le Canada n'a point été fait sans peser mûrement le service qu'il y aura à faire. Sa Majesté a considéré non-seulement les différentes garnisons & les différens postes qu'il faudra que vous mainteniez ; savoir, Quebec, Chaudière, les paroisses mal affectionnées du Point Levi, de Montreal & les postes entre cette ville & Oswegatche, Trois Rivières, St. Jean, Sèle aux Noix, la Prairie, Vergère, & quelques autres villes sur la côte méridionale du St. Laurent, vis-à-vis l'isle de Montréal, avec les postes de communication jusqu'à St. Jean ; mais elle a aussi réfléchi que plusieurs opérations qui se feront dans différentes parties de l'Amérique, doivent attirer l'attention des Rebelles aux différentes scènes d'action, & ras-

surer le Canada contre toutes les attaques du dehors ; & qu'il n'y a point de vraisemblance que la paix qui règne au dedans soit interrompue, ou que si elle est interrompue, elle ne tardera point à être rétablie par l'influence que vous avez sur ses habitans ; c'est pourquoi elle compte que trois mille hommes seront suffisans pour répondre à tous les besoins.

C'est aussi le bon plaisir de Sa Majesté que vous mettiez sous le commandement du Lieutenant-Général Burgoyne,

Les grenadiers & l'infanterie légère de l'armée, excepté le 8<sup>ième</sup> Régiment & le 24<sup>ième</sup>, & les corps avancés, sous le commandement du Brigadier Général Frazer - - - - - 1568

La première Brigade, Compagnies du 9<sup>ième</sup> du 21<sup>ième</sup> & du 47<sup>ième</sup> Régiment, déduisant 50 hommes de chaque corps pour le Canada - - - - - 1194

Seconde Brigade, Compagnies du 20<sup>ième</sup>, 53<sup>ième</sup>, & 62<sup>ième</sup> Régiment, déduisant 50 hommes de chaque corps pour le Canada - - - - - 1194

Toutes les troupes Allemandes, ex-



cepté les Chasseurs d'Hanau, & un  
détachement de 650 - - - 3217

L'artillerie, excepté ce qui sera né-  
cessaire pour la défense du Ca-  
nada.

7173

Avec autant de Canadiens & d'Indiens que  
vous jugerez nécessaires pour le service; &  
après lui avoir fourni de la manière la plus  
complète de l'artillerie, des provisions de bouche  
& de guerre, & les autres articles nécessaires  
pour son expédition, & l'avoir assuré de toute  
l'assistance que vous pourrez donner ou pro-  
curer, vous lui donnerez des ordres de passer  
le lac Champlain; & de là, par les plus grands  
efforts des forces qui seront sous son commande-  
ment, de faire toute diligence vers Albany, &  
de se mettre sous le commandement du Che-  
valier Howe.

De la connoissance qu'a Sa Majesté des gran-  
des préparations que vous fîtes l'année dernière  
pour vous assurer du commandement des lacs,  
& de l'attention que vous donnâtes à cette partie  
du service durant l'hiver, Elle a lieu de croire  
que tout sera prêt pour que le Général Bur-  
goyne passe les lacs aussi-tôt que vous & lui  
aurez arrangé le plan de l'expédition.

C'est

C'est aussi le bon plaisir du Roi que vous mettiez sous le commandement du Colonel St. Leger

Un détachement de 100 hommes du	
8 <sup>ème</sup> Regiment, & un autre du 34 <sup>ème</sup> ,	200
Du Régiment du Chevalier John	
Johnson de la Nouvelle-York - - -	133
Des Chasseurs d'Hanau - - -	342
	<hr/>
	675
	<hr/>

avec un nombre suffisant de Canadiens & d'Indiens; &, après lui avoir fourni de l'artillerie, des provisions de bouche & de guerre, & les autres articles nécessaires pour son expédition, & l'avoir assuré de tous les secours qu'il fera en votre pouvoir de donner ou de procurer, vous devez lui donner des ordres de marcher vers la rivière Mohawk, & de descendre vers Albany, & de se mettre sous le commandement du Chevalier Howe.

J'écrirai d'ici au Chevalier Howe par le premier paque-bot; mais vous vous efforcerez, nonobstant, de lui donner la plus prompte intelligence possible de cette mesure; & vous donnerez des instructions au Lieutenant-Gé-

néral Burgoyne, & au Lieutenant-Colonel Saint-Leger, de ne point négliger l'occasion de faire la même chose, afin qu'ils puissent recevoir des ordres du Chevalier Howe. Vous les informerez en même tems, que jusqu'à ce qu'ils reçoivent des ordres du Chevalier Guillaume Howe, c'est le bon plaisir de Sa Majesté qu'ils agissent suivant les circonstances, & de la manière qu'ils jugeront la plus propre à faire impression sur les rebelles, & à les ramener dans le devoir; mais qu'en faisant cela, *ils ne doivent point perdre de vue la jonction qu'ils doivent faire avec le Chevalier Howe, qui est leur principal objet.*

Au cas que le Lieutenant-Général Burgoyne, & le Lieutenant-Colonel St. Leger, viennent à mourir, ou deviennent, par maladies, incapables d'exécuter ces grands objets, vous nommerez en leurs places l'Officier ou les Officiers que vous jugerez les plus capables de remplacer ceux que la sagesse de Sa Majesté a choisis pour conduire ces entreprises.

LETTRE du Général BURGOYNE au Chevalier  
HOWE, envoyée à la Baie de Chesapeak, en  
date du 6 d'Août 1777.

*Au camp devant le fort Edward.*

M O N S I E U R ,

J'E reçus hier le duplicata de votre lettre du 17 de Juillet, & j'en observerai exactement le contenu. J'ai rencontré bien des difficultés dans ma marche depuis *Skeneborough*, le pays étant naturellement mauvais, les chemins interrompus, les ponts cassés, & ayant l'ennemi devant moi, qui s'est néanmoins retiré de poste en poste, avec beaucoup de perte tant en tués que blessés & prisonniers. De notre côté, il n'y a que les Provinciaux, & les Indiens, qui aient donné; & ils n'ont point du tout souffert, si-non que quelques-uns d'eux furent blessés. Je suis pleinement satisfait de l'ardeur de l'armée; & les conséquences qui s'en sont suivies ont justifié ma persévérance, en préférant cette route-ci à la route plus commode par *Ticonderoga* & le lac *George*, qui m'auroit occasionné une rétrogradation. La garnison du fort *George*, en danger d'être entourée par ma marche directe vers la rivière d'*Hudson*, abandonna le fort, comme je m'y étois attendu, & brûla les vaisseaux destinés pour la défense du lac.

C c ij



C'est pourquoi le premier embarquement de Ticonderoga, que j'avois fait tenir tout prêt, passa le lac le jour que je pris possession de cette communication importante par terre, & les bateaux qui auroient été nécessaires pour les troupes, si j'avois pris l'autre route, furent employés à transporter les provisions, ce qui accélérera nos mouvemens. J'ai cependant été forcé, malgré mon impatience, d'accorder un tems considérable pour passer l'artillerie, les provisions, & les bateaux, sur un terrain de plus de quatorze milles, où la rivière est enterrée, avec un petit nombre de chevaux & de chariots, par rapport aux travaux. Votre Excellence verra aussi la nécessité de fortifier quelques postes dans une communication si longue. J'espère néanmoins être bientôt capable d'avancer vers Saratoga, où l'ennemi est à présent en force, mais faisant des dispositions pour la retraite.

Néanmoins, comme la rivière se perd encore au fort Miller, & à *Still-Water*, je ne crois pas qu'il soit possible de prendre possession d'Albany avant le 22, ou le 23, quand bien même l'ennemi n'auroit point envie de combattre; & si je trouvois l'occasion de lui donner un nouvel échec, je n'attendrai certainement pas l'arrivée des tentes & du bagage dans les endroits où je ne puis

porter que les provisions nécessaires. Depuis que je suis ici, les Indiens ont été fort utiles. Il ne se passe pas un jour qu'ils n'amènent des prisonniers, même de fort loin au-delà du camp de l'ennemi. J'ai des détachemens de dix-sept nations différentes ; mais on a bien de la peine à les gouverner. En profitant de la terreur qu'ils inspirent, j'ai fait mes efforts pour empêcher leur cruauté, & j'ai en quelque sorte réussi. Ils attaquent avec courage, ne balafrent que les morts, & épargnent les habitans. Je crois qu'ils ont balafré le fameux partisan Whitecombe, qui tua B. Gordon l'année dernière.

M. Arnold dit qu'il a dessein de se battre quelque part dans les environs d'Albany. Je n'ai point encore d'intelligence au sujet de l'armée de M. Washington. Saint-Leger est, j'en suis sûr, devant le fort Stanwick. Une des raisons qui causent mon impatience de gagner l'embouchure de la Mohawk, est afin de le favoriser. J'espère que les difficultés qu'il y a à communiquer avec Votre Excellence, diminueront en peu de tems.

Je vous ai envoyé, il y a quelques jours, un homme de confiance, & j'espère qu'il est arrivé sain & sauf. Comme c'est mon intention que

le Chevalier Clinton lise cette lettre en passant, je ne lui écris pas séparément ; il peut compter sur mes souhaits les plus sincères & sur mon attachement.

Je suis, avec tous les sentimens imaginables de respect & d'attachement,

MONSIEUR,

Votre fidèle & obéissant serviteur,

*Signé J. BURGOYNE.*

*LETTRE du Général CLINTON au Général  
BURGOYNE, en date du 10 Août 1777.*

LE Chevalier Howe est parti pour la Chesapeake avec la plus grande partie de son armée. J'ai entendu dire qu'il étoit débarqué ; mais je n'en suis pas sûr. L'on m'a laissé ici trop peu de troupes pour que je puisse faire une diversion effective en votre faveur. Je tenterai quelque chose à la fin de l'année. Cela pourra être utile. . . . .

*Signé H. CLINTON.*

*LETTRE du Chevalier HENRI CLINTON  
au Général BURGONE, écrite vers le 10  
de Septembre 1777, à l'arrivée de la flotte  
d'Angleterre.*

*A New-York.*

**V**ous connoissez ma pauvreté, & vous n'ignorez pas ma bonne volonté. Si vous croyez que deux mille hommes puissent vous assister effectivement, je ferai une tentative sur les forts Montgomery, &c. environ dans dix jours; mais toujours jaloux de mes flancs, si l'ennemi fait un mouvement en force, il faudra que je retourne pour protéger ce poste important. J'attends tous les jours des renforts. Faites-moi savoir ce que vous souhaitez.

*Signé H. CLINTON.*

*EXTRAIT d'une lettre du Chevalier HENRI  
CLINTON, au Chevalier HOWE, en date  
du 27 de Septembre 1777.*

MONSIEUR,

**J'**ATTENDS vos ordres avec impatience; mais ayant un extrême désir de tenter quelque chose qui puisse favoriser les opérations des deux armées, particulièrement de celle du Général Burgoyne, si je ne reçois point de nouvelles de



Votre Excellence avant la fin de la semaine prochaine, je ferai probablement une tentative sur le fort Montgomery, si M. Washington n'est pas alors trop près de moi. Je serai capable d'assembler trois mille hommes pour cette expédition, comme elle ne sera pas de longue durée. Si je réussis, je ne crois pas qu'il soit en leur pouvoir de rétablir ce fort, qui fait la principale défense des montagnes, cette année-ci. Si je manque de succès, je me flatte ne point souffrir autre chose que la disgrâce d'être obligé d'abandonner mon projet ; & j'aurai au moins la satisfaction d'avoir tenté quelque chose en faveur du Général Burgoyne au premier moment, où il m'a été possible de détacher un homme pour cet objet. Il y a long-tems que j'ai ce mouvement en vue ; mais jusqu'ici il m'a été impossible de l'entreprendre : même à présent cela a l'air d'une tentative désespérée ; mais les circonstances demandent peut-être de pareils efforts. Je n'ai pas la moindre idée de pouvoir garder possession des montagnes ; mais si je puis détruire le canon, &c. aux forts Montgomery, Clinton, Constitution, Verplanks & Indépendance, la difficulté de transporter ces articles dans cette partie du pays en rendra la perte presque irréparable aux ennemis.

J'ai encore un autre motif qui m'engage à cette entreprise ; c'est la diversion qu'elle peut occasionner en faveur de Votre Excellence, & du Général Burgoyne. Je ne fais cependant rien de la situation de ce dernier, n'ayant point reçu de ses nouvelles depuis ses lettres du 5 courant que j'envoyai dans celle que j'eus l'honneur d'écrire à Votre Excellence le 6.

*Signé* H. CLINTON.

*LE 29 de Septembre, le Général CLINTON reçut la lettre suivante du Général BURGOYNE en réponse à une qu'il lui avoit écrite le 10 du même mois ; cette lettre de M. BURGOYNE est datée du 22 de Septembre.*

M O N S I E U R ,

J'AI perdu le vieux chiffre ; mais étant certain par le contenu de votre lettre, que vous avez dessein qu'on l'entende ainsi, je l'ai déchiffrée. Une attaque, ou même la menace d'une attaque, sur le fort Montgomery fera de la plus grande utilité, parce que cela obligera les ennemis à détacher une grande partie de leurs troupes de ce côté-là, & je les suivrai de près. Faites-la sur-le-champ, mon cher ami.

*Signé* BURGOYNE.

*EXTRAIT d'une lettre du Chevalier CLINTON  
au Général HOWE, en date du 1 d'Octobre.*

J'ESPÈRE être en mouvement pour les montagnes vers la fin de la semaine. Les marées ne me permettront pas de le faire plus tôt. Je pourrai prendre avec moi trois mille hommes, y compris les Provinciaux.

*Signé CLINTON.*

N.B. Le 3 au soir, le Général CLINTON se mit en marche; & le 5, au moment où il étoit prêt à débarquer à Verplank, il reçut la lettre suivante du Général BURGOYNE, datée du 28 de Septembre 1777.

M O N S I E U R ,

LE Capitaine Campbell, porteur de la présente, Officier d'un grand mérite, & en qui vous pouvez placer toute confiance, est chargé du duplicata du message que j'envoyai hier à Votre Excellence par un autre Officier. Je vous prie de me faire réponse le plus tôt possible par triplicata. Croyez-moi avec les sentimens les plus sincères de respect & d'attachement, &c.

NB. Ce duplicata arriva avant le premier message.

*Message du Général BURGOTNE.*

LE Capitaine Campbell dit qu'il avoit ordre de M. Burgoyne d'informer Son Excellence le Chevalier Clinton qu'il ne lui restoit pas plus de cinq mille hommes ; que les conséquences de la bataille du 19 de Septembre avoient été une perte de cinq à six cens hommes ; que les ennemis n'étoient qu'à une mille de lui ; qu'il ne favoit pas exactement quel étoit leur nombre, mais qu'il croyoit qu'ils avoient douze à quatorze mille hommes. Qu'il y avoit, outre cela, un corps considérable derrière lui ; & qu'il désireroit recevoir les ordres du Chevalier, savoir, s'il devoit attaquer, ou faire une retraite par les lacs ; qu'il n'avoit des provisions que jusqu'au 20 d'Octobre, & qu'il n'auroit pas abandonné sa communication avec Ticonderoga, s'il ne s'étoit pas attendu à la coopération d'une autre armée à Albany ; qu'il souhaitoit avoir une réponse positive de M. Clinton, savoir, s'il pouvoit ouvrir la communication jusqu'à Albany ? quand il y feroit ? & s'il pouvoit de-là tenir la communication ouverte avec *New-York* ? que, s'il ne recevoit pas de ses nouvelles avant le 12, il se retireroit,



*Le Capitaine CAMPBELL fut renvoyé, le 6,  
avec le message suivant.*

**N'**AYANT reçu aucune instruction du Général en chef au sujet de l'armée du Nord, & ignorant même ses intentions touchant les opérations de cette armée, si-non qu'il souhaiteroit qu'elle arrivât à Albany, le Chevalier Clinton ne sauroit présumer de donner des ordres au Général Burgoyne. Le Général Burgoyne ne pouvoit point supposer que M. Clinton eût la moindre idée de pénétrer jusqu'à Albany avec le peu de troupes dont il a fait mention dans sa dernière lettre. Il vient d'entreprendre ce qu'il avoit promis par cette lettre : il s'en faut de beaucoup qu'il soit sûr de succès ; mais il espère au moins que ce qu'il fait sera utile au Général Burgoyne ; ce Général lui ayant mandé que même la menace d'une attaque lui seroit avantageuse,

*M E M O I R E donné au Chevalier CLINTON  
par le Lieutenant-Général T R Y O N.*

**L**A rivière d'Hudson est navigable pour un navire de cinquante canons jusqu'à la maison du Juge Livingston, à environ cinquante milles au-dessous d'Albany ; & de-là pour une fré-

gate jusqu'à quatorze milles de cette ville; & de-là jusqu'à Albany pour de petits vaisseaux qui ne tirent pas plus de huit pieds d'eau. Il n'y a guère de risque d'être incommodé dans le passage, puisque la rivière a un mille de largeur jusqu'à trente-cinq milles d'Albany, & un demi-mille jusqu'à quatorze milles de cette place. S'il étoit déterminé de faire avancer l'armée, il faudroit se procurer autant de petits vaisseaux & de corvettes qu'il seroit possible. Il n'y a point de fort sur les rives de la rivière d'Hudson au-delà des montagnes.

*LE Général CLINTON envoya, le 8 d'Octobre un autre message au Général BURGONE avec la lettre suivante.*

*Au fort Montgomery.*

Nous y voici, & il n'y a à présent que Gates entre nous. Je souhaite sincèrement que le petit succès que nous avons eu puisse faciliter vos opérations. En réponse à votre lettre du 28 de Septembre, qui m'a été remise par le Capitaine Campbell, je dirai seulement que je ne saurois présumer d'ordonner, ni même de donner des avis pour des raisons évidentes. Je vous souhaite sincèrement toutes sortes de succès.

*LE Capitaine SCOTT arriva , le 9 d'Octobre, avec la lettre du Général BURGONE, dont M. CAMPBELL avoit apporté le duplicata.*

*Au Lieutenant-Général BURGONE.*

*Au fort Montgomery, le 10 d'Octobre 1777.*

MON CHER GÉNÉRAL,

J'AI reçu vos lettres du 27 & du 28 de Septembre. Vous connoissez mon zèle ; mais il faut que je vous renvoie à ma lettre du 10 passé ; c'est-là où je m'en tiens. Les Rebelles n'ont plus un canon dans les montagnes, & le Chevalier James Wallace, & son escadre, commandent beaucoup au-delà. Je n'ose présumer d'ordonner, ni même de donner des conseils.

*Signé H. CLINTON.*

*EXTRAIT d'une lettre du Chevalier CLINTON au Général HOWE, en date du 15 d'Octobre.*

J'AI donné ordre qu'on préparât des provisions pour cinq mille hommes dans de petits vaisseaux, afin de pousser jusqu'à Albany, si cela étoit nécessaire & praticable. Je viens aussi d'ordonner au septième, vingt-sixième, cinquante-deuxième & soixante-troisième régiment, aux grenadiers, & à l'infanterie légère, à un détachement du soixante & onzième régiment, &

aux volontaires d'York, de s'embarquer, sous le commandement du Lieutenant - Général Vaughan, & de remonter la rivière, sous convoi du Chevalier Wallace, avec les galères, & d'opérer de la manière qui pourra être la plus utile à l'armée du Général Burgoyne. On vient de me donner avis qu'ils ont passé les chevaux-de-frise, & que le vent est bon.

*Signé CLINTON.*

*ORDRES donnés au Général VAUGHAN.*

Remonter la rivière d'Hudson, s'informer de la situation du Général Burgoyne, assister ses opérations, & même le joindre si ce Général le désiroit.

*EXTRAIT d'une lettre de Chevalier CLINTON  
au Général HOWE.*

**L**ES Capitaines Scott, & Campbell, qui m'avoient été envoyés par le Général Burgoyne, furent mis à terre Samedi au soir, près de Powkeppy. Je me flatte qu'ils ont à présent joint ce Général. Ils ont ordre de lui dire, que s'il est décidé, en apprenant le succès que nous avons eu, de pousser pour Albany, nous ferons tous nos efforts pour communiquer avec lui.



*EXTRAIT d'une lettre du Chevalier HOWE, en  
date du 8 d'Octobre, à German-Town.*

MONSIEUR,

J'EUS l'honneur de recevoir hier plusieurs lettres de vous, comme en marge, par l'arrivée de Milord Howe dans la rivière. L'ennemi est retiré à la crique Peckony. Putnam doit le joindre avec deux brigades. (Mac Dougall, avec sa brigade de *Peek's-Kill*, étoit dans l'action.) Les Colons assèmbent à présent toute leur milice pour risquer, à ce qu'ils disent, une troisième bataille, plutôt que de nous laisser la possession de Philadelphie. Que ce soit-là leur intention, ou non, il faut que je vous prie de ne point perdre de tems à faire embarquer le septième, le vingt-sixième & le soixante-troisième régiment, avec deux bataillons d'Anspach ; &, aussi-tôt que vous aurez des bateaux de transport pour le dix-septième régiment de dragons, vous aurez la bonté de nous l'envoyer aussi, gardant le détachement de ce régiment qui fut laissé à *King's-Bridge* quand nous fîmes voile de *New-York*. En attendant, ayez la complaisance de faire embarquer autant des troupes ci-dessus mentionnées que les bateaux de transport que vous avez pourront en contenir ; & vous vous adresserez

adresserez au Chef-d'escadre pour un convoi, afin qu'elles puissent faire voile au premier bon vent pour la Delaware, sans attendre le reste que je vous ai dit de m'envoyer.

Vous enverrez toutes les recrues, les soldats guéris qui appartiennent aux corps qui sont ici, & ceux qui arrivèrent avec le Général Pattison, par le premier convoi, les vaisseaux dans lesquels ils sont arrivés étant, à ce que je crois, capables de les transporter ici.

Vous aurez aussi la complaisance de donner le commandement des troupes du premier convoi au Chevalier T. Wilson ; & le Général Pattison viendra par le même convoi.

*Signé W. Howe,*

*A German-Town, le 9 d'Octobre 1777.*

MON CHER MONSIEUR,

**D**ANS la croyance que vous aurez peut-être remonté la rivière du Nord, quand cette lettre, & celle que je vous écrivis hier, vous parviendront, je vous prie cependant de ne point perdre de tems à m'envoyer les renforts dont j'ai parlé dans ma première, à moins que vous ne soyez

à la veille de faire quelque coup d'importance. Dans ce cas-là vous suivrez votre plan, pourvu que vous jugiez qu'il puisse s'exécuter en peu de jours. Je ne ferois pas si pressant, si nous n'avions pas grand besoin de troupes dans la crise présente.

Comme je serai probablement retenu ici durant l'hiver, je vous prie de ne pas me croire déraisonnable, lorsque je désire que vous gardiez votre commandement à *New-York*. C'est une place de si grande importance, que votre présence y fera absolument nécessaire.

Signé W. Howe.

*EXTRAIT d'une lettre du Lieutenant-Général  
VAUGHAN au Chevalier CLINTON, en  
date du 19 d'Octobre 1777.*

MON CHER GÉNÉRAL,

**I**L paroît difficile de recevoir des nouvelles de M. Burgoyne. Les Capitaines Scott & Campbell viennent de retourner, n'ayant pu parvenir jusqu'au camp : j'ai encore envoyé un messager ce matin. Putnam passa vis-à-vis de nous hier au soir avec ses troupes, & environ cinquante

chariots. Nous sommes à quarante-cinq milles d'Albany, les pilotes ne voulant rien prendre sur leur compte, s'ils vont plus loin. C'est pourquoi il faut que je reste ici jusqu'à ce que nous recevions des nouvelles du Lieutenant-Général Burgoyne, ou des ordres de vous, comme il ne seroit pas prudent de débarquer situés comme nous sommes.

*Signé* VAUGHAN.

P. S. JEAN ROMER nous informe qu'un de ses voisins avoit rencontré un messager du Général Burgoyne, qui lui a dit de venir vers la flotte, & de nous informer que le Général étoit à Saratoga entouré de l'armée ennemie; que, le 10, le Général des Rebelles l'avoit attaqué dans ses retranchemens. Nous voyons les sentinelles de Putnam; elles ne sont pas à un demi-mille de nous.

*Du 22 d'Octobre 1777.*

M O N S I E U R ,

**D**EPUIS que vous êtes parti, j'ai reçu une lettre du Général en chef, par laquelle il me mande qu'il a grand besoin de troupes. C'est pourquoi, comme vous dites qu'il est fort diffi-

D d ij



cile de communiquer avec le Général Burgoyne, que vous ne pouvez obtenir aucune intelligence certaine de sa situation, & que vous n'avez point d'espérance de pouvoir rien faire en sa faveur, je suis obligé de vous commander de retourner au plus vite à *New-York*, parce que le Général en chef fait particulièrement mention du septième, vingt-sixième & soixante-troisième régiment.

*Signé* CLINTON.



---

---

T A B L E  
DES MATIERES  
DE L'HISTOIRE  
DES TROUBLES DE L'AMÉRIQUE  
ANGLAISE.

---

CHAPITRE I.

	Page
<i>D</i> E'CLARATION d'Indépendance	2
<i>Vues du Ministère dans la campagne de 1776</i>	6
<i>Le Général Howe quitte Halifax</i>	9
<i>Débarque à Staten-Island</i>	11
<i>Arrivée de Milord Howe à Staten-Island</i>	12
<i>Lettre circulaire de Milord Howe</i>	ibid.
<i>Cette lettre publiée par le Congrès</i>	13
<i>Le Général Washington refuse une lettre de Milord Howe. M. Patterson vient le trouver dans son camp</i>	14
<i>Complots découverts en faveur du Gouvernement Britannique</i>	16
<i>Attaque de Long-Island</i>	17
<i>Défaite des Américains</i>	20

	Page
<i>M. Sullivan envoyé au Congrès</i>	25
<i>Ccnfèrence d'un Comité du Congrès avec Milord Howe</i>	26
<i>Attaque de la Nouvelle York ; prise de l'isle</i>	28
<i>Les Colons mettent le feu à New-York</i>	31
<i>Le Chevalier Howe débarque sur le Continent</i>	32
<i>M. Washington se retire à North-Castle</i>	38
<i>Prise des forts Washington &amp; Lee</i>	40
<i>Les Anglais parcourent les Jerseys</i>	43
<i>Prise de Rhode-Island par le Chevalier Clinton</i>	ibid.

## C H A P I T R E II.

<i>Expédition du Général Carleton du côté du Canada</i>	45
<i>Flotte sur les lacs</i>	47
<i>Forces des Américains sur les lacs</i>	49
<i>Combat entre les Généraux Carleton &amp; Arnold sur les lacs</i>	50
<i>Défaite des Américains</i>	52
<i>Les Colons abandonnent Crown-Point</i>	53
<i>Le Général Carleton retourne au Canada</i>	55
<i>Etat de faiblesse de l'armée Américaine</i>	56
<i>Prise du Général Lee</i>	ibid.
<i>Conduite des Ministres à ce sujet</i>	57
<i>Le Gén. Howe refuse d'échanger le Gén. Lee</i>	58
<i>Le Colonel Campbell mis au cachot, &amp;c.</i>	59

## DES MATIERES. 55

	Page
<i>Mesures du Congrès</i>	60
<i>Plaintes du Congrès</i>	68
<i>Requête des Royalistes</i>	69
<i>M. Galloway &amp; plusieurs autres personnes acceptent le pardon du Roi</i>	71
<i>Faute du Général Howe</i>	72
<i>Expédition du Général Washington</i>	74
<i>Prise de plusieurs régimens Allemands</i>	78
<i>Différentes accusations</i>	81
<i>Différens mouvemens des deux armées</i>	82
<i>M. Washington décampe pendant la nuit</i>	83
<i>Escarmouches</i>	84
<i>Position des Anglais</i>	85
<i>Conduite des habitans des Jersey</i>	88
<i>Emissaires excitent les Sauvages à attaquer les Colons</i>	89
<i>Sauvages défaits</i>	91
<i>Traité d'union perpétuelle entre les Colonies</i>	92

## CHAPITRE III.

<i>Etat de l'Angleterre</i>	93
<i>Complot des Nègres à la Jamaïque</i>	94
<i>John the painter</i>	95
<i>Discours du Roi au Parlement</i>	99
<i>Adresses des deux Chambres au Roi</i>	101
<i>Proposition de Milord John Cavendish</i>	102



	Page
<i>Débats dans la Chambre Haute</i>	105
<i>Lettres de marque &amp; de représailles</i>	122
<i>Bil pour suspendre, en certains cas, le privilège d'Habeas corpus</i>	123
<i>Débats à ce sujet</i>	124
<i>Milord Chatham vient au Parlement</i>	129

## C H A P I T R E IV.

<i>Le Chevalier Howe ouvre la campagne</i>	131
<i>Attaque de Peek's-Kill</i>	132
<i>Les Anglais mettent le feu à Danbury</i>	133
<i>Les Américains poursuivent les Anglais</i>	134
<i>Le Colonel Meigs fait une descente sur Long-Island</i>	137
<i>Milord Cornwallis prend la campagne</i>	138
<i>Mouvement du Général Washington</i>	140
<i>Plan des Ministres ; opinions divisées</i>	141
<i>Faute des Ministres</i>	143
<i>Feinte du Chevalier Howe</i>	146
<i>Les Anglais s'embarquent pour la Chesapeak</i>	149
<i>Surprise du Général Prescott</i>	150
<i>Les Anglais quittent Sandy-Hook</i>	151
<i>Ils arrivent à la rivière d'Elk</i>	153
<i>Le Général Washington retourne à Philadelphie</i>	154
<i>Bataille de Brandywine</i>	156

## DES MATIERES. 57

	Page
<i>Surprise du Général Waine</i>	162
<i>Prise de Philadelphie</i>	163
<i>Forts sur la rivière Delaware</i>	165
<i>Affaire de German-Town</i>	168
<i>Attaque de Mud-Island &amp; de Red-Bank</i>	172
<i>Défaite des Hessois</i>	ibid.
<i>Défaite de la frégate l'Augusta, &amp;c.</i>	173
<i>Prise de Mud-Island &amp; de Red-Bank</i>	175
<i>L'armée Anglaise retourne à Philadelphie en quartier d'hiver, &amp; les Américains campent à Valleyforge, à cinq lieues de la ville</i>	177

## CHAPITRE V.

<i>Armée du Canada</i>	179
<i>Le Général Burgoyne disperse un manifeste</i>	181
<i>Prise de Ticonderoga qui fut évacué</i>	187
<i>Poursuite des Américains</i>	189
<i>Défaite du Colonel Francis</i>	190
<i>Succès rapides de Burgoyne</i>	192
<i>Le Général Schuyler s'efforce d'assembler la milice</i>	193
<i>Prise du fort Edward</i>	195
<i>Terreur des provinces de la Nouvelle Angle- terre</i>	196
<i>M. Arnold vient au secours de Schuyler</i>	ibid.
<i>Difficultés des Anglais</i>	198

	Page
<i>Défaite du Colonel Baum</i>	202
<i>Défaite du Lieutenant-Colonel Breyman</i>	203
<i>Siège du fort Stanwick</i>	204
<i>Défaite du Général Harkimer</i>	ibid.
<i>Sortie du Colonel Willet</i>	206
<i>Conduite du Colonel Saint-Leger</i>	207
<i>Conduite des Indiens</i>	208
<i>Les Anglais lèvent le siège du fort Stanwick</i>	209
<i>Fautes du Général Burgoyne</i>	212
<i>Bataille de Saratoga</i>	216
<i>Mauvaise conduite du Général Burgoyne</i>	217
<i>Expédition du Général Lincoln</i>	220
<i>Le Général Burgoyne diminue la ration de ses soldats</i>	221
<i>Défaite d'une partie de l'armée Anglaise</i>	223
<i>Expédition du Chevalier Clinton sur la rivière du Nord</i>	229
<i>Forts Montgomery &amp; Clinton pris d'assaut</i>	231
<i>Conduite des Anglais</i>	232

Fin de la Table.

9 FE 70

---

# T A B L E.

	Page
<i>P</i> APIERS qui ont rapport à la capitulation du Général Burgoyne	i
Déclaration d'Indépendance	16
Ordres donnés au Général Burgoyne	27
Lettre du Général Burgoyne au Chevalier Howe	35
Différentes lettres du Chevalier Clinton	38
Message du Général Burgoyne	43
Message de M. Clinton	44
Mémoire du Général Tryon	45
Lettres du Général Clinton	46
Lettres du Chevalier Howe	48
Lettre du Lieutenant-Général Vaughan	50
Lettre du Chevalier Clinton	51

F I N.



9 FEB 70

11/101